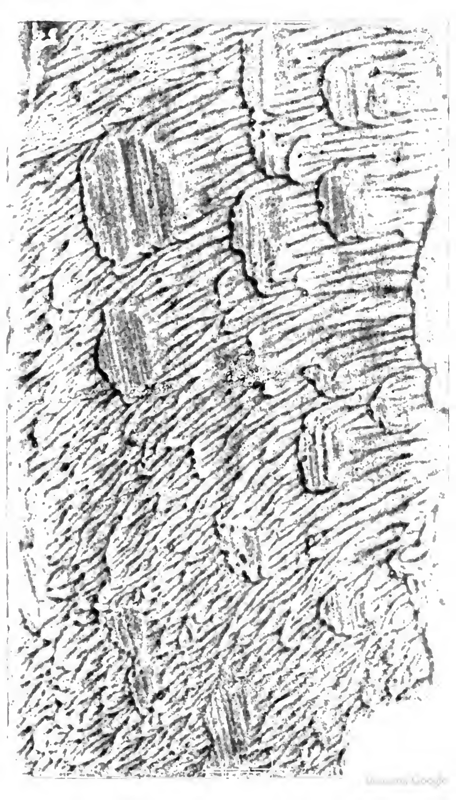

15
M I





DIALOGUES
SUR
L'ÉLOQUENCE
EN GÉNÉRAL,
ET SUR CELLE DE LA CHAIRE
EN PARTICULIER,
AVEC
UNE LETTRE
Ecrite à l'Académie Françoise.

Par feu Messire François de Salignac de la Motte Fénélon, *Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque Duc de Cambrai, Prince du saint Empire, &c.*



A PARIS,
Chez les Freres Estienne, Libraires, rue saint-Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



PRÉFACE.

Les Anciens & les Modernes ont traité l'Eloquence avec différentes vues & en différentes manieres, en Dialecticiens, en Grammairiens, en Poëtes. Il nous manquoit un Homme qui eût traité cette science en Philosophe, & en Philosophe Chrétien. Feu M. l'Archevêque de Cambrai nous le fait trouver dans ces Dialogues qu'il a laissés.

On trouve dans les Anciens de beaux préceptes d'Eloquence, & des regles très-délicates portées jusques à la derniere finesse : mais leurs principes sont souvent trop nombreux, trop secs, ou enfin plus curieux qu'utiles. Notre Auteur réduit les préceptes essentiels de cet Art admirable à ces trois qualités, à *prouver*, à *peindre*, à *toucher*.

Pour *prouver*, il veut que son Orateur soit un Philosophe qui sache éclairer l'esprit, tandis qu'il touche le

cœur, & agir sur toute l'ame non-seulement en lui montrant la vérité pour la faire admirer, mais encore en remuant tous ses ressorts pour la faire aimer. En un mot, qu'il soit rempli des vérités pures & lumineuses, & de sentimens nobles & élevés.

Pour *peindre*, il veut bien qu'un Orateur ait de l'enthousiasme comme les Poëtes, qu'il emploie des figures ornées, des images vives & des traits hardis, lorsque le sujet le demande; mais il veut que par-tout l'art se cache, ou du moins paroisse si naturel, qu'il ne soit qu'une expression vive de la nature. Il rejette par conséquent tous ces faux ornemens qui n'ont pour but que de flatter les oreilles par des sons harmonieux, & l'imagination par des idées plus brillantes que solides. Il condamne non-seulement tous les jeux de mots, mais tous les jeux de pensées qui ne tendent qu'à faire admirer le bel esprit de l'Orateur.

Pour *toucher*, il veut qu'on mette chaque vérité dans sa place, & qu'on les enchaîne tellement, que les premieres préparent aux secondes, que les secondes soutiennent les premieres, & que le

discours aille toujours en croissant jusqu'à ce que l'Auditeur sente le poids & la force de la vérité : alors il faut déployer les images vives, & mettre dans les paroles & l'action du corps tous les mouvemens propres à exprimer les passions qu'on veut exciter.

C'est par la lecture des Anciens qu'on se forme le gout, & qu'on apprend l'Eloquence de tous les genres. Mais il faut du discernement pour lire les Anciens, car ils ont leurs défauts. L'Auteur sépare les véritables beautés de la plus pure antiquité, d'avec les faux ornemens des siecles suivans; nous fait sentir l'excellent & le défectueux des Auteurs, tant sacrés, que profanes, & montre enfin que l'Eloquence des saintes Ecritures surpasse celle des Grecs & des Romains en naïveté, en vivacité, en grandeur, & dans tout ce qu'il faut pour persuader la vérité & la faire aimer.

Rien n'est plus propre que ces Dialogues à garantir contre le gout corrompu du bel esprit, qui ne sert qu'à l'amusement & à l'ostentation : cette éloquence d'amour propre affecte les vaines parures, faute de sentir les beautés réelles de

la ſimple nature : ſes penſées fines, ſes pointes délicates, ſes antitheſes étudiées, ſes périodes arrondies, & mille autres ornemens artificiels font perdre le gout de ces beautés ſupérieures & ſolides qui vont tout droit au cœur.

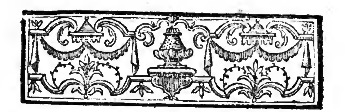
Ceux qui n'eſtiment que le bel eſprit, ne gouteront peut-être pas la ſimplicité de ces Dialogues ; mais ils penſeroient autrement, s'ils conſidéroient qu'il y a différens ſtyles de Dialogues. L'Antiquité nous en fournit deux exemples illuſtres, les Dialogues de Platon & ceux de Lucien. Le premier, en vrai Philoſophe, ne ſonge qu'à donner de la force à ſes raiſonnemens, & n'affecte jamais d'autre langage que celui d'une converſation ordinaire : tout eſt net, ſimple & familier. Lucien au contraire met de l'eſprit par-tout ; tous les Dieux, tous les hommes qu'il fait parler, ſont des gens d'une imagination vive & délicate. Ne reconnoît-on pas d'abord que ce ne ſont pas les hommes, ni les Dieux qui parlent, mais Lucien qui les fait parler ? On ne peut pas cependant nier que ce ne ſoit un Auteur original qui réuſſit merveilleuſement dans ſon genre d'écrire. Lucien ſe

moquoit des hommes avec finesse & avec agrément; mais Platon les instruisoit avec gravité & sagesse. M. de Cambrai a su imiter tous les deux, selon la diversité de ses sujets. Dans les Dialogues des Morts qu'il a écrits pour l'instruction du jeune Prince son Eleve, on y trouvera toute la délicatesse & l'enjouement de Lucien. Dans ceux-ci, où il s'agit de donner des regles d'une Eloquence grave & propre à instruire les hommes en les touchant, il imite Platon; tout est naturel, tout est ramené à l'instruction; l'esprit disparoît pour ne laisser parler que la sagesse & la vérité.

On a cru que la Lettre qui se trouvera à la suite de ces Dialogues, pouvoit y être convenablement placée. Le succès qu'elle a déja eu dans le Public, fait espérer qu'il ne sera pas fâché de la retrouver ici. De ces deux Ouvrages le premier n'avoit pas encore paru, & a été composé dans la jeunesse de feu M. de Cambrai: le second l'a été dans les derniers temps de sa vie. On reconnoîtra dans l'un & dans l'autre le même gout, le même génie, les mêmes maximes, le même but en écrivant, de ramener tout au vrai & au solide.

TABLE.

DIALOGUES



DIALOGUES SUR L'ÉLOQUENCE EN GÉNÉRAL, ET SUR CELLE DE LA CHAIRE EN PARTICULIER.

DIALOGUE PREMIER.

Les Personnes A. B. C.

A. HÉ bien, Monsieur, vous venez donc d'entendre le Sermon, où vous vouliez me mener tantôt?

Pour moi je me ſuis contenté du Prédicateur de notre Paroiſſe.

B. Je ſuis charmé du mien ; vous avez bien perdu, Monſieur, de n'y être pas : j'ai arrêté une place pour ne manquer aucun Sermon du Carême : c'eſt un homme admirable : ſi vous l'aviez une fois entendu, il vous dégouteroit de tous les autres.

A. Je me garderai donc bien de l'aller entendre, car je ne veux point qu'un Prédicateur me dégoute des autres ; au contraire, je cherche un homme qui me donne un tel gout & une telle eſtime pour la parole de Dieu, que j'en ſois plus diſpoſé à l'écouter partout ailleurs : mais puiſque j'ai tant perdu, & que vous êtes plein de ce beau Sermon, vous pouvez, Monſieur, me dédommager : de grace dites-nous quelque choſe de ce que vous avez retenu.

B. Je défigurerois ce Sermon par mon récit ; ce ſont cent beautés qui échappent : il faudroit être le Prédicateur même pour vous dire....

A. Mais encore : ſon deſſein, ſes preuves, ſa morale, les principales vérités qui ont fait le corps de ſon diſcours. Ne vous reſte-t-il rien dans l'eſprit ? eſt-ce que vous n'étiez pas attentif ?

B. Pardonnez-moi, jamais je ne l'ai été davantage.

C. Quoi donc, vous voulez vous faire prier ?

B. Non ; mais c'eſt que ce ſont des penſées ſi délicates, & qui dépendent tellement du tour & de la fineſſe de l'expreſſion, qu'après avoir charmé dans le moment, elles ne ſe retrouvent pas aiſément dans la ſuite : quand même vous les retrouveriez, dites-les dans d'autres termes, ce

n'eſt plus la même choſe, elles perdent leur grace & leur force.

A. Ce ſont donc, Monſieur, des beautés bien fragiles ; en les voulant toucher, on les fait diſparoître ; j'aimerois bien mieux un diſcours qui eût plus de corps & moins d'eſprit ; il feroit une forte impreſſion, on retiendroit mieux les choſes. Pourquoi parle-t-on, ſinon pour perſuader, pour inſtruire, & pour faire enſorte que l'auditeur retienne ?

C. Vous voilà, Monſieur, engagé à parler.

B. Hé bien, diſons donc ce que j'ai retenu. Voici le Texte : *Cinerem tanquam panem manducabam*, je mangeois la cendre comme mon pain. Peut-on trouver un Texte plus ingénieux pour le jour des Cendres ! Il a montré que, ſelon ce paſſage, la cendre doit être aujourd'hui la nourriture de nos

ames ; puis il a enchassé dans son avant-propos, le plus agréablement du monde, l'histoire d'Artemise sur les cendres de son époux ; sa chute à son *Ave Maria* a été pleine d'art ; sa division étoit heureuse, vous en jugerez. Cette cendre, dit-il, quoiqu'elle soit un signe de pénitence, est un principe de félicité ; quoiqu'elle semble nous humilier, elle est une source de gloire ; quoiqu'elle représente la mort, elle est un remede qui donne l'immortalité. Il a repris cette division en plusieurs manieres, & chaque fois il donnoit un nouveau lustre à ses antitheses ; le reste du discours n'étoit, ni moins poli, ni moins brillant ; la diction étoit pure, les pensées nouvelles, les périodes nombreuses ; chacune finissoit par quelque trait surprenant. Il nous a fait des peintures morales où

chacun ſe trouvoit; il a fait une anatomie des paſſions du cœur humain, qui égale les maximes de M. de la Rochefoucauld. Enfin, ſelon moi, c'étoit un ouvrage achevé. Mais vous, Monſieur, qu'en penſez-vous ?

A. Je crains de vous parler ſur ce Sermon, & de vous ôter l'eſtime que vous en avez. On doit reſpecter la parole de Dieu; profiter de toutes les vérités qu'un Prédicateur a expliquées, & éviter l'eſprit de critique, de peur d'affoiblir l'autorité du miniſtere.

B. Non, Monſieur, ne craignez rien : ce n'eſt point par curioſité que je vous queſtionne; j'ai beſoin d'avoir là-deſſus de bonnes idées, je veux m'inſtruire ſolidement, non-ſeulement pour mes beſoins, mais encore pour ceux d'autrui; car ma profeſſion m'engage à prêcher : parlez-moi donc

ſans réſerve, & ne craignez, ni de me contredire, ni de me ſcandaliſer.

A. Vous le voulez, il faut vous obéir. Sur votre rapport même, je conclus que c'étoit un méchant Sermon.

B. Comment cela ?

A. Vous l'allez voir. Un Sermon où les applications de l'Ecriture ſont fauſſes, où une hiſtoire profane eſt rapportée d'une maniere froide & puérile, où l'on voit regner par-tout une vaine affectation de bel eſprit, eſt-il bon ?

B. Non, ſans doute : mais le Sermon que je vous rapporte, ne me ſemble point de ce caractere.

A. Attendez, vous conviendrez de ce que je dis. Quand le Prédicateur a choiſi pour texte ces paroles : *Je mangeois la cendre comme mon pain*, devoit-il

ſe contenter de trouver un rapport de mots entre ce texte & la cérémonie d'aujourd'hui ? Ne devoit-il pas commencer par entendre le vrai ſens de ſon texte, avant que de l'appliquer au ſujet ?

B. Oui, ſans doute.

A. Ne falloit-il donc pas reprendre les choſes de plus haut, & tâcher d'entrer dans toute la ſuite du Pſeaume ? N'étoit-il pas juſte d'examiner ſi l'interprétation dont il s'agiſſoit, étoit contraire au ſens véritable, avant que de la donner au peuple comme la parole de Dieu ?

B. Cela eſt vrai ; mais en quoi peut-elle être contraire ?

A. David, ou quel que ſoit l'Auteur du Pſeaume 101, parle de ſes malheurs en cet endroit. Il dit, que ſes ennemis lui inſultoient cruellement, le voyant dans la pouſſiere, abattu à leurs

pieds, réduit (c'eſt ici une expreſſion poétique) à ſe nourrir d'un pain de cendres & d'une eau mêlée de larmes. Quel rapport des plaintes de David renverſé de ſon trône & perſécuté par ſon fils Abſalon, avec l'humiliation d'un Chrétien, qui met des cendres ſur le front pour penſer à la mort, & pour ſe détacher des plaiſirs du monde?

N'y avoit-il point d'autre texte à prendre dans l'Ecriture? JESUS-CHRIST, les Apôtres, les Prophetes, n'ont-ils jamais parlé de la mort & de la cendre du tombeau, à laquelle Dieu réduit notre vanité? Les Ecritures ne ſont-elles pas pleines de mille figures touchantes ſur cette vérité? Les paroles même de la Geneſe, ſi propres, ſi naturelles à cette cérémonie, & choiſies par l'Egliſe même, ne ſeront-elles donc pas di-

gnes du choix d'un Prédicateur? Appréhendera-t-il par une fauſſe délicateſſe de redire ſouvent un texte, que le Saint-Eſprit & l'Egliſe ont voulu répéter ſans ceſſe tous les ans? Pourquoi donc laiſſer cet endroit & tant d'autres de l'Ecriture qui conviennent, pour en chercher un qui ne convient pas? C'eſt un gout dépravé, une paſſion aveugle de dire quelque choſe de nouveau.

B. Vous vous échauffez trop, Monſieur: il eſt vrai que ce texte n'eſt point conforme au ſens littéral.

C. Pour moi je veux ſavoir ſi les choſes ſont vraies avant que de les trouver belles. Mais le reſte?

A. Le reſte du Sermon eſt du même génie que le texte. Ne le voyez-vous pas, Monſieur? à quel propos chercher des ornemens ſi déplacés dans un ſujet ſi effrayant,

& amuser l'auditeur par le récit profane de la douleur d'Artemise, lorsqu'il faudroit tonner, & ne donner que des images terribles de la mort ?

B. Je vous entends ; vous n'aimez pas les traits d'esprit : mais sans cet agrément que deviendroit l'Eloquence ? Voulez-vous réduire tous les Prédicateurs à la simplicité des Missionnaires? Il en faut pour le peuple ; mais les honnêtes gens ont les oreilles plus délicates, & il est nécessaire de s'accommoder à leur gout.

A. Vous me menez ailleurs : je voulois achever de vous montrer combien ce Sermon est mal conçu ; il ne me restoit qu'à parler de la division ; mais je crois que vous comprenez assez vous-même ce qui me l'a fait désapprouver. C'est un homme qui donne trois points pour sujet de

tout ſon diſcours : quand on diviſe, il faut diviſer ſimplement, naturellement ; il faut que ce ſoit une diviſion qui ſe trouve toute faite dans le ſujet même ; une diviſion qui éclairciſſe, qui range les matieres, qui ſe retienne aiſément, & qui aide à retenir tout le reſte ; enfin une diviſion qui faſſe voir la grandeur du ſujet & de ſes parties. Tout au contraire, vous voyez ici un homme qui entreprend d'abord de vous éblouir, qui vous débite trois épigrammes, ou trois énigmes, qui les tourne & retourne avec ſubtilité, vous croyez voir des tours de paſſe-paſſe. Eſt-ce là un air ſérieux & grave propre à vous faire eſpérer quelque choſe d'utile & d'important ? Mais revenons à ce que vous diſiez ; vous demandez ſi je veux donc bannir l'Eloquence de la Chaire ?

B. Oui, il me ſemble que vous allez là.

A. Ha ! voyons qu'eſt-ce que l'Eloquence ?

B. C'eſt l'art de bien parler.

A. Cet art n'a-t-il point d'autre but que celui de bien parler ? les hommes en parlant n'ont-ils point quelque deſſein ? parle-t-on pour parler ?

B. Non, on parle pour plaire & pour perſuader.

A. Diſtinguons, s'il vous plaît, Monſieur, ſoigneuſement ces deux choſes : on parle pour perſuader, cela eſt conſtant ; on parle auſſi pour plaire, cela n'arrive que trop ſouvent ; mais quand on tâche de plaire, on a un autre but plus éloigné qui eſt néanmoins le principal : l'homme de bien ne cherche à plaire, que pour inſpirer la juſtice & les autres vertus en les rendant aimables ; celui qui cherche ſon intérêt, ſa réputation, ſa

fortune, ne ſonge à plaire que pour gagner l'inclination & l'eſtime des gens qui peuvent contenter ſon avarice, ou ſon ambition ; ainſi cela même ſe réduit encore à une maniere de perſuaſion que l'Orateur cherche ; il veut plaire pour flatter, & il flatte pour perſuader ce qui convient à ſon intérêt.

B. Enfin vous ne pouvez diſconvenir que les hommes ne parlent ſouvent pour plaire. Les Orateurs païens ont eu ce but : il eſt aiſé de voir dans les diſcours de Cicéron, qu'il travailloit pour ſa réputation : qui ne croira la même choſe d'Iſocrate & de Démoſthene ?

Tous les anciens Panégyriſtes ſongeoient moins à faire admirer leurs héros, qu'à ſe faire admirer eux-mêmes ; ils ne cherchoient la gloire d'un Prince, qu'à cauſe de celle qui leur en devoit revenir

à eux-mêmes pour l'avoir bien loué. De tous temps cette ambition a semblé permise chez les Grecs & chez les Romains : par cette émulation, l'Eloquence se perfectionnoit, les esprits s'élevoient à de hautes pensées & à de grands sentimens; par-là on voyoit fleurir les anciennes Républiques : le spectacle que donnoit l'Eloquence, & le pouvoir qu'elle avoit sur les peuples, la rendit admirable, & a poli merveilleusement les esprits : je ne vois pas pourquoi on blâmeroit cette émulation, même dans des Orateurs Chrétiens, pourvu qu'il ne parût dans leurs discours aucune affectation indécente, & qu'ils n'affoiblissent en rien la morale Evangélique. Il ne faut point blâmer une chose qui anime les jeunes gens, & qui forme les grands Prédicateurs.

A. Voilà bien des choses, Monsieur, que vous mettez ensemble; démêlons-les, s'il vous plaît, & voyons avec ordre ce qu'il en faut conclure. Sur-tout évitons l'esprit de dispute, examinons cette matiere paisiblement, en gens qui ne craignent que l'erreur, & mettons tout l'honneur à nous dédire dès que nous appercevrons que nous nous serons trompés.

B. Je suis dans cette disposition, ou du moins je crois y être, & vous me ferez plaisir de m'avertir si vous voyez que je m'écarte de cette regle.

A. Ne parlons point d'abord des Prédicateurs, ils viendront en leur temps; commençons par les Orateurs profanes, dont vous avez cité ici l'exemple. Vous avez mis Démosthene avec Isocrate, en cela vous avez fait tort au premier; le second est un froid Orateur

teur qui n'a songé qu'à polir ses pensées & qu'à donner de l'harmonie à ses paroles; il n'a eu qu'une idée basse de l'Eloquence, & il l'a presque toute mise dans l'arrangement des mots: un homme qui a employé selon les uns dix ans, & selon les autres quinze, à ajuster les périodes de son Panégyrique, qui est un discours sur les besoins de la Grece, étoit d'un secours bien foible & bien lent pour la République, contre les entreprises du Roi de Perse. Démosthene parloit bien autrement contre Philippe. Vous pouvez voir la comparaison que Denis d'Halicarnasse fait de ces deux Orateurs, & ces défauts essentiels qu'il remarque dans Isocrate. On ne voit dans celui-ci que des discours fleuris & efféminés, que des périodes faites avec un travail infini pour amuser l'oreille, pendant

que Démosthene émeut, échauffe & entraîne les cœurs : il est trop vivement touché des intérêts de sa patrie pour s'amuser à tous les jeux d'esprit d'Isocrate ; c'est un raisonnement serré & pressant, ce sont des sentimens généreux d'une ame qui ne conçoit rien que de grand, c'est un discours qui croît & qui se fortifie à chaque parole par des raisons nouvelles, c'est un enchaînement de figures hardies & touchantes : vous ne sauriez le lire sans voir qu'il porte la République dans le fond de son cœur ; c'est la nature qui parle elle-même dans les transports ; l'art y est si achevé, qu'il n'y paroît point, rien n'égala jamais sa rapidité & sa véhémence. N'avez-vous pas vu ce qu'en dit Longin dans son Traité du Sublime ?

B. Non ; n'est-ce pas ce Traité que M. B. a traduit ? est-il beau ?

A. Je ne crains pas de dire qu'il surpasse à mon gré la Rhétorique d'Aristote. Cette Rhétorique, quoique très-belle, a beaucoup de préceptes secs & plus curieux qu'utiles dans la pratique : ainsi elle sert bien plus à faire remarquer les regles de l'art à ceux qui sont déja éloquens, qu'à inspirer l'Eloquence & à former de vrais Orateurs: mais le Sublime de Longin joint aux préceptes beaucoup d'exemples, qui les rendent sensibles. Cet Auteur traite le Sublime, d'une maniere sublime, comme le Traducteur l'a remarqué; il échauffe l'imagination, il éleve l'esprit du lecteur, il lui forme le gout, & lui apprend à distinguer judicieusement le bien & le mal dans les Orateurs célebres de l'antiquité.

B. Quoi, Longin est si admirable? hé! ne vivoit-il pas du temps

de l'Empereur Aurélien & de Zénobie ?

A. Oui : vous ſavez leur hiſtoire.

B. Ce ſiecle n'étoit-il pas bien éloigné de la politeſſe des précédens? Quoi, vous voudriez qu'un Auteur de ce temps-là eût le gout meilleur qu'Iſocrate ? En vérité, je ne puis le croire.

A. J'en ai été ſurpris moi-même : mais vous n'avez qu'à le lire ; quoiqu'il fût d'un ſiecle fort gâté, il s'étoit formé ſur les anciens, & il ne tient preſque rien des défauts de ſon temps ; je dis preſque rien, car il faut avouer qu'il s'applique plus à l'admirable qu'à l'utile, & qu'il ne rapporte guères l'Eloquence à la morale ; en cela il paroît n'avoir pas les vues ſolides qu'avoient les anciens Grecs, ſur-tout les Philoſophes : encore même faut-il lui pardonner un

défaut dans lequel Isocrate, quoique d'un meilleur siecle, lui est beaucoup inférieur : sur-tout ce défaut est excusable dans un Traité particulier, où il parle, non de ce qui instruit les hommes, mais de ce qui les frappe & qui les saisit. Je vous parle de cet Auteur, parce qu'il vous servira beaucoup à comprendre ce que je veux dire ; vous y verrez le portrait admirable qu'il fait de Démosthene, dont il rapporte des endroits très-sublimes ; & vous y trouverez aussi ce que je vous ai dit des défauts d'Isocrate. Vous ne sauriez mieux faire pour connoître ces deux Auteurs, si vous ne voulez pas prendre la peine de les connoître par eux-mêmes en lisant leurs Ouvrages : laissons donc Isocrate, & revenons à Démosthene & à Cicéron.

B. Vous laissez Isocrate, par-

ce qu'il ne vous convient pas.

A. Parlons donc encore d'Isocrate, puisque vous n'êtes pas persuadé, jugeons de son éloquence par les regles d'Eloquence même, & par le sentiment du plus éloquent Ecrivain de l'antiquité; c'est Platon : l'en croirez-vous, Monsieur ?

B. Je le croirai s'il a raison, je ne jure sur la parole d'aucun maître.

A. Souvenez-vous de cette regle, c'est ce que je demande; pourvu que vous ne vous laissiez point dominer par certains préjugés de notre temps, la raison vous persuadera bientôt; n'en croyez donc, ni Isocrate, ni Platon; mais jugez de l'un & de l'autre par des principes clairs. Vous ne sauriez disconvenir que le but de l'Eloquence ne soit de persuader la vérité & la vertu.

B. Je n'en conviens pas; c'est ce que je vous ai déja nié.

A. C'est donc ce que je vais vous prouver. L'Eloquence, si je ne me trompe, peut être prise en trois manieres. 1°. Comme l'art de persuader la vérité, & de rendre les hommes meilleurs. 2°. Comme un art indifférent dont les méchans se peuvent servir aussi-bien que les bons, & qui peut persuader l'erreur, l'injustice, autant que la justice & la vérité. 3°. Enfin comme un art qui peut servir aux hommes intéressés à plaire, à s'acquérir de la réputation & à faire fortune. Admettez une de ces trois manieres.

B. Je les admets toutes; qu'en conclurez-vous ?

A. Attendez, la suite vous le montrera; contentez-vous, pourvu que je ne vous dise rien que de clair, & que je vous mene à mon

but. De ces trois manieres d'Eloquence, vous approuverez sans doute la premiere.

B. Oui, c'est la meilleure.

A. Et la seconde, qu'en pensez-vous ?

B. Je vous vois venir, vous voulez faire un sophisme. La seconde est blâmable par le mauvais usage que l'Orateur y fait de l'Eloquence, pour persuader l'injustice & l'erreur : l'Eloquence d'un méchant homme est bonne en elle-même ; mais la fin à laquelle il la rapporte, est pernicieuse. Or nous devons parler des regles de l'Eloquence, & non de l'usage qu'il en faut faire : ne quittons point, s'il vous plaît, ce qui fait notre véritable question.

A. Vous verrez que je ne m'en écarte pas, si vous voulez bien me continuer la grace de m'écouter.

Vous blâmez donc la ſeconde maniere ; & pour ôter toute équivoque, vous blâmez ce ſecond uſage de l'Eloquence.

B. Bon, vous parlez juſte ; nous voilà pleinement d'accord.

A. Et le troiſieme uſage de l'Eloquence, qui eſt de chercher à plaire par des paroles, pour ſe faire par-là une réputation & une fortune ; qu'en dites-vous ?

B. Vous ſavez déja mon ſentiment, je n'en ai point changé ; cet uſage de l'Eloquence me paroît honnête, il excite l'émulation & perfectionne les eſprits.

A. En quel genre doit-on tâcher de perfectionner les eſprits ? Si vous aviez à former un Etat, ou une République, en quoi voudriez-vous y perfectionner les eſprits ?

B. En tout ce qui pourroit les

rendre meilleurs. Je voudrois faire de bons citoyens, pleins de zele pour le bien public : je voudrois qu'ils fussent en guerre défendre la patrie ; en paix faire observer les Loix, gouverner leurs maisons ; cultiver, ou faire cultiver leurs terres ; élever leurs enfans à la vertu ; leur inspirer la Religion ; s'occuper au commerce selon les besoins du pays ; & s'appliquer aux sciences utiles à la vie. Voilà, ce me semble, le but d'un Législateur.

A. Vos vues sont très-justes & très-solides ; vous voudriez donc des citoyens ennemis de l'oisiveté, occupés à des choses très-sérieuses, & qui tendissent toujours au bien public ?

B. Oui, sans doute.

A. Et vous retrancheriez tout le reste ?

B. Je le retrancherois.

A. Vous n'admettriez les exercices du corps, que pour la ſanté & la force? Je ne parle point de la beauté du corps, parce qu'elle eſt une ſuite naturelle de la ſanté & de la force, pour les corps qui ſont bien formés.

B. Je n'admettrois que ces exercices-là.

A. Vous retrancheriez donc tous ceux qui ne ſerviroient qu'à amuſer, & qui ne mettroient point l'homme en état de mieux ſupporter les travaux réglés de la paix & les fatigues de la guerre?

B. Oui: je ſuivrois cette regle.

A. C'eſt ſans doute par le même principe que vous retrancheriez auſſi (car vous me l'avez dit) tous les exercices de l'eſprit,

qui ne ferviroient point à rendre l'ame faine, forte, belle, en la rendant vertueufe ?

B. J'en conviens : que s'enfuit-il delà ? Je ne vois pas encore où vous voulez aller, vos détours font bien longs.

A. C'eft que je veux chercher les premiers principes, & ne laiffer derriere moi rien de douteux. Répondez, s'il vous plaît.

B. J'avoue qu'on doit, à plus forte raifon, fuivre cette regle pour l'ame, l'ayant établie pour le corps.

A. Toutes les fciences & tous les arts qui ne vont qu'au plaifir, à l'amufement & à la curiofité, les fouffririez-vous ? Ceux qui n'appartiendroient, ni aux devoirs de la vie domeftique, ni aux devoirs de la vie civile, que deviendroient-ils ?

B. Je les bannirois de ma République.

A. Si donc vous souffriez les Mathématiciens, ce seroit à cause des Mécaniques, de la Navigation, de l'Arpentage des terres, des supputations qu'il faut faire, des fortifications des Places, &c. Voilà leur usage, qui les autoriseroit. Si vous admettez les Médecins, les Jurisconsultes; ce seroit pour la conservation de la santé & de la justice. Il en seroit de même des autres professions, dont nous sentons le besoin. Mais pour les Musiciens, que feriez-vous? ne feriez-vous pas de l'avis de ces anciens Grecs, qui ne séparoient jamais l'utile de l'agréable? Eux qui avoient poussé la Musique & la Poésie jointes ensemble, à une si haute perfection; ils vouloient qu'elles servissent à élever

les courages, à inſpirer de grands ſentimens. C'étoit par la Muſique & par la Poéſie qu'ils ſe préparoient aux combats ; ils alloient à la guerre avec des Muſiciens & des inſtrumens. Delà encore les Trompettes & les Tambours, qui les jettoient dans un enthouſiaſme & dans une eſpece de fureur qu'ils appellent divine. C'étoit par la Muſique & par la cadence des vers, qu'ils adouciſſoient les peuples féroces. C'étoit par cette harmonie, qu'ils faiſoient entrer avec le plaiſir, la ſageſſe dans le fond des cœurs des enfans : on leur faiſoit chanter les vers d'Homere, pour leur inſpirer agréablement le mépris de la mort, des richeſſes & des plaiſirs qui amolliſſent l'ame, l'amour de la gloire, de la liberté & de la patrie. Leurs

danses même avoient un but sérieux à leur mode, & il est certain qu'ils ne dansoient pas pour le seul plaisir. Nous voyons, par l'exemple de David, que les peuples Orientaux regardoient la danse, comme un art sérieux, semblable à la Musique & à la Poésie : mille instructions étoient mêlées dans leurs fables & dans leurs poëmes ; ainsi la Philosophie la plus grave & la plus austere, ne se montroit qu'avec un visage riant. Cela paroît encore par les danses mystérieuses des Prêtres, que les Païens avoient mêlées dans leurs cérémonies, pour les fêtes des Dieux. Tous ces arts qui consistent, ou dans les sons mélodieux, ou dans les mouvemens du corps, ou dans les paroles ; en un mot, la Musique, la Danse, l'Eloquence, la Poésie,

ne furent inventées que pour exprimer les passions, & pour les inspirer en les exprimant. Par-là on voulut imprimer de grands sentimens dans l'ame des hommes, & leur faire des peintures vives & touchantes de la beauté de la vertu & de la difformité du vice. Ainsi tous ces arts, sous l'apparence du plaisir, entroient dans les desseins les plus sérieux des Anciens, pour la morale & pour la Religion. La chasse même étoit l'apprentissage pour la guerre. Tous les plaisirs les plus touchans, renfermoient quelque leçon de vertu. De cette source vinrent dans la Grece tant de vertus héroïques, admirées de tous les siecles. Cette premiere instruction fut altérée, il est vrai; & elle avoit en elle-même d'extrêmes défauts. Son défaut essentiel

étoit d'être fondée sur une Religion fausse & pernicieuse : en cela les Grecs se trompoient, comme tous les Sages du monde, plongés alors dans l'idolâtrie : mais s'ils se trompoient pour le fond de la Religion & pour le choix des maximes, ils ne se trompoient pas pour la maniere d'inspirer la Religion & la vertu : tout y étoit sensible, agréable, propre à faire une vive impression.

C. Vous disiez tout à l'heure que cette premiere instruction fut altérée ; n'oubliez pas, s'il vous plaît, de nous l'expliquer.

A. Oui, elle fut altérée. La vertu donne la véritable politesse ; mais bientôt, si on n'y prend garde, la politesse amollit peu à peu. Les Grecs Asiatiques furent les premiers à se corrompre. Les Ioniens devinrent ef-

Docet motus Ionicos. *Hor.*

féminés. Toute cette côte d'Asie fut un théâtre de volupté. La Crete, malgré les sages Loix de Minos, se corrompit de même : vous savez les vers que cite saint Paul. Corinthe fut fameuse par son luxe & par ses dissolutions. Les Romains encore grossiers, commencerent à trouver dequoi amollir leur vertu rustique. Athenes ne fut pas exempte de cette contagion ; toute la Grece en fut infectée. Le plaisir qui ne devoit être que le moyen d'insinuer la sagesse, prit la place de la sagesse même. Les Philosophes réclamerent. Socrate s'éleva, & montra à ses citoyens égarés, que le plaisir dans lequel ils s'arrêtoient, ne devoit être que le chemin de la vertu. Platon, son disciple, qui n'a pas eu honte de composer ses Ecrits des discours de son maî-

Les Fables Milesiennes.

tre, retranche de sa République tous les tons de la Musique, tous les mouvemens de la Tragédie, tous les récits des Poëmes, & les endroits d'Homere même, qui ne vont pas à inspirer l'amour des bonnes Loix. Voilà le jugement que firent Socrate & Platon, sur les Poëtes & sur les Musiciens; n'êtes-vous pas de leur avis?

B. J'entre tout à fait dans leur sentiment; il ne faut rien d'inutile. Puisqu'on peut mettre le plaisir dans les choses solides, il ne faut point le chercher ailleurs. Si quelque chose peut faciliter la vertu, c'est de la mettre d'accord avec le plaisir: au contraire, quand on les sépare, on tente violemment les hommes d'abandonner la vertu: d'ailleurs tout ce qui plaît sans instruire, amuse & amollit. Hé

bien ! ne trouvez-vous pas que je ſuis devenu Philoſophe en vous écoutant ? Mais allons juſqu'au bout ; car nous ne ſommes pas encore d'accord.

A. Nous le ſerons bientôt, Monſieur : puiſque vous êtes ſi Philoſophe, permettez-moi de vous faire encore une queſtion. Voilà les Muſiciens & les Poëtes aſſujettis à n'inſpirer que la vertu ; voilà les citoyens de votre République exclus des ſpectacles, où le plaiſir ſeroit ſans inſtruction. Mais que ferez-vous des Devins ?

B. Ce ſont des impoſteurs, il faut les chaſſer.

A. Mais ils ne ſont point de mal. Vous croyez bien qu'ils ne ſont pas Sorciers ; ainſi ce n'eſt pas l'art diabolique que vous craignez en eux.

B. Non, je n'ai garde de le

craindre, car je n'ajoute aucune foi à tous leurs contes; mais ils font un assez grand mal d'amuser le public. Je ne souffre point dans ma République des gens oisifs, qui amusent les autres, & qui n'aient point d'autre métier que celui de parler.

A. Mais ils gagnent leurs vies par-là; ils amassent de l'argent pour eux & pour leurs familles.

B. N'importe, qu'ils prennent d'autres métiers pour vivre; non-seulement il faut gagner sa vie, mais il la faut gagner par des occupations utiles au public. Je dis la même chose de tous ces misérables, qui amusent les passans par leurs discours & par leurs chansons: quand ils ne mentiroient jamais, quand ils ne diroient rien de deshonnête, il faudroit les chasser; l'inutilité seule suffit pour les

rendre coupables : la Police devroit les aſſujettir à prendre quelque métier réglé.

A. Mais ceux qui repréſentent des Tragédies, les ſouffririez-vous? Je ſuppoſe qu'il n'y ait, ni amour profane, ni immodeſtie mêlée dans ces Tragédies: de plus, je ne parle pas ici en Chrétien, répondez-moi ſeulement en Légiſlateur & en Philoſophe.

B. Si ces Tragédies n'ont pas pour but d'inſtruire en donnant du plaiſir, je les condamnerois.

A. Bon; en cela vous êtes préciſément de l'avis de Platon, qui veut qu'on ne laiſſe point introduire dans ſa République, des Poëmes & des Tragédies, qui n'auront pas été examinés par les Gardes des Loix, afin que le peuple ne voie & n'entende jamais rien qui ne ſerve à autoriſer les Loix & à inſpirer

De legib.

la vertu. En cela vous ſuivez l'eſprit des Auteurs anciens, qui vouloient que la Tragédie roulât ſur deux paſſions : ſavoir, la terreur que doivent donner les ſuites funeſtes du vice ; & la compaſſion qu'inſpire la vertu perſécutée & patiente. C'eſt l'idée qu'Euripide & Sophocle ont exécutée.

B. Vous me faites ſouvenir que j'ai lu cette derniere regle dans l'Art poétique de M. ***.

A. Vous avez raiſon : c'eſt un homme qui connoît bien, non-ſeulement le fond de la Poéſie, mais encore le but ſolide, auquel la Philoſophie ſupérieure à tous les arts, doit conduire le Poëte.

B. Mais enfin où me menez-vous donc ?

A. Je ne vous mene plus, vous allez tout ſeul : vous voilà

arrivé heureusement au terme. Ne m'avez-vous pas dit que vous ne souffrez point dans votre République, des gens oisifs, qui amusent les autres, & qui n'ont point d'autre métier que celui de parler? N'est-ce pas sur ce principe que vous chassez tous ceux qui représentent des Tragédies, si l'instruction n'est mêlée au plaisir? Sera-t-il permis de faire en prose, ce qui ne le sera pas en vers? Après cette sévérité, comment pourriez-vous faire grace aux Déclamateurs, qui ne parlent que pour montrer leur bel esprit?

B. Mais les Déclamateurs, dont nous parlons, ont deux desseins qui sont louables.

A. Expliquez-les.

B. Le premier est de travailler pour eux-mêmes; par-là ils se procurent des établissemens

mens honnêtes. L'Eloquence produit la réputation, & la réputation attire la fortune, dont ils ont besoin.

A. Vous avez déja répondu vous-même à votre objection. Ne disiez-vous pas qu'il faut non-seulement gagner sa vie, mais la gagner par des occupations utiles au public? Celui qui représenteroit des Tragédies sans y mêler l'instruction, gagneroit sa vie; cette raison ne vous empêcheroit pourtant pas de le chasser de votre République. Prenez, lui diriez-vous, un métier solide & réglé; n'amusez pas les citoyens. Si vous voulez tirer d'eux un profit légitime, travaillez à quelque bien effectif, ou à les rendre vertueux. Pourquoi ne direz-vous pas la même chose de l'Orateur?

B. Nous voilà d'accord: la

seconde raison que je voulois vous dire, explique tout cela.

A. Comment ? dites-nous-la donc, s'il vous plaît.

B. C'est que l'Orateur travaille même pour le public.

A. En quoi ?

B. Il polit les esprits, il leur enseigne l'Eloquence.

A. Attendez. Si j'inventois un art chimérique, ou une langue imaginaire, dont on ne pût tirer aucun avantage, servirois-je le public en lui enseignant cet art, ou cette langue ?

B. Non ; parce qu'on ne sert les autres qu'autant qu'on leur enseigne quelque chose d'utile.

A. Vous ne sauriez donc prouver solidement qu'un Orateur sert le public en lui enseignant l'Eloquence, si vous n'aviez déja prouvé que l'Eloquence sert elle-même à quelque chose. A

quoi servent les beaux discours d'un homme, si ses discours, tout beaux qu'ils sont, ne sont aucun bien au public? Les paroles, comme dit saint Augustin, sont faites pour les hommes, & non pas les hommes pour les paroles. Les discours servent, je le sçai bien, à celui qui les fait; car ils éblouissent les auditeurs, ils font beaucoup parler de celui qui les a faits, & on est d'assez mauvais gout pour le récompenser de ses paroles inutiles. Mais cette Eloquence mercenaire & infructueuse au public, doit-elle être soufferte dans l'Etat que vous policez? Un Cordonnier au moins fait des souliers, & ne nourrit sa famille que d'un argent gagné en servant le public, pour de véritables besoins; ainsi, vous le voyez, les plus vils métiers ont une fin

De doct. Christ.

ſolide ; & il n'y aura que l'art des Orateurs, qui n'aura pour but que d'amuſer les hommes par des paroles. Tout aboutira donc, d'un côté, à ſatisfaire la curioſité, & à entretenir l'oiſiveté de l'auditeur ; de l'autre, à contenter la vanité & l'ambition de celui qui parle. Pour l'honneur de votre République, Monſieur, ne ſouffrez jamais cet abus.

B. Hé bien, je reconnois que l'Orateur doit avoir pour but d'inſtruire, & de rendre les hommes meilleurs.

A. Souvenez-vous bien de ce que vous m'accordez là ; vous en verrez les conſéquences.

B. Mais cela n'empêche pas qu'un homme s'appliquant à inſtruire les autres, ne puiſſe être bien-aiſe en même-temps d'acquérir de la réputation & du bien.

A. Nous ne parlons point encore ici comme Chrétiens ; je n'ai besoin que de la Philosophie seule contre vous. Les Orateurs, je le répete, sont donc, selon vous, des gens qui doivent instruire les autres hommes, & les rendre meilleurs qu'ils ne sont. Voilà donc d'abord les déclamateurs chassés. Il ne faudra même souffrir les Panégyristes, qu'autant qu'ils proposeront des modeles dignes d'être imités, & qu'ils rendront la vertu aimable par leurs louanges.

B. Quoi, un Panégyrique ne vaudra donc rien, s'il n'est plein de morale ?

A. Ne l'avez-vous pas conclu vous-même ? Il ne faut parler que pour instruire ; il ne faut louer un héros, que pour apprendre ses vertus au peuple, que pour l'exciter à les imiter ;

que pour montrer que la gloire & la vertu ſont inſéparables. Ainſi il faut retrancher d'un Panégyrique toutes les louanges vagues, exceſſives, flatteuſes; il n'y faut laiſſer aucune de ces penſées ſtériles, qui ne concluent rien pour l'inſtruction de l'Auditeur; il faut que tout tende à lui faire aimer la vertu. Au contraire, la plupart des Panégyriques ſemblent ne loüer les vertus, que pour loüer les hommes qui les ont pratiquées, & dont ils ont entrepris l'éloge. Faut-il loüer un homme? Ils élevent les vertus qu'il a pratiquées, au-deſſus de toutes les autres. Mais chaque choſe a ſon tour: dans une autre occaſion, ils dépriment les vertus qu'ils ont élevées, en faveur de quelqu'autre ſujet, qu'ils voudront flatter. C'eſt par ce principe que

je blâmerai Pline. S'il avoit loué Trajan pour former d'autres héros ſemblables à celui-là, ce ſeroit une vue digne d'un Orateur. Trajan, tout grand qu'il eſt, ne devroit pas être la fin de ſon diſcours. Trajan ne devroit être qu'un exemple propoſé aux hommes, pour les inviter à être vertueux. Quand un Panégyriſte n'a que cette vue baſſe de louer un ſeul homme, ce n'eſt plus que la flatterie qui parle à la vanité.

B. Mais que répondrez-vous ſur les Poëmes qui ſont faits pour louer des héros? Homere a ſon Achille, Virgile ſon Enée: voulez-vous condamner ces deux Poëtes?

A. Non, Monſieur: mais vous n'avez qu'à examiner les deſſeins de leurs Poëmes. Dans l'Iliade, Achille eſt, à la vérité,

le premier héros : mais sa louange n'est pas la fin principale du Poëme. Il est représenté naturellement avec tous ses défauts ; ces défauts même sont un des sujets sur lesquels le Poëte a voulu instruire la postérité. Il s'agit, dans cet Ouvrage, d'inspirer aux Grecs l'amour de la gloire, que l'on acquiert dans les combats, & la crainte de la désunion, comme de l'obstacle à tous les grands succès. Ce dessein de morale est marqué visiblement dans tout ce Poëme. Il est vrai que l'Odyssée représente dans Ulysse, un héros plus régulier & plus accompli ; mais c'est par hazard. C'est qu'en effet un homme dont le caractere est la sagesse tel qu'Ulysse, a une conduite plus exacte & plus uniforme, qu'un jeune homme tel qu'Achille, d'un naturel

bouillant & impétueux ; ainſi Homere n'a ſongé dans l'un & dans l'autre, qu'à peindre fidélement la nature. Au reſte l'Odyſſée renferme de tous côtés, mille inſtructions morales pour tout le détail de la vie, & il ne faut que lire pour voir que le Poëte n'a peint un homme ſage, qui vient à bout de tout par ſa ſageſſe, que pour apprendre à la poſtérité les fruits que l'on doit attendre de la piété, de la prudence & des bonnes mœurs. Virgile dans l'Enéide, a imité l'Odyſſée pour le caractere de ſon héros ; il l'a fait modéré, pieux, & par conſéquent égal à lui-même. Il eſt aiſé de voir qu'Enée n'eſt pas ſon principal but : il a regardé en ce héros le peuple Romain, qui devoit en deſcendre. Il a voulu montrer à ce peuple, que ſon origine étoit

divine; que les Dieux lui avoient préparé de loin l'empire du monde, & par-là il a voulu exciter ce peuple à ſoutenir par ſes vertus la gloire de ſa deſtinée. Il ne pouvoit jamais y avoir chez les Païens une morale plus importante que celle-là. L'unique choſe ſur laquelle on peut ſoupçonner Virgile, eſt d'avoir un peu trop ſongé à ſa fortune dans ſes vers, & d'avoir fait aboutir ſon Poëme à la louange, peut-être un peu flatteuſe, d'Auguſte & de ſa famille; mais je ne voudrois pas pouſſer la critique ſi loin.

B. Quoi! vous ne voulez pas qu'un Poëte, ni un Orateur cherche honnêtement ſa fortune?

A. Après notre digreſſion ſur les Panégyriques, qui ne ſera pas inutile, nous voilà revenus à notre difficulté. Il s'agit

de ſavoir ſi les Orateurs doivent être déſintéreſſés.

B. Je ne ſaurois le croire ; vous renverſez toutes les maximes communes.

A. Ne voulez-vous pas que dans votre République il ſoit défendu aux Orateurs de dire autre choſe que la vérité ? Ne prétendez-vous pas qu'ils parleront toujours pour inſtruire, pour corriger les hommes & pour affermir les loix ?

B. Oui, ſans doute.

A. Il faut donc que les Orateurs ne craignent & n'eſperent rien de leurs Auditeurs, pour leur propre intérêt. Si vous admettez des Orateurs ambitieux & mercenaires, s'oppoſeront-ils à toutes les paſſions des hommes ? S'ils ſont malades de l'avarice, de l'ambition, de la molleſſe, pourront-ils en guérir les

autres ? S'ils cherchent les richesses, seront-ils propres à en détacher autrui ? Je sais qu'on ne doit pas laisser un Orateur vertueux & désintéressé manquer des choses nécessaires ; aussi cela n'arrivera-t-il jamais, s'il est vrai Philosophe, c'est-à-dire, tel qu'il doit être pour redresser les mœurs des hommes : il menera une vie simple, modeste, frugale, laborieuse ; il lui faudra peu, ce peu ne lui manquera point, dût-il de ses propres mains le gagner ; le surplus ne doit pas être sa récompense, & n'est pas digne de l'être. Le public pourra lui rendre des honneurs, & lui donner de l'autorité : mais s'il est dégagé des passions, & désintéressé, il n'usera de cette autorité que pour le bien public, prêt à la perdre toutes les fois qu'il ne pourra la

conserver qu'en dissimulant & en flattant les hommes. Ainsi l'Orateur, pour être digne de persuader les peuples, doit être un homme incorruptible; sans cela son talent & son art se tourneroient en poison mortel contre la République même. Delà vient que, selon Cicéron, la premiere & la plus essentielle des qualités d'un Orateur, est la vertu : il faut une probité qui soit à l'épreuve de tout, & qui puisse servir de modele à tous les citoyens; sans cela on ne peut paroître persuadé, ni par conséquent persuader les autres.

B. Je conçois bien l'importance de ce que vous me dites: mais, après tout, un homme ne pourra-t-il pas employer son talent pour s'élever aux honneurs?

A. Remontez toujours aux principes. Nous sommes conve-

nus que l'Eloquence & la profeſſion de l'Orateur, eſt conſacrée à l'inſtruction & à la réformation des mœurs du peuple. Pour le faire avec liberté & avec fruit, il faut qu'un homme ſoit déſintéreſſé, il faut qu'il apprenne aux autres le mépris de la mort, des richeſſes, des délices; il faut qu'il inſpire la modeſtie, la frugalité, le déſintéreſſement, le zele du bien public, l'attachement inviolable aux loix: il faut que tout cela paroiſſe autant dans ſes mœurs, que dans ſes diſcours. Un homme qui ſonge à plaire pour ſa fortune, & qui par conſéquent a beſoin de ménager tout le monde, peut-il prendre cette autorité ſur les eſprits? Quand même il diroit tout ce qu'il faut dire, croiroit-on ce que diroit un homme qui ne paroîtroit

pas le croire lui-même ?

B. Mais il ne fait rien de mal en cherchant une fortune, dont je ſuppoſe qu'il a beſoin.

A. N'importe ; qu'il cherche par d'autres voies le bien dont il a beſoin pour vivre ; il y a d'autres profeſſions qui peuvent le tirer de la pauvreté : s'il a beſoin de quelque choſe, & qu'il ſoit réduit à l'attendre du public, il n'eſt pas encore propre à être Orateur. Dans votre République choiſiriez-vous pour Juges, des hommes pauvres, affamés ? Ne craindriez-vous pas que le beſoin ne les réduisît à quelque lâche complaiſance ? Ne prendriez-vous pas plutôt des perſonnes conſidérables, & que la néceſſité ne ſauroit tenter ?

B. Je l'avoue.

A. Par la même raiſon, ne choiſiriez-vous pas pour Ora-

teurs, c'eſt-à-dire, pour maîtres qui doivent inſtruire, corriger, & former les peuples, des gens qui n'euſſent beſoin de rien, & qui fuſſent déſintéreſſés ? & s'il y en avoit d'autres qui euſſent du talent pour ces ſortes d'emplois, mais qui euſſent encore des intérêts à ménager, n'attendriez-vous pas à employer leur éloquence, juſqu'à ce qu'ils euſſent leur néceſſaire, & qu'ils ne fuſſent plus ſuſpects d'aucun intérêt, en parlant aux hommes ?

B. Mais il me ſemble que l'expérience de notre ſiecle montre aſſez qu'un Orateur peut parler fortement de morale, ſans renoncer à ſa fortune. Peut-on voir des peintures morales plus ſéveres que celles qui ſont en vogue? On ne s'en fâche point, on y prend plaiſir, & celui qui

les fait, ne laiſſe pas de s'élever dans le monde par ce chemin.

A. Les peintures morales n'ont point d'autorité pour convertir, quand elles ne ſont ſoutenues, ni de principes, ni de bons exemples? Qui voyez-vous convertir par-là? On s'accoutume à entendre cette deſcription : ce n'eſt qu'une belle image qui paſſe devant les yeux ; on écoute ces diſcours, comme on liroit une ſatyre; on regarde celui qui parle comme un homme qui joue bien une eſpece de comédie; on croit bien plus ce qu'il fait que ce qu'il dit: il eſt intéreſſé, ambitieux, vain, attaché à une vie molle ; il ne quitte aucune des choſes qu'il dit qu'il faut quitter : on le laiſſe dire pour la cérémonie; mais on croit, on fait comme lui. Ce qu'il y a de pis eſt, qu'on

s'accoutume par-là à croire que cette ſorte de gens ne parle pas de bonne foi, cela décrie leur miniſtere; & quand d'autres parlent après eux avec un zele ſincere, on ne peut ſe perſuader que cela ſoit vrai.

B. J'avoue que vos principes ſe ſuivent & qu'ils perſuadent, quand on les examine attentivement: mais n'eſt-ce point par pur zele de piété Chrétienne, que vous dites toutes ces choſes?

A. Il n'eſt pas néceſſaire d'être Chrétien pour penſer tout cela; il faut être Chrétien pour le pratiquer bien: car la grace ſeule peut réprimer l'amour propre; mais il ne faut être que raiſonnable pour reconnoître ces vérités-là. Tantôt je vous citois Socrate & Platon; vous n'avez pas voulu déférer à leur

autorité. Maintenant que la raiſon commence à vous perſuader, & que vous n'avez plus beſoin d'autorités, que direz-vous, ſi je vous montre que ce raiſonnement eſt le leur?

B. Le leur? eſt-il poſſible? j'en ſerois fort aiſe.

A. Platon fait parler Socrate avec un Orateur nommé Gorgias, & avec un Diſciple de Gorgias, nommé Calliclés; ce Gorgias étoit un homme très-célebre. Iſocrate, dont nous avons tant parlé, fut ſon Diſciple. Ce Gorgias fut le premier, dit Cicéron, qui ſe vanta de parler éloquemment de tout: dans la ſuite les Rhéteurs Grecs imitoient cette vanité. Revenons au Dialogue de Gorgias & de Calliclés. Ces deux hommes diſcouroient élégamment ſur toutes choſes, ſelon la méthode

du premier : c'étoient de ces beaux esprits qui brillent dans les conversations, & qui n'ont d'autre emploi que celui de bien parler. Mais il paroît qu'ils manquoient de ce que Socrate cherchoit dans les hommes, c'est-à-dire de vrais principes de la morale, & des regles d'un raisonnement exact & sérieux. Après que l'Auteur a bien fait sentir le ridicule de leur caractere d'esprit, il vous dépeint Socrate, qui semblant se jouer, réduit plaisamment les deux Orateurs à ne pouvoir dire ce que c'est que l'Eloquence. Ensuite Socrate montre que la Rhétorique, c'est-à-dire, l'art de ces Orateurs-là, n'est pas un art véritable. Il appelle l'art, *une discipline réglée qui apprend aux hommes à faire quelque chose qui soit utile à les rendre meilleurs qu'ils ne sont*; par-

là il montre qu'il n'appelle art, que les arts libéraux, & que ces arts dégénerent toutes les fois qu'on les rapporte à une autre fin, qu'à former les hommes à la vertu. Il prouve que les Rhéteurs n'ont point ce but-là ; il fait voir même que Thémiſtocles & Periclés ne l'ont point eu, & par conſéquent n'ont point été de vrais Orateurs. Il dit que ces hommes célebres n'ont ſongé qu'à perſuader aux Athéniens de faire des Ports, des murailles & de remporter des victoires. Ils n'ont, dit-il, rendu leurs Citoyens que riches, puiſſans, belliqueux, & ils en ont été enſuite maltraités. En cela ils n'ont eu que ce qu'ils méritoient : s'ils les avoient rendus bons par leur éloquence, leur récompenſe eût été certaine. Qui fait les hommes bons

& vertueux, eſt ſûr, après ſon travail, de ne point trouver des ingrats, puiſque la vertu & l'ingratitude ſont incompatibles. Il ne faut point vous rapporter tout ce qu'il dit ſur l'inutilité de cette rhétorique, parce que tout ce que je vous en ai dit comme de moi-même, eſt tiré de lui; il vaut mieux vous raconter ce qu'il dit ſur les maux que ces vains Rhéteurs cauſent dans une République.

B. Je comprends bien que ces Rhéteurs étoient à craindre dans les Républiques de la Grece, où ils pouvoient ſéduire le peuple & s'emparer de la tyrannie.

A. En effet, c'eſt principalement de cet inconvénient dont parle Socrate; mais les principes qu'il donne en cette occaſion, s'étendent plus loin. Au

reste, quand nous parlons ici vous & moi, d'une République à policer, il s'agit non-seulement des états où le peuple gouverne, mais encore de tout état, soit populaire, soit gouverné par plusieurs chefs, soit monarchique; ainsi je ne touche pas à la forme du gouvernement: en tous pays les regles de Socrate sont d'usage.

B. Expliquez-les donc, s'il vous plaît.

A. Il dit que l'homme étant composé de corps & d'esprit, il faut cultiver l'un & l'autre: il y a deux arts pour l'esprit, & deux arts pour le corps; les deux de l'esprit sont la science des Loix & la Jurisprudence: par la science des Loix il comprend tous les principes de philosophie pour régler les sentimens & les mœurs des particuliers &

de toute la République; la Jurifprudence eft le remede dont on doit fe fervir pour réprimer la mauvaife foi & l'injuftice des Citoyens; c'eft par elle qu'on juge les procès & qu'on punit les crimes; ainfi la fcience des Loix doit fervir à prévenir le mal, & la Jurifprudence à le corriger. Il y a deux arts femblables pour le corps, la Gymnaftique, qui les exerce, qui les rend fains, proportionnés, agiles, vigoureux, pleins de force & de bonne grace, (vous favez, Monfieur, que les anciens fe fervoient merveilleufement de cet art que nous avons perdu:) puis la Médecine qui guérit les corps, lorfqu'ils ont perdu la fanté. La Gymnaftique eft pour les corps ce que la fcience des Loix eft pour l'ame: elle forme, elle perfectionne. La Médecine

decine eſt auſſi pour le corps ce que la Juriſprudence eſt pour l'ame ; elle corrige, elle guérit. Mais cette inſtitution ſi pure s'eſt altérée, dit Socrate. A la place de la ſcience des Loix, on a mis la vaine ſubtilité des Sophiſtes, faux Philoſophes qui abuſent du raiſonnement, & qui manquant des vrais principes pour le bien public, tendent à leurs fins particulieres. A la Juriſprudence, dit-il encore, a ſuccédé le faſte des Rhéteurs, gens qui ont voulu plaire & éblouir : au lieu de la Juriſprudence qui devoit être la médecine de l'ame, & dont il ne falloit ſe ſervir que pour guérir les paſſions des hommes, on voit de faux Orateurs qui n'ont ſongé qu'à leur réputation. A la Gymnaſtique, ajoute encore Socrate, on a fait ſuccéder l'art de

farder les corps, & de leur donner une fauſſe & trompeuſe beauté ; au lieu qu'on ne devoit chercher qu'une beauté ſimple & naturelle, qui vient de la ſanté & de la proportion de tous les membres, ce qui ne s'acquiert & ne s'entretient que par le régime & l'exercice. A la Médecine on a fait auſſi ſuccéder l'invention des mêts délicieux, & de tous les ragouts qui excitent l'appétit des hommes ; & au lieu de purger l'homme plein d'humeurs pour lui rendre la ſanté & par la ſanté l'appétit, on force la nature, on lui fait un appétit artificiel, par toutes les choſes contraires à la tempérance. C'eſt ainſi que Socrate remarquoit le déſordre des mœurs de ſon temps, & il conclut en diſant, que les Orateurs qui dans la vue de guérir les

hommes, devoient leur dire même avec autorité, des vérités désagréables, & leur donner ainsi des médecines ameres, ont au contraire fait pour l'ame, comme les cuisiniers pour le corps. Leur Rhétorique n'a été qu'un art de faire des ragouts pour flatter les hommes malades ; on ne s'est mis en peine que de plaire, que d'exciter la curiosité & l'admiration ; les Orateurs n'ont parlé que pour eux. Il finit, en demandant, où sont les Citoyens que ces Rhéteurs ont guéris de leurs mauvaises habitudes ; où sont les gens qu'ils ont rendus tempérans & vertueux. Ne croyez-vous pas entendre un homme de notre siecle qui voit ce qui s'y passe, & qui parle des abus présens ? Après avoir entendu ce païen, que direz-vous de cette élo-

quence qui ne va qu'à plaire, & qu'à faire de belles peintures, lorſqu'il faudroit, comme il dit lui-même, brûler, couper juſqu'au vif, & chercher ſérieuſement la guériſon par l'amertume des remedes & par la ſévérité du régime? Mais jugez de ces choſes par vous-même. Trouveriez-vous bon qu'un Médecin qui vous traiteroit, s'amusât dans l'extrêmité de votre maladie à débiter des phraſes élégantes & des penſées ſubtiles? Que penſeriez-vous d'un Avocat, qui plaidant une cauſe, où il s'agiroit de tout le bien de votre famille, ou de votre propre vie, feroit le bel eſprit, & rempliroit ſon plaidoyer de fleurs & d'ornemens, au lieu de raiſonner avec force, & d'exciter la compaſſion des Juges? L'amour du bien & de

la vie fait aſſez ſentir ce ridicule-là ; mais l'indifférence où l'on vit pour les bonnes mœurs & pour la Religion, fait qu'on ne le remarque point dans les Orateurs, qui devroient être les cenſeurs & les médecins du peuple. Ce que vous avez vu qu'en penſoit Socrate, doit nous faire honte.

B. Je vois bien maintenant, ſelon vos principes, que les Orateurs devroient être les défenſeurs des Loix, & les maîtres des peuples pour leur enſeigner la vertu ; mais l'Eloquence du Barreau chez les Romains n'alloit pas juſques-là.

A. C'étoit ſans doute ſon but, Monſieur : les Orateurs devoient protéger l'innocence & les droits des particuliers, lorſqu'ils n'avoient point d'occaſion de repréſenter dans leurs diſcours,

les besoins généraux de la République : delà vient que cette profession fut si honorée, & que Cicéron nous donne une si haute idée du véritable Orateur.

B. Mais voyons donc de quelle maniere ces Orateurs doivent parler; je vous supplie de m'expliquer vos vues là-dessus.

A. Je ne vous dirai pas les miennes, je continuerai à vous parler selon les regles que les Anciens nous donnent. Je ne vous dirai même que les principales choses ; car vous n'attendez pas que je vous explique par ordre le détail presque infini des préceptes de la Rhétorique ; il y en a beaucoup d'inutiles : vous les avez lus dans les livres, où ils sont amplement. Contentons-nous de parler de ce qui est le plus important. Platon dans son Dialogue où il fait parler Socra-

te avec Phedre, montre que le grand défaut des Rhéteurs eſt de chercher l'art de perſuader, avant que d'avoir appris par les principes de la Philoſophie, quelles ſont les choſes qu'il faut tâcher de perſuader aux hommes. Il veut que l'Orateur ait commencé par l'étude de l'homme en général; qu'après il ſe ſoit appliqué à la connoiſſance des hommes en particulier auxquels il doit parler: ainſi il faut ſavoir ce que c'eſt que l'homme, ſa fin, ſes intérêts véritables; de quoi il eſt composé, c'eſt-à-dire, de corps & d'eſprit; la véritable maniere de le rendre heureux; quelles ſont ſes paſſions, les excès qu'elles peuvent avoir, la maniere de les régler, comment on peut les exciter utilement pour lui faire aimer le bien, les regles qui ſont propres à le

faire vivre en paix & à entretenir la ſociété. Après cette étude générale vient la particuliere. Il faut connoître les Loix & les Coutumes de ſon pays, le rapport qu'elles ont avec le tempérament des peuples, les mœurs de chaque condition, les éducations différentes, les préjugés & les intérêts qui dominent dans le ſiecle où l'on vit, le moyen d'inſtruire & de redreſſer les eſprits. Vous voyez que ces connoiſſances comprennent toute la Philoſophie la plus ſolide. Ainſi Platon montre parlà qu'il n'appartient qu'au Philoſophe d'être véritable Orateur : c'eſt en ce ſens qu'il faut expliquer tout ce qu'il dit dans le Dialogue de Gorgias contre les Rhéteurs, c'eſt-à-dire, contre cette eſpece de gens qui s'étoient fait un art de bien parler

&

& de persuader, sans se mettre en peine de savoir par principes ce qu'on doit tâcher de persuader aux hommes : ainsi tout le véritable art, selon Platon, se réduit à bien savoir ce qu'il faut persuader, & à bien connoître les passions des hommes, & la maniere de les émouvoir pour arriver à la persuasion. Cicéron a presque dit les mêmes choses. Il semble d'abord vouloir que l'Orateur n'ignore rien, parce que l'Orateur peut avoir besoin de parler de tout, & qu'on ne parle jamais bien, d t il après Socrate, que de ce qu'on sait bien. Ensuite il se réduit, à cause des besoins pressans & de la briéveté de la vie, aux connoissances les plus nécessaires. Il veut au moins qu'un Orateur sache bien toute cette partie de la Philosophie, qui regar-

de ses mœurs, ne lui permettant d'ignorer que les curiosités de l'Astrologie & des Mathématiques : sur-tout il veut qu'il connoisse la composition de l'homme & la nature de ses passions, parce que l'Eloquence a pour but d'en mouvoir à propos les ressorts. Pour la connoissance des loix, il la demande à l'Orateur, comme le fondement de tous ses discours ; seulement il permet qu'il n'ait pas passé sa vie à approfondir toutes les questions de la Jurisprudence pour le détail des causes, parce qu'il peut dans le besoin recourir aux profonds Jurisconsultes, pour suppléer ce qui lui manqueroit de ce côté-là. Il demande, comme Platon, que l'Orateur soit bon Dialecticien, qu'il sache définir, prouver, démêler les plus subtils sophismes. Il dit, que c'est dé-

truire la Rhétorique de la séparer de la Philosophie; que c'est faire des Orateurs, des Déclamateurs puériles sans jugement. Non-seulement il veut une connoissance exacte de tous les principes de la morale, mais encore une étude particuliere de l'antiquité. Il recommande la lecture des anciens Grecs: il veut qu'on étudie les historiens, non-seulement pour leurs styles, mais encore pour les faits de l'histoire: sur-tout il exige l'étude des Poëtes, à cause du grand rapport qu'il y a entre les figures de la Poésie & celles de l'Eloquence. En un mot il répete souvent, que l'Orateur doit se remplir l'esprit de choses, avant que de parler. Je crois que je me souviendrai de ses propres termes, tant je les ai relus, & tant ils m'ont fait d'impression. Vous

ferez furpris de tout ce qu'il demande. L'Orateur, dit-il, doit avoir la fubtilité des Dialecticiens, la fcience des Philofophes, la diction prefque des Poëtes, la voix & les geftes des plus grands Acteurs. Voyez quelle préparation il faut pour tout cela.

C. Effectivement, j'ai remarqué en bien des occafions, que ce qui manque le plus à certains Orateurs, qui ont d'ailleurs beaucoup de talens, c'eft le fonds de fcience. Leur efprit paroît vuide. On voit qu'ils ont eu bien de la peine à trouver dequoi remplir leurs difcours: il femble même qu'ils ne parlent pas, parce qu'ils font remplis de vérités; mais qu'ils cherchent les vérités à mefure qu'ils veulent parler.

A. C'eft ce que Cicéron appelle des gens qui vivent au jour la journée fans nulle provifion:

malgré tous leurs efforts, leurs discours paroissent toujours maigres & affamés. Il n'est pas temps de se préparer trois mois avant que de faire un discours public : ces préparations particulieres, quelque pénibles qu'elles soient, sont nécessairement très-imparfaites, & un habile homme en remarque bientôt le foible; il faut avoir passé plusieurs années à faire un fonds abondant. Après cette préparation générale, les préparations particulieres coutent peu : au lieu que quand on ne s'applique qu'à des actions détachées, on est réduit à payer de phrases & d'antithefes : on ne traite que des lieux communs; on ne dit rien que de vague; on cout des lambeaux qui ne sont point faits les uns pour les autres; on ne montre point les vrais principes

des chofes ; on fe borne à des raifons fuperficielles, & fouvent fauffes ; on n'eft pas capable de montrer l'étendue des vérités, parce que toutes les vérités générales ont un enchaînement néceffaire, & qu'il faut les connoître prefque toutes, pour en traiter folidement une en particulier.

C. Cependant la plupart des gens qui parlent en public, acquierent beaucoup de réputation fans autre fonds que celui-là.

A. Il eft vrai qu'ils font applaudis par des femmes & par le gros du monde, qui fe laiffe aifément éblouir ; mais cela ne va jamais qu'à une certaine vogue capricieufe, qui a befoin même d'être foutenue par quelque cabale. Les gens qui favent les regles & qui connoif-

ſent le but de l'Eloquence, n'ont que du dégout & du mépris pour ces diſcours vains; ils s'y ennuient beaucoup.

C. Vous voudriez qu'un homme attendît bien tard à parler en public; ſa jeuneſſe ſeroit paſſée avant qu'il eût acquis le fonds que vous lui demandez; & il ne ſeroit plus en âge de l'exercer.

A. Je voudrois qu'il s'exerçât de bonne heure; car je n'ignore pas ce que peut l'action; mais je ne voudrois pas que, ſous prétexte de s'exercer, il ſe jettât d'abord dans les emplois extérieurs, qui ôtent la liberté d'étudier. Un jeune homme pourroit de temps en temps faire des eſſais; mais il faudroit que l'étude des bons Livres fût longtemps ſon occupation principale.

C. Je crois ce que vous dites. Cela me fait ſouvenir d'un Prédicateur de mes amis, qui vit, comme vous diſiez ; au jour la journée ; il ne ſonge à une matiere que quand il eſt engagé à la traiter : il ſe renferme dans ſon cabinet ; il feuillete la Concordance, Combefix, Polianthéa, quelques Sermonnaires qu'il a achetés & certaines collections qu'il a faites de paſſages détachés, & trouvés comme par hazard.

A. Vous comprenez bien que tout cela ne ſauroit faire un habile homme. En cet état on ne peut rien dire avec force, on n'eſt ſûr de rien ; tout a un air d'emprunt & de pieces rapportées ; rien ne coule de ſource ; on ſe fait grand tort à ſoi-même d'avoir tant d'impatience de ſe produire.

B. Dites-nous donc, avant que de nous quitter, quel eſt, ſelon vous, le grand effet de l'Eloquence.

A. Platon dit, qu'un diſcours n'eſt éloquent, qu'autant qu'il agit dans l'ame de l'Auditeur : par-là vous pouvez juger ſûrement de tous les diſcours que vous entendez. Tout diſcours qui vous laiſſera froid, qui ne fera qu'amuſer votre eſprit, & qui ne remuera point vos entrailles, votre cœur, quelque beau qu'il paroiſſe, ne ſera point éloquent. Voulez-vous entendre Cicéron parler comme Platon en cette matiere? Il vous dira, que toute la force de la parole ne doit tendre qu'à mouvoir les reſſorts cachés que la nature a mis dans le cœur des hommes. Ainſi conſultez-vous vous-même pour ſavoir ſi les Orateurs que vous

écoutez, font bien. S'ils font une vive impreſſion en vous, s'ils rendent votre ame attentive & ſenſible aux choſes qu'ils diſent, s'ils vous échauffent & vous enlevent au-deſſus de vous-même, croyez hardiment qu'ils ont atteint le but de l'Eloquence. Si, au lieu de vous attendrir, ou de vous inſpirer de fortes paſſions, ils ne font que vous plaire, & que vous faire admirer l'éclat & la juſteſſe de leurs penſées & de leurs expreſſions, dites que ce ſont de faux Orateurs.

B. Attendez un peu, s'il vous plaît; permettez-moi de vous faire encore quelques queſtions.

A. Je voudrois pouvoir attendre, car je me trouve bien ici; mais j'ai une affaire que je ne puis remettre : demain je reviendrai vous voir, & nous

acheverons cette matiere plus à loisir.

B. Adieu donc, Monsieur, jusqu'à demain.



DIALOGUE II.

B. VOUS êtes un aimable homme d'être revenu si ponctuellement ; la conversation d'hier nous a laissés en impatience d'en voir la suite.

C. Pour moi je suis venu à la hâte, de peur d'arriver trop tard ; car je ne veux rien perdre.

A. Ces sortes d'entretiens ne sont pas inutiles : on se communique mutuellement ses pensées ; chacun dit ce qu'il a lu de meilleur. Pour moi, Messieurs, je profite beaucoup à raisonner avec vous, vous souffrez mes libertés.

B. Laissez là le compliment : pour moi je me fais justice & je

vois bien que ſans vous je ſerois encore enfoncé dans pluſieurs erreurs. Achevez, je vous prie, de m'en tirer.

A. Vos erreurs, ſi vous me permettez de parler ainſi, ſont celles de la plupart des honnêtes gens, qui n'ont point approfondi ces matieres.

B. Achevez donc de me guérir, nous aurons mille choſes à dire, ne perdons point de temps, & ſans préambule, venons au fait.

A. De quoi parlions-nous hier, quand nous nous ſéparames? De bonne foi je ne m'en ſouviens plus.

C. Vous parliez de l'Eloquence, qui conſiſte toute à émouvoir.

B. Oui, j'avois peine à comprendre cela, comment l'entendez-vous?

A. Le voici. Que diriez-vous d'un homme qui perſuaderoit ſans prouver ? Ce ne ſeroit pas là le vrai Orateur ; il pourroit ſéduire les autres hommes, ayant l'intention de les perſuader, ſans leur montrer que ce qu'il leur perſuaderoit ſeroit la vérité. Un tel homme ſeroit dangereux dans la République ; c'eſt ce que nous avons vu dans les raiſonnemens de Socrate.

B. J'en conviens.

A. Mais que diriez-vous d'un homme qui prouveroit la vérité d'une maniere exacte, ſeche, nue, qui mettroit ſes argumens en bonne forme, ou qui ſe ſerviroit de la méthode des Géometres dans ſes diſcours publics, ſans y ajouter rien de vif & de figuré ; ſeroit-ce un Orateur ?

B. Non, ce ne ſeroit qu'un Philoſophe.

A. Il faut donc pour faire un Orateur, choisir un Philosophe, c'est-à-dire, un homme qui sache prouver la vérité, & ajouter à l'exactitude de ses raisonnemens, la beauté & la véhémence d'un discours varié, pour en faire un Orateur.

B. Oui, sans doute.

A. Et c'est en cela que consiste la différence de la conviction de la Philosophie & de la persuasion de l'Eloquence.

B. Comment dites-vous ? je n'ai pas bien compris.

A. Je dis que le Philosophe ne fait que convaincre, & que l'Orateur, outre qu'il convainc, persuade.

B. Je n'entends pas bien encore. Que reste-t-il à faire, quand l'Auditeur est convaincu ?

A. Il reste à faire ce que feroit un Orateur plus qu'un Mé-

taphyſicien, en vous montrant l'exiſtence de Dieu. Le Métaphyſicien vous fera une démonſtration ſimple qui ne va qu'à la ſpéculation. L'Orateur y ajoutera tout ce qui peut exciter en vous des ſentimens, & vous faire aimer la vérité prouvée; c'eſt ce qu'on appelle perſuaſion.

B. J'entends à cette heure votre penſée.

A. Cicéron a eu raiſon de dire, qu'il ne falloit jamais ſéparer la Philoſophie de l'Eloquence. Car le talent de perſuader ſans ſcience & ſans ſageſſe, eſt pernicieux, & la ſageſſe ſans art de perſuader, n'eſt point capable de gagner les hommes, & de faire entrer la vertu dans les cœurs. Il eſt bon de remarquer cela en paſſant, pour comprendre combien les gens du dernier ſiecle ſe ſont trompés.

Il

Il y avoit d'un côté des Savans à belles Lettres, qui ne cherchoient que la pureté des langues, & les livres poliment écrits; ceux-là sans principes solides de doctrine avec leur politesse & leur érudition, ont été la plupart libertins. D'un autre côté on voyoit des Scholastiques secs & épineux, qui proposoient la vérité d'une maniere si désagréable & si peu sensible, qu'ils rebutoient presque tout le monde. Pardonnez-moi cette digression; je reviens à mon but. La persuasion a donc au-dessus de la simple conviction, que non-seulement elle fait voir la vérité, mais qu'elle la dépeint aimable, & qu'elle émeut les hommes en sa faveur. Ainsi dans l'Eloquence, tout consiste à ajouter à la preuve solide les moyens d'intéresser l'Auditeur,

& d'employer ſes paſſions pour le deſſein qu'on ſe propoſe. On lui inſpire l'indignation contre l'ingratitude, l'horreur contre la cruauté, la compaſſion pour la miſere, l'amour pour la vertu, & le reſte de même. Voilà ce que Platon appelle agir ſur l'ame de l'auditeur & émouvoir ſes entrailles. L'entendez-vous maintenant?

B. Oüi, je l'entends, & je vois bien par-là que l'Eloquence n'eſt point une invention frivole pour éblouir les hommes par des diſcours brillans; c'eſt un art très-ſérieux & très-utile à la morale.

A. Delà vient ce que dit Cicéron, qu'il a vu bien des gens diſerts, c'eſt-à-dire, qui parloient avec agrément & d'une maniere élégante; mais qu'on ne voit preſque jamais de vrai

Orateur, c'est-à-dire, d'homme qui sache entrer dans le cœur des autres, & qui les entraîne.

B. Je ne m'en étonne plus, & je vois bien qu'il n'y a presque personne qui tende à ce but. Je vous avoue que Cicéron même qui posa cette regle, semble s'en être écarté souvent. Que dites-vous de toutes les fleurs dont il a orné ses harangues ? Il me semble que l'esprit s'y amuse & que le cœur n'en est point ému.

A. Il faut distinguer, Monsieur : les pieces de Cicéron encore jeune, où il ne s'intéresse que pour sa réputation, ont souvent ce défaut : il paroît bien qu'il est plus occupé du désir d'être admiré, que de la justice de sa cause. C'est ce qui arrivera toujours, lorsqu'une partie

emploiera pour plaider ſa cauſe, un homme qui ne ſe ſoucie de ſon affaire, que pour remplir ſa profeſſion avec éclat. Auſſi voyons-nous que la plaidoierie ſe tournoit ſouvent chez les Romains en déclamation faſtueuſe. Mais après tout, il faut avouer qu'il y a dans ces harangues, même les plus fleuries, bien de l'art pour perſuader & pour émouvoir. Ce n'eſt pourtant pas par cet endroit qu'il faut voir Cicéron pour bien le connoître; c'eſt dans les harangues qu'il a faites dans un âge plus avancé, pour les beſoins de la République. Alors l'expérience des grandes affaires, l'amour de la liberté, la crainte des malheurs dont il étoit menacé, lui faiſoient faire des efforts dignes d'un Orateur. Lorſqu'il s'agit de ſoutenir la liberté mourante, &

d'animer toute la République contre Antoine, son ennemi ; vous ne le voyez plus chercher des jeux d'esprit & des antithefes ; c'est là qu'il est véritablement éloquent : tout y est négligé, comme il dit lui-même, dans l'Orateur, qu'on le doit être lorsqu'il s'agit d'être véhément ; c'est un homme qui cherche simplement dans la seule nature, tout ce qui est capable de saisir, d'animer & d'entraîner les hommes.

C. Vous nous avez parlé souvent des jeux d'esprit, je voudrois bien savoir ce que c'est précisément ; car je vous avoue que j'ai peine à distinguer dans l'occasion, les jeux d'esprit d'avec les autres ornemens du discours : il me semble que l'esprit se joue dans tous les discours ornés.

A. Pardonnez-moi, il y a,

ſelon Cicéron même, des expreſſions dont tout l'ornement naît de leur force & de la nature du ſujet.

C. Je n'entends point tous ces termes de l'art; expliquez-moi, s'il vous plaît, familiérement, à quoi je pourrai d'abord reconnoître un jeu d'eſprit & un ornement ſolide.

A. La lecture & la réflexion pourront vous l'apprendre; il y a cent manieres différentes de jeux d'eſprit.

C. Mais encore, de grace, quelle en eſt la marque générale? eſt-ce l'affectation?

A. Ce n'eſt pas toute ſorte d'affectation; mais c'eſt celle de vouloir plaire, & montrer ſon eſprit.

C. C'eſt quelque choſe: mais je voudrois encore des marques plus préciſes, pour aider mon diſcernement.

A. Hé bien! en voici une qui vous contentera peut-être. Nous avons déja dit, que l'Eloquence consiste non-seulement dans la preuve, mais encore dans l'art d'exciter les passions. Pour les exciter, il faut les peindre; ainsi je crois que toute l'Eloquence se réduit à prouver, à peindre & à toucher. Toutes les pensées brillantes qui ne vont point à une de ces trois choses, ne sont que jeu d'esprit.

C. Qu'appellez-vous peindre? je n'entends point tout votre langage.

A. Peindre, c'est non-seulement décrire les choses, mais en représenter les circonstances d'une maniere si vive & si sensible, que l'auditeur s'imagine presque les voir. Par exemple, un froid Historien qui raconteroit la mort de Didon, se con-

tenteroit de dire : Elle fut ſi accablée de douleur après le départ d'Enée, qu'elle ne put ſupporter la vie ; elle monta au haut de ſon Palais, elle ſe mit ſur un bucher, & ſe tua elle-même. En écoutant ces paroles, vous apprenez le fait, mais vous ne le voyez pas. Ecoutez Virgile, il le mettra devant vos yeux. N'eſt-il pas vrai que quand il ramaſſe toutes les circonſtances de ce déſeſpoir, qu'il vous montre Didon furieuſe, avec un viſage où la mort eſt déja peinte, qu'il la fait parler à la vue de ce portrait & de cette épée ; votre imagination vous tranſporte à Carthage : vous croyez voir la flotte des Troyens qui fuit le rivage, & la Reine que rien n'eſt capable de conſoler : vous entrez dans tous les ſentimens qu'eurent alors les véritables ſpectateurs.

ſpectateurs. Ce n'eſt plus Virgile que vous écoutez ; vous êtes trop attentif aux dernieres paroles de la malheureuſe Didon, pour penſer à lui. Le Poëte diſparoît ; on ne voit plus que ce qu'il fait voir, on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Voilà la force de l'imitation & de la peinture. Delà vient qu'un Peintre & un Poëte ont tant de rapport ; l'un peint pour les yeux, l'autre pour les oreilles : l'un & l'autre doivent porter les objets dans l'imagination des hommes. Je vous ai cité un exemple tiré d'un Poëte, pour vous faire mieux entendre la choſe ; car la Peinture eſt encore plus vive & plus forte dans les Poëtes, que dans les Orateurs. La Poéſie ne differe de la ſimple Eloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthouſiaſme, & par des traits plus

hardis. La Profe a fes peintures, quoique plus modérées ; fans ces peintures on ne peut échauffer l'imagination de l'auditeur, ni exciter fes paffions. Un récit fimple ne peut émouvoir : il faut non-feulement inftruire les auditeurs des faits, mais les leur rendre fenfibles, & frapper leurs fens par une repréfentation parfaite de la maniere touchante dont ils font arrivés.

C. Je n'avois jamais compris tout cela. Je vois bien maintenant que ce que vous appellez peinture eft effentiel à l'Eloquence ; mais vous me feriez croire qu'il n'y a point d'Eloquence fans Poéfie.

A. Vous pouvez le croire hardiment. Il en faut retrancher la verfification, c'eft-à-dire, le nombre réglé de certaines fyllabes, dans lequel le Poëte ren-

ferme ſes penſées. Le vulgaire ignorant s'imagine que c'eſt la Poéſie. On croit être Poëte, quand on a parlé, ou écrit en meſurant ſes paroles. Au contraire, bien des gens font des vers ſans poéſie, & beaucoup d'autres ſont pleins de poéſie, ſans faire des vers : laiſſons donc la verſification. Pour tout le reſte, la Poéſie n'eſt autre choſe qu'une fiction vive qui peint la nature. Si on n'a ce génie de peindre, jamais on n'imprime les choſes dans l'ame de l'auditeur, tout eſt ſec, languiſſant & ennuyeux. Depuis le péché originel, l'homme eſt tout enfoncé dans les choſes ſenſibles ; c'eſt là ſon grand mal : il ne peut être long-temps attentif à ce qui eſt abſtrait. Il faut donner du corps à toutes les inſtructions qu'on veut inſinuer dans ſon eſprit. Il

faut des images qui l'arrêtent. Delà vient que ſi-tôt après la chute du genre humain, la Poéſie & l'idolâtrie toujours jointes enſemble, firent toute la religion des Anciens. Mais ne nous écartons pas. Vous voyez bien que la Poéſie, c'eſt-à-dire, la vive peinture des choſes, eſt comme l'ame de l'Eloquence.

C. Mais ſi les vrais Orateurs ſont Poëtes, il me ſemble auſſi que les Poëtes ſont Orateurs; car la Poéſie eſt propre à perſuader.

A. Sans doute, ils ont le même but. Toute la différence conſiſte en ce que je vous ai dit. Les Poëtes ont au-deſſus des Orateurs l'enthouſiaſme, qui les rend même plus élevés, plus vifs & plus hardis dans leurs expreſſions. Vous vous ſouvenez bien de ce que je vous ai rapporté tantôt de Cicéron?

C. Quoi ? n'est-ce pas ? . . .

A. Que l'Orateur doit avoir la diction presque des Poëtes ; ce presque, dit tout.

C. Je l'entends bien à cette heure ; tout cela se débrouille dans mon esprit. Mais revenons à ce que vous nous avez promis.

A. Vous le comprendrez bientôt. A quoi peut servir dans un discours tout ce qui ne sert point à une de ces trois choses, la preuve, la peinture & le mouvement ?

C. Il servira à plaire.

A. Distinguons, s'il vous plaît. Ce qui sert à plaire pour persuader est bon ; les preuves solides & bien expliquées plaisent sans doute. Ces mouvemens vifs & naturels de l'Orateur, ont beaucoup de graces ; les peintures fideles & animées charment. Ainsi les trois choses que

nous admettons dans l'Eloquence plaisent ; mais elles ne se bornent pas à plaire. Il est question de savoir, si nous approuverons les pensées & les expressions qui ne vont qu'à plaire, & qui ne peuvent point avoir d'effet plus solide ; c'est ce que j'appelle jeu d'esprit. Souvenez-vous donc bien, s'il vous plaît, toujours que je loue toutes les graces du discours qui servent à la persuasion ; je ne rejette que celles où l'Auteur amoureux de lui-même a voulu se peindre, & amuser l'auditeur par son bel esprit, au lieu de le remplir uniquement de son sujet. Ainsi je crois qu'il faut condamner non-seulement tous les jeux de mots, car ils n'ont rien que de froid & de puérile ; mais encore tous les jeux de pensées, c'est-à-dire, toutes celles qui ne servent qu'à

briller, puisqu'elles n'ont rien de solide & de convenable à la persuasion.

C. J'y consentirois volontiers. Mais n'ôteriez-vous pas par cette sévérité, les principaux ornemens du discours ?

A. Ne trouvez-vous pas que Virgile & Homere sont des Auteurs assez agréables ? croyez-vous qu'il y en aît de plus délicieux ? Vous n'y trouverez pourtant pas ce qu'on appelle des jeux d'esprit. Ce sont des choses simples ; la nature se montre partout ; par-tout l'art se cache soigneusement. Vous n'y trouvez pas un seul mot qui paroisse mis pour faire honneur au bel esprit du Poëte. Il met toute sa gloire à ne point paroître, pour vous occuper des choses qu'il peint, comme un Peintre songe à vous mettre devant les yeux les fo-

rêts, les montagnes, les rivieres, les lointains, les bâtimens, les hommes, leurs aventures, leurs actions, leurs passions différentes, sans que vous puissiez remarquer les coups du pinceau; l'art est grossier & méprisable dès qu'il paroît. Platon, qui avoit examiné tout cela beaucoup mieux que la plupart des Orateurs, assure qu'en écrivant on doit toujours se cacher, se faire oublier, & ne produire que les choses & les personnes qu'on veut mettre devant les yeux du lecteur. Voyez combien ces Anciens-là avoient des idées plus hautes & plus solides que nous.

B. Vous nous avez assez parlé de la Peinture, dites-nous quelque chose des mouvemens; à quoi servent-ils?

A. A en imprimer dans l'esprit de l'Auditeur qui soient con-

formes au dessein de celui qui parle.

B. Mais ces mouvemens en quoi les faites-vous consister ?

A. Dans les paroles & dans les actions du corps.

B. Quel mouvement peut-il y avoir dans les paroles ?

A. Vous l'allez voir. Cicéron rapporte que les ennemis mêmes de Gracchus ne purent s'empêcher de pleurer, lorsqu'il prononça ces paroles : *Misérable où irai-je ? quel asyle me reste-t-il ? le Capitole ? il est inondé du sang de mon frere. Ma maison ? j'y verrois une malheureuse mere fondre en larmes & mourir de douleur.* Voilà des mouvemens. Si on disoit cela avec tranquillité, il perdroit sa force.

B. Le croyez-vous ?

A. Vous le croirez aussi-bien que moi, si vous l'essayez. Voyons-

le. *Je ne ſais où aller dans mon malheur ; il ne me reſte aucun aſyle. Le Capitole eſt le lieu où l'on a répandu le ſang de mon frere, ma maiſon eſt un lieu, où je verrois ma mere pleurer de douleur.* C'eſt la même choſe. Qu'eſt devenue cette vivacité? où ſont ces paroles coupées qui marquent ſi bien la nature dans les tranſports de la douleur? La maniere de dire les choſes, fait voir la maniere dont on les ſent, & c'eſt ce qui touche davantage l'auditeur. Dans ces endroits-là, non-ſeulement il ne faut point de penſées, mais on en doit retrancher l'ordre & les liaiſons. Sans cela la paſſion n'eſt plus vraiſemblable, & rien n'eſt ſi choquant qu'une paſſion exprimée avec pompe, & par des périodes réglées. Sur cet article je vous renvoie à Longin:

vous y verrez des exemples de Démosthene qui sont merveilleux.

B. J'entends tout cela ; mais vous nous avez fait espérer l'explication de l'action du corps, je ne vous en tiens pas quitte.

A. Je ne prétends pas faire ici toute une Rhétorique, je n'en suis pas même capable ; je vous dirai seulement quelques remarques que j'ai faites. L'action des Grecs & des Romains étoit bien plus violente que la nôtre ; nous le voyons dans Cicéron & dans Quintilien : ils battoient du pied, ils se frappoient même le front. Cicéron nous représente un Orateur qui se jette sur la partie qu'il défend, & qui déchire ses habits pour montrer aux Juges les plaies qu'il avoit reçues au service de la République. Voilà une action vé-

hémente, mais cette action eſt réſervée pour des choſes extraordinaires. Il ne parle point d'un geſte continuel; en effet, il n'eſt point naturel de remuer toujours les bras en parlant; il faut remuer les bras, parce qu'on eſt animé; mais il ne faudroit pas, pour paroître animé, remuer les bras. Il y a des choſes mêmes qu'il faudroit dire tranquillement ſans ſe remuer.

B. Quoi! vous voudriez qu'un Prédicateur, par exemple, ne fît point de geſte en quelques occaſions? cela paroîtroit bien extraordinaire.

A. J'avoue qu'on a mis en regle, ou du moins en coutume, qu'un Prédicateur doit s'agiter ſur tout ce qu'il dit preſque indifféremment: mais il eſt bien aiſé de montrer que ſouvent nos Prédicateurs s'agitent trop, &c.

que souvent aussi ils ne s'agitent pas assez.

B. Ha ! je vous prie de m'expliquer cela ; car j'avois toujours cru sur l'exemple de *** qu'il n'y avoit que deux ou trois sortes de mouvemens de mains à faire dans tout un Sermon.

A. Venons au principe. A quoi sert l'action du corps ? n'est-ce pas à exprimer les sentimens & les passions qui occupent l'ame ?

B. Je le crois.

A. Le mouvement du corps est donc une peinture des pensées de l'ame ?

B. Oui.

A. Et cette peinture doit être ressemblante. Il faut que tout y représente vivement & naturellement les sentimens de celui qui parle & la nature des choses qu'il dit. Je sais bien qu'il ne

faut pas aller jusqu'à une représentation basse & comique.

B. Il me semble que vous avez raison, & je vois déja votre pensée. Permettez-moi de vous interrompre, pour vous montrer combien j'entre dans toutes les conséquences de vos principes. Vous voulez que l'Orateur exprime par une action vive & naturelle, ce que ses paroles seules n'exprimeroient que d'une maniere languissante. Ainsi, selon vous, l'action même est une peinture.

A. Sans doute. Mais voici ce qu'il en faut conclure. C'est que pour bien peindre, il faut imiter la nature, & voir ce qu'elle fait quand on la laisse faire, & que l'art ne la contraint pas.

B. J'en conviens.

A. Voyons donc. Naturellement fait-on beaucoup de ges-

tes, quand on dit des choſes ſimples, & où nulle paſſion n'eſt mêlée ?

B. Non.

A. Il faudroit donc n'en faire point en ces occaſions dans les diſcours publics, ou en faire très-peu ; car il faut que tout y ſuive la nature. Bien plus : il y a des choſes où l'on exprimeroit mieux ſes penſées par une ceſſation de tout mouvement. Un homme plein d'un grand ſentiment, demeure un moment immobile ; cette eſpece de ſaiſiſſement tient en ſuſpens l'ame de tous les auditeurs.

B. Je comprends que ces ſuſpenſions bien employées ſeroient belles & puiſſantes pour toucher l'auditeur. Mais il me ſemble que vous réduiſez celui qui parle en public, à ne faire pour le geſte que ce que feroit un

homme qui parleroit en particulier.

A. Pardonnez-moi : la vue d'une grande aſſemblée, & l'importance du ſujet qu'on traite, doivent ſans doute animer beaucoup plus un homme, que s'il étoit dans une ſimple converſation. Mais en public comme en particulier, il faut qu'il agiſſe toujours naturellement : il faut que ſon corps ait du mouvement, quand ſes paroles en ont ; & que ſon corps demeure tranquille, quand ſes paroles n'ont rien que de doux & de ſimple. Rien ne me ſemble ſi choquant & ſi abſurde, que de voir un homme qui ſe tourmente pour me dire des choſes froides : pendant qu'il ſue, il me glace le ſang. Il y a quelque temps que je m'endormis à un Sermon. Vous ſavez que le ſommeil ſurprend aux Sermons

de l'après-midi : auſſi ne prêchoit-on anciennement que le matin à la Meſſe après l'Evangile. Je m'éveillai bien-tôt, & j'entendis le Prédicateur qui s'agitoit extraordinairement ; je crus que c'étoit le fort de ſa morale.

B. Hé bien ! qu'étoit-ce donc ?

A. C'eſt qu'il avertiſſoit ſes auditeurs que le Dimanche ſuivant il prêcheroit ſur la Pénitence. Cet avertiſſement, fait avec tant de violence, me ſurprit, & m'auroit fait rire, ſi le reſpect du lieu & de l'action ne m'eût retenu. La plupart de ces déclamateurs ſont pour le geſte comme pour la voix : leur voix a une monotonie perpétuelle, & leur geſte une uniformité qui n'eſt, ni moins ennuyeuſe, ni moins éloignée de la nature, ni moins contraire au fruit qu'on

pourroit attendre de l'action.

B. Vous dites qu'ils n'en ont pas assez quelquefois.

A. Faut-il s'en étonner? Ils ne discernent point les choses où il faut s'animer; ils s'épuisent sur des choses communes, & sont réduits à dire foiblement celles qui demanderoient une action véhémente. Il faut avouer même que notre nation n'est guères capable de cette véhémence: on est trop léger, & on ne conçoit pas assez fortement les choses. Les Romains, & encore plus les Grecs étoient admirables en ce genre; les Orientaux y ont excellé, particuliérement les Hébreux. Rien n'égale la vivacité & la force non-seulement des figures qu'ils employoient dans leurs discours, mais encore des actions qu'ils faisoient pour exprimer leurs sentimens, com-

me de mettre de la cendre ſur leurs têtes, de déchirer leurs habits, & de ſe couvrir de ſacs dans la douleur. Je ne parle point des choſes que les Prophetes faiſoient pour figurer plus vivement les choſes qu'ils vouloient prédire, à cauſe qu'elles étoient inſpirées de Dieu. Mais les inſpirations divines à part, nous voyons que ces gens-là s'entendoient bien autrement que nous à exprimer leur douleur, leur crainte & leurs autres paſſions. Delà venoient ſans doute ces grands effets de l'Eloquence que nous ne voyons plus.

B. Vous voudriez donc beaucoup d'inégalité dans la voix & dans le geſte?

A. C'eſt là ce qui rend l'action ſi puiſſante, & qui la faiſoit mettre par Démoſthene au-deſſus de tout. Plus l'action &

la voix paroiſſent ſimples & familieres dans les endroits où l'on ne fait qu'inſtruire, que raconter, que s'inſinuer; plus préparent-elles de ſurpriſes & d'émotion pour les endroits où elles s'éleveront à un enthouſiaſme ſoudain. C'eſt une eſpece de muſique: toute la beauté conſiſte dans la variété des tons qui hauſſent, ou qui baiſſent, ſelon les choſes qu'ils doivent exprimer.

B. Mais ſi l'on vous en croit, nos principaux Orateurs mêmes ſont bien éloignés du véritable art. Le Prédicateur que nous entendimes enſemble il y a quinze jours, ne ſuit pas cette regle; il ne paroît pas même s'en mettre en peine. Excepté les trente premieres paroles, il dit tout d'un même ton; & toute la différence qu'il y a entre les endroits où il veut s'animer, &

ceux où il ne le veut pas, c'eſt que dans les premiers il parle encore plus rapidement qu'à l'ordinaire.

A. Pardonnez-moi, Monſieur, ſa voix a deux tons, mais ils ne ſont guères proportionnés à ſes paroles. Vous avez raiſon de dire qu'il ne s'attache point à ces regles; je crois qu'il n'en a pas même ſenti le beſoin. Sa voix eſt naturellement mélodieuſe: quoique très-mal ménagée, elle ne laiſſe pas de plaire; mais vous voyez bien qu'elle ne fait dans l'ame aucune des impreſſions touchantes qu'elle feroit, ſi elle avoit toutes les inflexions qui expriment les ſentimens. Ce ſont de belles cloches dont le ſon eſt clair, plein, doux & agréable; mais, après tout, des cloches qui ne ſignifient rien, qui n'ont point de variété, ni

par conséquent d'harmonie & d'éloquence.

B. Mais cette rapidité de discours a pourtant beaucoup de graces.

A. Elle en a sans doute, & je conviens que dans certains endroits vifs il faut parler plus vîte; mais parler avec précipitation & ne pouvoir se retenir, est un grand défaut. Il y a des choses qu'il faut appuyer. Il en est de l'action & de la voix, comme des vers; il faut quelquefois une mesure lente & grave, qui peigne les choses de ce caractere, comme il faut quelquefois une mesure courte & impétueuse pour signifier ce qui est vif & ardent. Se servir toujours de la même action & de la même mesure de voix, c'est comme qui donneroit le même remede à toutes sortes de malades. Mais il

faut pardonner à ce Prédicateur l'uniformité de voix & d'action ; car, outre qu'il a d'ailleurs des qualités très-estimables, de plus ce défaut lui est nécessaire. N'avons-nous pas dit qu'il faut que l'action de la voix accompagne toujours les paroles ? Son style est tout uni, il n'a aucune variété ; d'un côté rien de familier, d'insinuant & de populaire ; de l'autre rien de vif, de figuré & de sublime : c'est un cours réglé de paroles qui se pressent les unes les autres ; ce sont des déductions exactes, des raisonnemens bien suivis & concluans, des portraits fideles : en un mot, c'est un homme qui parle en termes propres, & qui dit des choses très-sensées. Il faut même reconnoître que la Chaire lui a de grandes obligations ; il l'a tirée de la servitude des Décla-

mateurs, & il l'a remplie avec beaucoup de force & de dignité. Il eſt très-capable de convaincre; mais je ne connois guères de Prédicateur qui perſuade & qui touche moins. Si vous y prenez garde, il n'eſt pas même fort inſtruit; car, outre qu'il n'a aucune maniere inſinuante & familiere, ainſi que nous l'avons déja remarqué ailleurs, il n'a rien d'affectueux, de ſenſible. Ce ſont des raiſonnemens qui demandent de la contention d'eſprit. Il ne reſte preſque rien de tout ce qu'il a dit, dans la tête de ceux qui l'ont écouté: c'eſt un torrent qui a paſſé tout d'un coup, & qui laiſſe ſon lit à ſec. Pour faire une impreſſion durable, il faut aider les eſprits, en touchant les paſſions. Les inſtructions ſeches ne peuvent guères réuſſir; mais ce que je trouve
le

le moins naturel en ce Prédicateur, eſt qu'il donne à ſes bras un mouvement continuel, pendant qu'il n'y a, ni mouvement, ni figure dans ſes paroles. A un tel ſtyle il faudroit une action commune de converſation, ou bien il faudroit à cette action impétueuſe, un ſtyle plein de ſaillies & de véhémence; encore faudroit-il, comme nous l'avons dit, ménager mieux cette véhémence, & la rendre moins uniforme. Je conclus que c'eſt un grand homme qui n'eſt point Orateur. Un Miſſionnaire de village qui ſait effrayer & faire couler des larmes, frappe bien plus au but de l'Eloquence.

B. Mais quel moyen de connoître en détail les geſtes & les inflexions de voix conformes à la nature?

A. Je vous l'ai déja dit: tout

l'art des bons Orateurs ne consiste qu'à observer ce que la nature fait quand elle n'est point retenue. Ne faites point comme ces mauvais Orateurs, qui veulent toujours déclamer & ne jamais parler à leurs auditeurs: il faut au contraire que chacun de vos auditeurs s'imagine que vous parlez à lui en particulier. Voilà à quoi servent les tons naturels, familiers & insinuans. Il faut, à la vérité, qu'ils soient toujours graves & modestes. Il faut même qu'ils deviennent puissans & pathétiques dans les endroits où le discours s'éleve & s'échauffe. N'espérez pas exprimer les passions par le seul effort de la voix ; beaucoup de gens en criant & en s'agitant, ne font qu'étourdir. Pour réussir à peindre les passions, il faut étudier les mouvemens qu'elles inspi-

rent. Par exemple, remarquez ce que font les yeux, ce que font les mains, ce que fait tout le corps, & quelle est sa posture ; ce que fait la voix d'un homme, quand il est pénétré de douleur, ou surpris à la vue d'un objet étonnant. Voilà la nature qui se montre à vous, vous n'avez qu'à la suivre. Si vous employez l'art, cachez-le si bien par l'imitation, qu'on le prenne pour la nature même. Mais à dire le vrai, il en est des Orateurs, comme des Poëtes, qui font des Elégies, ou d'autres vers passionnés. Il faut sentir la passion pour la bien peindre : l'art, quelque grand qu'il soit, ne parle point comme la passion véritable. Ainsi vous serez toujours un Orateur très-imparfait, si vous n'êtes pénétré des sentimens que vous

voulez peindre & inſpirer aux autres; & ce n'eſt pas par ſpiritualité que je dis ceci, je ne parle qu'en Orateur.

B. Je comprends cela; mais vous nous avez parlé des yeux: ont-ils leur éloquence?

A. N'en doutez pas. Cicéron & tous les autres Anciens l'aſſurent. Rien ne parle tant que le viſage, il exprime tout; mais dans le viſage les yeux font le principal effet; un ſeul regard jetté bien à propos pénetre dans le fond des cœurs.

B. Vous me faites ſouvenir que le Prédicateur dont nous parlions, a d'ordinaire les yeux fermés: quand on le regarde de près, cela choque.

A. C'eſt qu'on ſent qu'il lui manque une des choſes qui devroient animer ſon diſcours.

B. Mais pourquoi le fait-il?

A. Il ſe hâte de prononcer, & il ferme les yeux, parce que ſa mémoire travaille trop.

B. J'ai bien remarqué qu'elle eſt fort chargée : quelquefois même il reprend pluſieurs mots pour retrouver le fil du diſcours ; ſes repriſes ſont déſagréables, & ſentent l'écolier qui ſait mal ſa leçon ; elles feroient tort à un moindre Prédicateur.

A. Ce n'eſt pas la faute du Prédicateur, c'eſt la faute de la méthode qu'il a ſuivie après tant d'autres. Tant qu'on prêchera par cœur & ſouvent, on tombera dans cet embarras.

B. Comment donc ? voudriez-vous qu'on ne prêchât point par cœur ? Jamais on ne feroit des diſcours pleins de force & de juſteſſe.

A. Je ne voudrois pas empê-

cher les Prédicateurs d'apprendre par cœur certains diſcours extraordinaires ; ils auroient aſſez de temps pour bien ſe préparer à ceux-là ; encore pourroient-ils s'en paſſer.

B. Comment cela ? Ce que vous dites paroît incroyable.

A. Si j'ai tort, je ſuis prêt à me rétracter : examinons cela ſans prévention. Quel eſt le principal but de l'Orateur ? n'avons-nous pas vu que c'eſt de perſuader? & pour perſuader, ne diſions-nous pas qu'il faut toucher en excitant les paſſions ?

B. J'en conviens.

A. La maniere la plus vive & la plus touchante eſt donc la meilleure ?

B. Cela eſt vrai : qu'en concluez-vous ?

A. Lequel des deux Orateurs peut avoir la maniere la plus vi-

ve & la plus touchante ? ou celui qui apprend par cœur, ou celui qui parle ſans réciter mot à mot ce qu'il a appris ?

B. Je ſoutiens que c'eſt celui qui a appris par cœur.

A. Attendez, poſons bien l'état de la queſtion. Je mets d'un côté un homme qui compoſe exactement tout ſon diſcours, & qui l'apprend par cœur juſqu'à la moindre ſyllabe ; de l'autre je ſuppoſe un homme ſavant qui ſe remplit de ſon ſujet, qui a beaucoup de facilité de parler (car vous ne voulez pas que les gens ſans talent s'en mêlent.) Un homme enfin qui médite fortement tous les principes du ſujet qu'il doit traiter, & dans toute leur étendue ; qui s'en fait un ordre dans l'eſprit ; qui prépare les plus fortes expreſſions, par leſquelles il veut

rendre ſon ſujet ſenſible ; qui range toutes ſes preuves ; qui prépare un certain nombre de figures touchantes. Cet homme ſait ſans doute tout ce qu'il doit dire, & la place où il doit mettre chaque choſe. Il ne lui reſte pour l'exécution qu'à trouver les expreſſions communes qui doivent faire le corps du diſcours. Croyez-vous qu'un tel homme ait de la peine à les trouver ?

B. Il ne les trouvera pas ſi juſtes & ſi ornées, qu'il les auroit trouvées à loiſir dans ſon cabinet.

A. Je le crois. Mais, ſelon vous-même, il ne perdra qu'un peu d'ornement, & vous ſavez ce que nous devons penſer de cette perte, ſelon les principes que nous avons déja poſés. D'un autre côté, que ne gagnera-t-il

pas pour la liberté & pour la force de l'action qui est le principal ; supposant qu'il se soit beaucoup exercé à écrire, comme Cicéron le demande ; qu'il ait lu tous les bons modeles ; qu'il ait beaucoup de facilité naturelle & acquise ; qu'il ait un fonds abondant de principes & d'érudition ; qu'il ait bien médité tout son sujet ; qu'il l'ait bien rangé dans sa tête ? Nous devons conclure qu'il parlera avec force, avec ordre, avec abondance. Ses périodes n'amuseront pas tant l'oreille ; tant mieux, il en sera meilleur Orateur. Ses transitions ne seront pas si fines ; n'importe : outre qu'il peut les avoir préparées sans les apprendre par cœur ; de plus, ces négligences lui seront communes avec les plus éloquens Orateurs de l'antiqui-

té, qui ont cru qu'il falloit par-là imiter ſouvent la nature, & ne pas montrer une trop grande préparation. Que lui manquera-t-il donc ? Il fera quelque petite répétition, mais elle ne ſera pas inutile ; non-ſeulement l'auditeur de bon gout prendra plaiſir à y reconnoître la nature qui reprend ſouvent ce qui la frappe davantage dans un ſujet ; mais cette répétition imprimera plus fortement les vérités ; c'eſt la véritable maniere d'inſtruire. Tout au plus trouvera-t-on dans ſon diſcours quelque conſtruction peu exacte, quelque terme impropre, ou cenſuré par l'Académie, quelque choſe d'irrégulier, ou, ſi vous voulez, de foible & de mal placé, qui lui aura échappé dans la chaleur de l'action. Il faudroit avoir l'eſprit bien petit

pour croire que ces fautes-là fussent grandes : on en trouvera de cette nature dans les plus excellens originaux. Les plus habiles d'entre les Anciens les ont méprisées. Si nous avions d'aussi grandes vues qu'eux, nous ne serions guères occupés de ces minuties. Il n'y a que les gens qui ne sont pas propres à discerner les grandes choses, qui s'amusent à celles-là. Pardonnez ma liberté ; ce n'est qu'à cause que je vous crois bien différent de ces esprits-là que je vous en parle avec si peu de ménagement.

B. Vous n'avez pas besoin de précaution avec moi ; allons jusqu'au bout sans nous arrêter.

A. Considérez donc, Monsieur, en même-temps, les avantages d'un homme qui n'apprend point par cœur : il se possede,

il parle naturellement ; il ne parle point en déclamateur ; les choſes coulent de ſource ; ſes expreſſions (ſi ſon naturel eſt riche pour l'Eloquence) ſont vives & pleines de mouvement ; la chaleur même qui l'anime, lui fait trouver des expreſſions & des figures qu'il n'auroit pu préparer dans ſon étude.

B. Pourquoi ? Un homme s'anime dans ſon cabinet, & peut y compoſer des diſcours très-vifs.

A. Cela eſt vrai ; mais l'action y ajoute encore une plus grande vivacité. De plus, ce qu'on trouve dans la chaleur de l'action, eſt tout autrement ſenſible & naturel ; il a un air négligé, & ne ſent point l'art, comme preſque toutes les choſes compoſées à loiſir. Ajoutez qu'un Orateur habile & expéri-

menté proportionne les choſes à l'impreſſion qu'il voit qu'elles font ſur l'auditeur ; car il remarque fort bien ce qui entre & ce qui n'entre pas dans l'eſprit ; ce qui attire l'attention, ce qui touche les cœurs, & ce qui ne fait point ces effets. Il reprend les mêmes choſes d'une autre maniere ; il les revêt d'images & de comparaiſons plus ſenſibles, ou bien il remonte aux principes, d'où dépendent des vérités qu'il veut perſuader ; ou bien il tâche de guérir les paſſions qui empêchent ces vérités de faire impreſſion. Voilà le véritable art d'inſtruire & de perſuader ; ſans ces moyens on ne fait que des déclamations vagues & infructueuſes. Voyez combien l'Orateur qui ne parle que par cœur eſt loin de ce but. Repréſentez-vous un homme

qui n'oseroit dire que sa leçon ; tout est nécessairement compassé dans son style, & il lui arrive ce que Denis d'Halycarnasse remarque, qui est arrivé à Isocrate. Sa composition est meilleure à être lue qu'à être prononcée ; d'ailleurs, quoi qu'il fasse, ses inflexions de voix sont uniformes & toujours un peu forcées ; ce n'est point un homme qui parle, c'est un Orateur qui récite ou qui déclame ; son action est contrainte ; ses yeux trop arrêtés marquent que sa mémoire travaille, & il ne peut s'abandonner à un mouvement extraordinaire, sans se mettre en danger de perdre le fil de son discours. L'auditeur voyant l'art si à découvert, bien loin d'être saisi & transporté hors de lui-même, comme il le faudroit, observe froidement tout l'artifice du discours.

B. Mais les anciens Orateurs ne faisoient-ils pas ce que vous condamnez ?

A. Je crois que non.

B. Quoi ! vous croyez que Démosthene & Cicéron ne savoient point par cœur ces harangues si achevées que nous avons d'eux ?

A. Nous voyons bien qu'ils les écrivoient ; mais nous avons plusieurs raisons de croire qu'ils ne les apprenoient point par cœur mot à mot. Les discours même de Démosthene tels qu'ils sont sur le papier, marquent bien plus la sublimité & la véhémence d'un grand génie, accoutumé à parler fortement des affaires publiques, que l'exactitude & la politesse d'un homme qui compose. Pour Cicéron on voit, en divers endroits de ses harangues, des choses nécessai-

rement imprévues; mais rapportons-nous-en à lui-même sur cette matiere. Il veut que l'Orateur ait beaucoup de mémoire : il parle même de la mémoire artificielle comme d'une invention utile; mais tout ce qu'il en dit, ne marque point que l'on doive apprendre mot à mot par cœur; au contraire, il paroît se borner à vouloir qu'on range exactement dans sa tête toutes les parties de son discours, & que l'on prémédite les figures & les principales expressions qu'on doit employer, se réservant d'y ajouter sur le champ ce que le besoin & la vue des objets pourroit inspirer; c'est pour cela même qu'il demande tant de diligence, & de présence d'esprit dans l'Orateur.

B. Permettez-moi de vous dire que tout cela ne me persua-

de point ; je ne puis croire qu'on parle si bien, quand on parle sans avoir réglé toutes ses paroles.

C. Et moi je comprends bien ce qui vous rend si incrédule ; c'est que vous jugez de ceci par une expérience commune. Si les gens qui apprennent leurs Sermons par cœur, prêchoient sans cette préparation, ils prêcheroient apparemment fort mal. Je ne m'en étonne pas ; ils ne sont pas accoutumés à suivre la nature ; ils n'ont songé qu'à apprendre à écrire, & encore à écrire avec affectation. Jamais ils n'ont songé à apprendre à parler d'une maniere noble, forte & naturelle. D'ailleurs, la plupart n'ont pas assez de fonds de doctrine pour se fier à eux-mêmes. La méthode d'apprendre par cœur, met je ne sais combien d'esprits bornés & su-

perficiels en état de faire des discours publics avec quelque éclat : il ne faut qu'aſſembler un certain nombre de paſſages & de penſées : ſi peu qu'on ait de génie & de ſecours, on donne avec du temps une forme polie à cette matiere. Mais pour le reſte, il faut une méditation ſérieuſe des premiers principes, une connoiſſance étendue des mœurs, la lecture de l'antiquité, de la force de raiſonnement & d'action. N'eſt-ce pas là, Monſieur, ce que vous demandez de l'Orateur qui n'apprend point par cœur ce qu'il doit dire ?

A. Vous l'avez très-bien expliqué. Je crois ſeulement qu'il faut ajouter que quand ces qualités ne ſe trouveront pas éminemment dans un homme, il ne laiſſera pas de faire de bons diſcours, pourvu qu'il ait de la ſo-

lidité d'eſprit, un fonds raiſonnable de ſcience, & quelque facilité de parler. Dans cette méthode, comme dans l'autre, il y auroit divers dégrés d'Orateurs. Remarquez encore que la plupart des gens qui n'apprennent point par cœur, ne ſe préparent pas aſſez : il faudroit étudier ſon ſujet par une profonde méditation, préparer tous les mouvemens qui peuvent toucher, & donner à tout cela un ordre qui ſervît même à mieux remettre les choſes dans leur point de vue.

B. Vous nous avez déja parlé pluſieurs fois de cet ordre ; voulez-vous autre choſe qu'une diviſion ? N'avez-vous pas encore ſur cela quelque opinion ſinguliere ?

A. Vous penſez vous moquer ; je ne ſuis pas moins bizare ſur cet article que ſur les autres.

B. Je crois que vous le dites férieufement.

A. N'en doutez pas. Puifque nous fommes en train, je m'en vais vous montrer combien l'ordre manque à la plupart des Orateurs.

B. Puifque vous aimez tant l'ordre, les divifions ne vous déplaifent pas.

A. Je fuis bien éloigné de les approuver.

B. Pourquoi donc ? ne mettent-elles pas l'ordre dans un difcours ?

A. D'ordinaire elles y en mettent un qui n'eft qu'apparent ; de plus elles deffechent & gênent le difcours ; elles le coupent en deux ou trois parties, qui interrompent l'action de l'Orateur & l'effet qu'elle doit produire : il n'y a plus d'unité véritable ; ce font deux ou trois dif-

cours différens qui ne ſont unis que par une liaiſon arbitraire. Le Sermon d'avant-hier, celui d'hier, & celui d'aujourd'hui, pourvu qu'ils ſoient d'un deſſein ſuivi, comme les deſſeins d'Avent, ſont autant enſemble un tout & un corps de diſcours, que les trois points d'un de ces Sermons ſont un tout entr'eux.

B. Mais, à votre avis, qu'eſt-ce donc que l'ordre ? Quelle confuſion y auroit-il dans un diſcours qui ne ſeroit point diviſé ?

A. Croyez-vous qu'il y ait beaucoup plus de confuſion dans les harangues de Démoſthene & de Cicéron, que dans les Sermons du Prédicateur de votre Paroiſſe ?

B. Je ne ſais : je croirois que non.

A. Ne craignez pas de vous

engager trop ; les harangues de ces grands hommes ne ſont pas diviſées comme les ſermons d'à-préſent. Non-ſeulement eux, mais encore Iſocrate dont nous avons tant parlé, & les autres anciens Orateurs n'ont point pris cette regle. Les Peres de l'Egliſe ne l'ont point connue. Saint Bernard, le dernier d'entr'eux, marque ſouvent des diviſions, mais il ne les ſuit pas, & il ne partage point ſes Sermons. Les Prédications ont été encore long-temps après, ſans être diviſées, & c'eſt une invention très-moderne qui nous vient de la Scholaſtique.

B. Je conviens que l'Ecole eſt un méchant modele pour l'Eloquence ; mais quelle forme donnoit-on donc anciennement à un diſcours ?

A. Je m'en vais vous le dire.

On ne divisoit pas un discours, mais on y distinguoit soigneusement toutes les choses qui avoient besoin d'être distinguées. On assignoit à chacune sa place, & on examinoit attentivement en quel endroit il falloit placer chaque chose pour la rendre plus propre à faire impression. Souvent une chose, qui, dite d'abord, n'auroit paru rien, devient décisive, lorsqu'elle est réservée pour un autre endroit, où l'auditeur sera préparé par d'autres choses à en sentir toute la force. Souvent un mot qui a trouvé heureusement sa place, y met la vérité dans tout son jour. Il faut laisser quelquefois une vérité enveloppée jusqu'à la fin : c'est Cicéron qui nous l'assure. Il doit y avoir par-tout un enchaînement de preuves ; il faut que la premiere prépare à

la ſeconde, & que la ſeconde ſoutienne la premiere. On doit d'abord montrer en gros tout un ſujet, & prévenir favorablement l'auditeur par un début modeſte & inſinuant, par un air de probité & de candeur; enſuite on établit les principes, puis on poſe les faits d'une maniere ſimple, claire & ſenſible, appuyant ſur les circonſtances dont on devra ſe ſervir bien-tôt après. Des principes, des faits on tire les conſéquences; & il faut diſpoſer le raiſonnement, de maniere que toutes les preuves s'entr'aident pour être facilement retenues. On doit faire enſorte que le diſcours aille toujours croiſſant, & que l'auditeur ſente de plus en plus le poids de la vérité. Alors il faut déployer les images vives & les mouvemens propres à exciter les paſſions.

ſions. Pour cela il faut connoître la liaiſon que les paſſions ont entr'elles, celles qu'on peut exciter d'abord plus facilement, & qui peuvent ſervir à émouvoir les autres; celles enfin qui peuvent produire les plus grands effets, & par leſquelles il faut terminer le diſcours. Il eſt ſouvent à propos de faire à la fin une récapitulation qui recueille en peu de mots toute la force de l'Orateur, & qui remette devant les yeux tout ce qu'il a dit de plus perſuaſif. Au reſte, il ne faut pas garder ſcrupuleuſement cet ordre d'une maniere uniforme; chaque ſujet a ſes exceptions & ſes propriétés. Ajoutez que dans cet ordre même on peut trouver une variété preſque infinie. Cet ordre qui nous eſt à peu près marqué par Cicéron, ne peut pas, comme vous

le voyez, être ſuivi dans un diſcours coupé en trois, ni obſervé dans chaque point en particulier. Il faut donc un ordre, Monſieur, mais un ordre qui ne ſoit point promis & découvert dès le commencement du diſcours. Cicéron dit que le meilleur preſque toujours eſt de le cacher, & d'y mener l'auditeur, ſans qu'il s'en apperçoive. Il dit même en termes formels, car je m'en ſouviens, qu'il doit cacher, juſqu'au nombre de ſes preuves, en ſorte qu'on ne puiſſe les compter, quoiqu'elles ſoient diſtinctes par elles-mêmes, & qu'il ne doit point y avoir de diviſion du diſcours clairement marquée. Mais la groſſiéreté des derniers temps eſt allée juſqu'à ne point connoître l'ordre d'un diſcours, à moins que celui qui le fait n'en avertiſſe dès le com-

mencement, & qu'il ne s'arrête à chaque point.

C. Mais les divisions ne servent-elles pas pour soulager l'esprit & la mémoire de l'auditeur? c'est pour l'instruction qu'on le fait.

A. La division soulage la mémoire de celui qui parle. Encore même un ordre naturel, sans être marqué, feroit mieux cet effet; car la véritable liaison des matieres conduit l'esprit. Mais pour les divisions, elles n'aident que les gens qui ont étudié, & que l'Ecole a accoutumés à cette méthode; & si le peuple retient mieux la division que le reste, c'est qu'elle a été plus souvent répétée. Généralement parlant, les choses sensibles & de pratique sont celles qu'il retient le mieux.

B. L'ordre que vous propo-

ſez peut être bon ſur certaines matieres ; mais il ne convient pas à toutes ; on n'a pas toujours des faits à poſer.

A. Quand on n'en a point, on s'en paſſe ; mais il n'y a guères de matieres où l'on en manque. Une des beautés de Platon eſt de mettre d'ordinaire dans le commencement de ſes ouvrages de morale, des hiſtoires & des traditions, qui ſont comme le fondement de toute la ſuite du diſcours. Cètte méthode convient bien davantage à ceux qui prêchent la Religion ; car tout y eſt tradition, tout y eſt hiſtoire, tout y eſt antiquité. La plupart des Prédicateurs n'inſtruiſent pas aſſez, & ne prouvent que foiblement, faute de remonter à ces ſources.

B. Il y a déja long-temps que vous nous parlez ; j'ai honte de

vous arrêter davantage : cependant la curiosité m'entraîne ; permettez-moi de vous faire encore quelques questions sur les regles du discours.

A. Volontiers, je ne suis pas encore las, & il me reste un moment à donner à la conversation.

B. Vous voulez bannir sévérement du discours tous les ornemens frivoles. Mais apprenez-moi par des exemples sensibles à les distinguer de ceux qui sont solides & naturels.

A. Aimez-vous les fredons dans la Musique ? N'aimez-vous pas mieux ces tons animés qui peignent les choses & qui expriment les passions ?

B. Oui, sans doute ; les fredons ne sont qu'amuser l'oreille, ils ne signifient rien, ils n'excitent aucun sentiment. Autrefois

notre Musique en étoit pleine ; aussi n'avoit-elle rien que de confus & de foible : présentement on a commencé à se rapprocher de la Musique des Anciens. Cette Musique est une espece de déclamation passionnée ; elle agit fortement sur l'ame.

A. Je savois bien que la Musique à laquelle vous êtes fort sensible, me serviroit à vous faire entendre ce qui regarde l'Eloquence ; aussi faut-il qu'il y ait une espece d'Eloquence dans la Musique même : on doit rejetter les fredons dans l'Eloquence aussi-bien que dans la Musique. Ne comprenez-vous pas maintenant ce que j'appelle discours fredonnés, certains jeux de mots qui reviennent toujours comme des refrains, certains bourdonnemens de périodes languissantes & uniformes ? Voi-

là la fausse Eloquence qui ressemble à la mauvaise Musique.

B. Mais encore, rendez-moi cela un peu plus sensible.

A. La lecture des bons & des mauvais Orateurs vous formera un gout plus sûr que toutes les regles. Cependant il est aisé de vous satisfaire, en vous rapportant quelques exemples. Je n'en prendrai point dans notre siecle, quoiqu'il soit fertile en faux ornemens. Pour ne blesser personne, revenons à Isocrate; aussi-bien est-ce le modele des discours fleuris & périodiques qui sont maintenant à la mode. Avez-vous lu cet Eloge d'Hélene qui est si célebre?

B. Oui je l'ai lu autrefois.

A. Comment vous parut-il?

B. Admirable: je n'ai jamais vu tant d'esprit, d'élégance, de douceur, d'invention & de dé-

licateſſe. Je vous avoue qu'Homere que je lus enſuite, ne me parut point avoir les mêmes traits d'eſprit. Préſentement que vous m'avez marqué le véritable but des Poëtes & des Orateurs, je vois bien qu'Homere eſt autant au-deſſus d'Iſocrate, que ſon art eſt caché, & que celui de l'autre paroît. Mais enfin je fus alors charmé d'Iſocrate, & je le ſerois encore, ſi vous ne m'aviez détrompé. M*** eſt l'Iſocrate de notre temps, & je vois bien qu'en montrant le foible de cet Orateur, vous faites le procès de tous ceux qui recherchent cette Eloquence fleurie & efféminée.

A. Je ne parle que d'Iſocrate. Dans le commencement de cet Eloge il releve l'amour que Théſée avoit eu pour Hélene, & il s'imagine qu'il donnera une hau-

te idée de cette femme, en dépeignant les qualités héroïques de ce grand homme qui en fut passionné, comme si Théſée que l'antiquité a toujours dépeint foible & inconſtant dans ſes amours, n'auroit pas pu être touché de quelque choſe de médiocre; puis il vient au jugement de Pâris. Junon, dit-il, lui promettoit l'Empire de l'Aſie, Minerve, la victoire dans les combats, Vénus, la belle Hélene; comme Pâris ne put (pourſuit-il) dans ce jugement, regarder les viſages de ces Déeſſes à cauſe de leur éclat, il ne put juger que du prix des trois choſes qui lui étoient offertes: il préféra Hélene à l'Empire & à la victoire. Enſuite il loue le jugement de celui au diſcernement duquel les Déeſſes mêmes s'étoient ſoumiſes. Je m'étonne, dit-il en-

core en faveur de Pâris, que quelqu'un le trouve imprudent d'avoir voulu vivre avec celle pour qui tant de demi-dieux voulurent mourir.

θαυμάζω δ' εἴ τις οἴεται κακῶς βεβουλεῦσθαι τὸν μετὰ ταύτης ζῆν ἑλόμενον ἧς ἕνεκα πολλοὶ τῶν ἡμιθέων ἀποθνήσκειν ἠθέλησαν.

C. Je m'imagine entendre nos Prédicateurs à antithefes & à jeux d'efprit. Il y a bien des Ifocrates.

A. Voilà leur maître : tout le refte de cet Eloge eft plein des mêmes traits, il eft fondé fur la longue guerre de Troye, fur les maux que fouffrirent les Grecs pour ravoir Hélene, & fur la louange de la beauté qui eft fi puiffante fur les hommes. Rien n'y eft prouvé férieufement ; il n'y a en tout cela aucune vérité de morale. Il ne juge du prix des chofes que par les paffions des hommes ; mais non-feulement ces preuves font foibles ; de plus fon ftyle eft tout fardé & amolli.

Je vous ai rapporté cet endroit, tout profane qu'il eſt, à cauſe qu'il eſt très-célebre, & que cette mauvaiſe maniere eſt maintenant fort imitée. Les autres diſcours les plus ſérieux d'Iſocrate ſe ſentent beaucoup de cette molleſſe de ſtyle, & ſont pleins de ces faux brillans.

B. Je vois bien que vous ne voulez point de ces tours ingénieux, qui ne ſont, ni des raiſons ſolides & concluantes, ni des mouvemens naturels & affectueux. L'exemple même d'Iſocrate que vous apportez, quoiqu'il ſoit ſur un ſujet frivole, ne laiſſe pas d'être bon; car tout ce clinquant convient encore bien moins aux ſujets ſérieux & ſolides.

A. Revenons, Monſieur, à Iſocrate. Ai-je donc eu tort de parler de cet Orateur, comme

Cicéron nous assure qu'Aristote en parloit?

B. Qu'en dit Cicéron?

A. Qu'Aristote voyant qu'Isocrate avoit transporté l'Eloquence de l'action & de l'usage à l'amusement & à l'ostentation, & qu'il attiroit par-là les plus considérables disciples, il lui appliqua un vers de Philoctete, pour marquer combien il étoit honteux de se taire & d'entendre ce déclamateur. En voilà assez, il faut que je m'en aille.

B. Vous ne vous en irez point encore, Monsieur. Vous ne voulez donc point d'antitheses?

A. Pardonnez-moi: quand les choses qu'on dit sont naturellement opposées les unes aux autres, il faut en marquer l'opposition. Ces antitheses-là sont naturelles, & sont sans doute une beauté solide; alors c'est la

maniere la plus courte & la plus ſimple d'exprimer les choſes. Mais chercher un détour pour trouver une batterie de mots, cela eſt puérile. D'abord les gens de mauvais gout en ſont éblouis; mais dans la ſuite ces affectations fatiguent l'auditeur. Connoiſſez-vous l'Architecture de nos vieilles Egliſes qu'on nomme Gothique ?

B. Oui, je la connois, on la trouve par-tout.

A. N'avez-vous pas remarqué ces roſes, ces points, ces petits ornemens coupés & ſans deſſein ſuivi, enfin tous ces colifichets dont elle eſt pleine? Voilà en Architecture ce que les antitheſes & les autres jeux de mots ſont dans l'Eloquence. L'Architecture Grecque eſt bien plus ſimple ; elle n'admet que des ornemens majeſtueux & natu-

rels ; on n'y voit rien que de grand, de proportionné, de mis en ſa place. Cette Architecture qu'on appelle Gothique, nous eſt venue des Arabes : ces ſortes d'eſprits étant fort vifs & n'ayant ni regle, ni culture, ne pouvoient manquer de ſe jetter dans de fauſſes ſubtilités. Delà leur vint ce mauvais gout en toutes choſes. Ils ont été ſophiſtes en raiſonnemens, amateurs de colifichets en Architecture, & inventeurs de pointes en Poéſie & en Eloquence. Tout cela eſt du même génie.

B. Cela eſt fort plaiſant. Selon vous, un Sermon plein d'antitheſes & d'autres ſemblables ornemens, eſt fait comme une Egliſe bâtie à la Gothique.

A. Oui, c'eſt préciſément cela.

B.Encore une queſtion, je vous

en conjure, & puis je vous laiſſe.

A. Quoi ?

B. Il me ſemble qu'il eſt bien difficile de traiter en ſtyle noble les détails, & cependant il faut le faire, quand on veut être ſolide comme vous demandez qu'on le ſoit. De grace, un mot là-deſſus.

A. On a tant de peur dans notre nation d'être bas, qu'on eſt d'ordinaire ſec & vague dans les expreſſions. Veut-on louer un Saint, on cherche des phraſes magnifiques ; on dit qu'il étoit admirable, que ſes vertus étoient céleſtes, que c'étoit un Ange, & non pas un homme ; ainſi tout ſe paſſe en exclamations ſans preuve & ſans peinture : tout au contraire, les Grecs ſe ſervoient peu de tous ces termes généraux qui ne prouvent rien ; mais ils diſoient beaucoup

de faits. Par exemple, Xénophon dans toute la Cyropédie ne dit pas une fois que Cyrus étoit admirable; mais il le fait par-tout admirer. C'eſt ainſi qu'il faudroit louer les Saints en montrant le détail de leurs ſentimens & de leurs actions. Nous avons là-deſſus une fauſſe politeſſe ſemblable à celle de certains Provinciaux qui ſe piquent de bel eſprit. Ils n'oſent rien dire qui ne leur paroiſſe exquis & relevé: ils ſont toujours guindés, & croiroient trop s'abaiſſer en nommant les choſes par leurs noms. Tout entre dans les ſujets que l'Eloquence doit traiter. La Poéſie même, qui eſt le genre le plus ſublime, ne réuſſit qu'en peignant les choſes avec toutes leurs circonſtances. Voyez Virgile repréſentant les navires Troyens, qui quittent

le

le rivage d'Afrique, ou qui arrivent sur la côte d'Italie; tout le détail y est peint. Mais il faut avouer que les Grecs poussoient encore plus loin le détail, & suivoient plus sensiblement la nature. A cause de ce grand détail, bien des gens, s'ils l'osoient, trouveroient Homere trop simple. Par cette simplicité si originale, & dont nous avons tant perdu le gout, ce Poëte a beaucoup de rapport avec l'Ecriture; mais l'Ecriture le surpasse autant qu'il a surpassé tout le reste de l'antiquité, pour peindre naïvement les choses. En faisant un détail, il ne faut rien présenter à l'esprit de l'auditeur qui ne mérite son attention, & qui ne contribue à l'idée qu'on veut lui donner. Ainsi il faut être judicieux pour le choix des circonstances; mais il ne faut point

craindre de dire tout ce qui sert ; & c'est une politesse mal entendue, que de supprimer certains endroits utiles, parce qu'on ne les trouve pas susceptibles d'ornemens, outre qu'Homere nous apprend assez, par son exemple, qu'on peut embellir en leur maniere tous les sujets. D'ailleurs il faut reconnoître que tout discours doit avoir ses inégalités. Il faut être grand dans les grandes choses ; il faut être simple, sans être bas dans les petites ; il faut tantôt de la naïveté & de l'exactitude, tantôt de la sublimité & de la véhémence. Un Peintre qui ne représenteroit jamais que des Palais d'une Architecture somptueuse, ne feroit rien de vrai & lasseroit bien-tôt. Il faut suivre la nature dans ses variétés : après avoir peint une superbe Ville, il est souvent à

propos de faire voir un désert & des cabanes de bergers. La plupart des gens qui veulent faire de beaux discours, cherchent sans choix également par-tout la pompe des paroles: ils croient avoir tout fait, pourvu qu'ils aient fait un amas de grands mots & de pensées vagues. Ils ne songent qu'à charger leurs discours d'ornemens; semblables aux méchans cuisiniers qui ne savent rien assaisonner avec justesse, & qui croient donner un gout exquis aux viandes, en y mettant beaucoup de sel & de poivre. La véritable Eloquence n'a rien d'enflé, ni d'ambitieux; elle se modere & se proportionne aux sujets qu'elle traite & aux gens qu'elle instruit; elle n'est grande & sublime que quand il faut l'être.

B. Ce mot que vous nous avez

dit de l'Ecriture ſainte me donne un déſir extrême que vous m'en faſſiez ſentir la beauté ; ne pourrons-nous point vous avoir demain à quelque heure ?

A. Demain, il me ſera difficile ; je tâcherai pourtant de venir le ſoir. Puiſque vous le voulez, nous parlerons de la parole de Dieu ; car juſqu'ici nous n'avons parlé que de celle des hommes.

C. Adieu, Monſieur, je vous conjure de nous tenir parole. Si vous ne venez pas, nous irons vous chercher.



DIALOGUE III.

C. JE doutois que vous vinſſiez, & peu s'en eſt fallu que je n'allaſſe chez M***.

A. J'avois une affaire qui me gênoit; mais je m'en ſuis débarraſſé heureuſement.

B. J'en ſuis fort aiſe; car nous avons grand beſoin d'achever la matiere entamée.

C. Ce matin j'étois au Sermon à ** & je penſois à vous. Le Prédicateur a parlé d'une maniere édifiante; mais je doute que le peuple entendît bien ce qu'il diſoit.

A. Souvent cela arrive. J'ai vu une femme d'eſprit qui diſoit que les Prédicateurs parlent La-

tin en François. La plus effentielle qualité d'un Prédicateur eft d'être inftructif ; mais il faut être bien inftruit pour inftruire les autres. D'un côté il faut entendre parfaitement toute la force des expreffions de l'Ecriture. De l'autre, il faut connoître précifément la portée des efprits auxquels on parle. Cela demande une fcience fort folide & un grand difcernement. On parle tous les jours au peuple de l'Ecriture, de l'Eglife, des deux Loix, des Sacrifices, de Moïfe, d'Aaron, de Melchifédech, des Prophetes, des Apôtres, & on ne fe met point en peine de leur apprendre ce que fignifient toutes ces chofes, & ce qu'ont fait ces perfonnes-là. On fuivroit vingt ans bien des Prédicateurs, fans apprendre la Religion, comme on doit la favoir.

B. Croyez-vous qu'on ignore les choses dont vous parlez ?

C. Pour moi je n'en doute pas. Peu de gens les entendent assez pour profiter des Sermons.

B. Oui, le peuple grossier les ignore.

C. Hé bien ! le peuple, n'est-ce pas lui qu'il faut instruire ?

A. Ajoutez que la plupart des honnêtes gens sont peuple à cet égard-là. Il y a toujours les trois quarts de l'auditoire, qui ignorent ces premiers fondemens de la Religion, que le Prédicateur suppose qu'on sait.

B. Mais voudriez-vous que dans un bel auditoire un Prédicateur allât expliquer le Catéchisme ?

A. Je sais qu'il faut y apporter quelque tempérament ; mais on peut, sans offenser ses auditeurs, rappeller les histoires qui

ſont l'origine & l'inſtitution de toutes les choſes ſaintes. Bien loin que cette recherche de l'origine fût baſſe, elle donneroit à la plûpart des diſcours une force & une beauté qui leur manquent. Nous avions déja fait hier cette remarque en paſſant, ſurtout pour les Myſteres. L'auditoire n'eſt, ni inſtruit, ni perſuadé, ſi on ne remonte à la ſource. Comment, par exemple, ferez-vous entendre au peuple ce que l'Egliſe dit ſi ſouvent après ſaint Paul, que JESUS-CHRIST eſt notre Pâque, ſi on n'explique quelle étoit la Pâque des Juifs, inſtituée pour être un monument éternel de la délivrance d'Egypte, & pour figurer une délivrance bien plus importante, qui étoit réſervée au Sauveur? C'eſt pour cela que je vous diſois que preſque tout eſt

est historique dans la Religion. Afin que les Prédicateurs comprennent bien cette vérité, il faut qu'ils soient savans dans l'Ecriture.

B. Pardonnez-moi si je vous interromps à l'occasion de l'Ecriture. Vous nous disiez hier qu'elle est éloquente. Je fus ravi de vous l'entendre dire, & je voudrois bien que vous m'apprissiez à en connoître les beautés. En quoi consiste cette éloquence ? Le Latin m'y paroît barbare en beaucoup d'endroits ; je n'y trouve point de délicatesse de pensées. Où est donc ce que vous admirez ?

A. Le Latin n'est qu'une version littérale, où l'on a conservé, par respect, beaucoup de phrases Hébraïques & Grecques. Méprisez-vous Homere, parce que nous l'avons traduit

en mauvais François ?

B. Mais le Grec lui-même (car il eſt original pour preſque tout le Nouveau-Teſtament) me paroît fort mauvais.

A. J'en conviens. Les Apôtres qui ont écrit en Grec, ſavoient mal cette Langue, comme les autres Juifs Helléniſtes de leurs temps. Delà vient ce que dit ſaint Paul, *imperitus ſermone, ſed non ſcientiâ.* Il eſt aiſé de voir que ſaint Paul avoue ſeulement qu'il ne ſait pas bien la Langue Grecque; quoique d'ailleurs il leur explique exactement la doctrine des Saintes-Ecritures.

C. Mais les Apôtres n'eurent-ils pas le don des Langues ?

A. Ils l'eurent ſans doute, & il paſſa même juſqu'à un grand nombre de ſimples fideles. Mais pour les Langues qu'ils ſavoient

déja par des voies naturelles, nous avons ſujet de croire que Dieu les leur laiſſa parler, comme ils les parloient auparavant. Saint Paul, qui étoit de Tarſe, parloit naturellement le Grec corrompu des Juifs Hелléniſtes. Nous voyons qu'il a écrit en cette maniere. Saint Luc paroît l'avoir ſu un peu mieux.

C. Mais j'avois toujours compris que ſaint Paul vouloit dire dans ce paſſage qu'il renonçoit à l'Eloquence, & qu'il ne s'attachoit qu'à la ſimplicité de la doctrine Evangélique. Oui ſûrement, & je l'ai oui dire à beaucoup de gens de bien que l'Ecriture-Sainte n'eſt point éloquente. Saint Jérôme fut puni pour être dégouté de ſa ſimplicité, & pour aimer mieux Cicéron. Saint Auguſtin paroît dans ſes Confeſſions avoir com-

mis la même faute. Dieu n'a-t-il pas voulu éprouver notre foi, non-ſeulement par l'obſcurité, mais encore par la baſſeſſe du ſtyle de l'Ecriture comme par la pauvreté de Jeſus-Chriſt ?

A. Monſieur, je crains que vous n'alliez trop loin. Qui croiriez-vous plutôt, ou de ſaint Jérôme puni pour avoir trop ſuivi dans ſa retraite le goût des études de ſa jeuneſſe, ou de ſaint Jérôme conſommé dans la Science ſacrée & profane, qui invite Paulin dans une Epître à étudier l'Ecriture-Sainte, & qui lui promet plus de charmes dans les Prophetes, qu'il n'en a trouvé dans les Poëtes ? Saint Auguſtin avoit-il plus d'autorité dans ſa premiere jeuneſſe, où la baſſeſſe apparente du ſtyle de l'Ecriture, comme il le dit lui-même, le dégoutoit,

que quand il a composé ses Livres de la Doctrine Chrétienne? Dans ces Livres il dit souvent que saint Paul a eu une éloquence merveilleuse; & que ce torrent d'éloquence est capable de se faire sentir, pour ainsi dire, à ceux mêmes qui dorment. Il ajoute qu'en saint Paul la sagesse n'a point cherché la beauté des paroles; mais que la beauté des paroles est allée au-devant de la sagesse. Il rapporte de grands endroits de ses Epîtres, où il fait voir tout l'art des Orateurs profanes surpassé. Il excepte seulement deux choses dans cette comparaison. L'une, dit-il, que les Orateurs profanes ont cherché les ornemens de l'Eloquence, & que l'Eloquence a suivi naturellement S. Paul & les autres Ecrivains sacrés. L'autre est, que saint Au-

gustin témoigne ne savoir pas assez les délicatesses de la Langue Grecque pour trouver dans les Ecritures-Saintes le nombre & la cadence des périodes qu'on trouve dans les Ecrivains profanes. J'oubliois de vous dire qu'il rapporte cet endroit du Prophete Amos. *Malheur à vous qui êtes opulents dans Sion, & qui vous confiez à la Montagne* Chap. 6. *de Samarie.* Il assure que le Prophete a surpassé en cet endroit tout ce qu'il y a de merveilleux dans les Orateurs Païens.

C. Mais comment entendez-vous ces paroles de saint Paul, *non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis?* Ne dit-il pas aux Corinthiens, qu'il n'est point venu leur annoncer Jesus-Christ avec la sublimité du discours & de la sagesse? Qu'il n'a su parmi eux que Jesus, mais Jesus

crucifié ? Que sa Prédication a été fondée non sur les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais sur les effets sensibles de l'esprit & de la puissance de Dieu ; afin, continue-t-il, que votre foi ne soit point fondée sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance divine. Que signifient donc ces paroles, Monsieur ? Que pouvoit-il dire de plus fort pour rejetter cet art de persuader que vous établissez ici ? Pour moi je vous avoue que j'ai été édifié, quand vous avez blâmé tous les ornemens affectés que la vanité cherche dans le discours. Mais la suite ne soutient pas un si pieux commencement. Vous allez faire de sa Prédication un art tout humain, & la simplicité Apostolique en sera bannie.

A. Vous êtes mal édifié de

mon eſtime pour l'Eloquence ; & moi je ſuis fort édifié du zele avec lequel vous m'en blâmez. Cependant, Monſieur, il n'eſt pas inutile de nous éclaircir là-deſſus. Je vois beaucoup de gens de bien, qui, comme vous, croient que les Prédicateurs éloquens bleſſent la ſimplicité Evangélique. Pourvu que nous nous entendions, nous ſerons bien-tôt d'accord. Qu'entendez-vous par ſimplicité ? Qu'entendez-vous par Eloquence ?

C. Par ſimplicité, j'entends un diſcours ſans art & ſans magnificence. Par Eloquence, j'entends au contraire un diſcours plein d'art & d'ornemens.

A. Quand vous demandez un diſcours ſimple, voulez-vous un diſcours ſans ordre, ſans liaiſon, ſans preuves ſolides & concluan-

tes, ſans méthode pour inſtruire les ignorans ? Voulez-vous un Prédicateur qui n'ait rien de pathétique, & qui ne s'applique point à toucher les cœurs ?

C. Tout au contraire, je demande un diſcours qui inſtruiſe & qui touche.

A. Vous voulez donc qu'il ſoit éloquent ; car nous avons déja vu que l'Eloquence n'eſt que l'art d'inſtruire & de perſuader les hommes en les touchant ?

C. Je conviens qu'il faut inſtruire & toucher ; mais je voudrois qu'on le fît ſans art & par la ſimplicité Apoſtolique.

A. Voyons donc ſi l'art & la ſimplicité Apoſtolique ſont incompatibles. Qu'entendez-vous par art ?

C. J'entends certaines regles que l'eſprit humain a trouvées

& qu'il ſuit dans le diſcours pour le rendre plus beau & plus poli.

A. Si vous n'entendez par art que cette invention, de rendre un diſcours plus poli pour plaire aux auditeurs, je ne diſpute point ſur les mots, & j'avoue qu'il faut ôter l'art des Sermons; car cette vanité, comme nous l'avons vu, eſt indigne de l'Eloquence, à plus forte raiſon du miniſtere Apoſtolique. Ce n'eſt que ſur cela que j'ai tant raiſonné avec M. B. Mais ſi vous entendez par art & par éloquence ce que tous les habiles d'entre les Anciens ont entendu, il ne faudra pas raiſonner de même.

C. Comment l'entendoient-ils donc?

A. Selon eux, l'art de l'Eloquence ſont les moyens que la réflexion & l'expérience ont fait trouver pour rendre un diſcours

propre à persuader la vérité, & à en exciter l'amour dans le cœur des hommes ; & c'est cela même que vous voulez trouver dans un Prédicateur. Ne m'avez-vous pas dit tout à cette heure, que vous voulez de l'ordre, de la méthode pour instruire, de la solidité de raisonnement, & des mouvemens pathétiques, c'est-à-dire, qui touchent & qui remuent les cœurs ? L'Eloquence n'est que cela. Appellez-la comme vous voudrez.

C. Je vois bien maintenant à quoi vous réduisez l'Eloquence. Sous cette forme sérieuse & grave je la trouve digne de la Chaire, & nécessaire même pour instruire avec fruit. Mais comment entendez-vous le passage de S. Paul contre l'Eloquence ? Je vous en ai déja dit les paroles. N'est-il pas formel ?

A. Permettez-moi de commencer par vous demander une chose.

C. Volontiers.

A. N'eſt-il pas vrai que ſaint Paul raiſonne admirablement dans ſes Epîtres ? Ses raiſonnemens contre les Philoſophes Païens & contre les Juifs dans l'Epître aux Romains, ne ſont-ils pas beaux ? Ce qu'il dit ſur l'impuiſſance de la loi pour juſtifier les hommes, n'eſt-il pas fort ?

C. Oui, ſans doute.

A. Ce qu'il dit dans l'Epître aux Hébreux ſur l'inſuffiſance des anciens Sacrifices, ſur le repos promis par David aux enfans de Dieu, outre celui dont ils jouiſſoient dans la Paleſtine depuis Joſué, ſur l'ordre d'Aaron, & ſur celui de Melchiſedech, & ſur l'alliance ſpirituelle

& éternelle qui devoit nécessairement succéder à l'alliance charnelle, que Moïse avoit apportée pour un temps. Tout cela n'est-il pas d'un raisonnement subtil & profond ?

C. J'en conviens.

A. Saint Paul n'a donc pas voulu exclure du discours la sagesse & la force du raisonnement ?

C. Cela est visible par son propre exemple.

A. Pourquoi croyez-vous qu'il ait voulu plutôt en exclure l'Eloquence que la sagesse ?

C. C'est parce qu'il rejette l'Eloquence dans le passage, dont je vous demande l'explication.

A. N'y rejette-t-il pas aussi la sagesse ? Sans doute. Ce passage est encore plus décisif contre la sagesse & le raisonnement humain, que contre l'Eloquence. Il

ne laisse pourtant pas lui-même de raisonner & d'être éloquent. Vous convenez de l'un, & saint Augustin vous assure de l'autre.

C. Vous me faites parfaitement bien voir la difficulté ; mais vous ne m'éclaircissez point. Comment expliquez-vous cela ?

A. Le voici. Saint Paul a raisonné, saint Paul a persuadé ; ainsi il étoit dans le fond excellent Philosophe, & Orateur. Mais sa Prédication, comme il le dit dans le passage en question, n'a été fondée, ni sur le raisonnement, ni sur la persuasion humaine. C'étoit un ministere dont toute la force venoit d'en-haut. La conversion du monde entier devoit être, selon les Prophéties, le grand miracle du Christianisme. C'étoit ce Royaume de Dieu qui venoit du Ciel, & qui devoit soumet-

tre au vrai Dieu toutes les nations de la terre. Jesus-Christ crucifié annoncé aux peuples, devoit attirer tout à lui, mais attirer tout par l'unique vertu de sa croix. Les Philosophes avoient raisonné sans convertir les hommes, & sans se convertir eux-mêmes. Les Juifs avoient été les dépositaires d'une loi qui leur montroit leurs maux, sans leur apporter le remede. Tout étoit sur la terre convaincu d'égarement & de corruption. Jesus-Christ vient avec sa croix, c'est-à-dire, qu'il vient pauvre, humble & souffrant pour nous. Pour imposer silence à notre raison vaine & présomptueuse, il ne raisonne point comme les Philosophes; mais il décide avec autorité par ses miracles & par sa grace; il montre qu'il est au-dessus de tout pour confondre

la fauſſe ſageſſe des hommes ; il leur oppoſe la folie & le ſcandale de ſa croix, c'eſt-à-dire, l'exemple de ſes profondes humiliations. Ce que le monde croit une folie, ce qui le ſcandaliſe le plus, eſt ce qui doit le ramener à Dieu. L'homme a beſoin d'être guéri de ſon orgueil & de ſon amour pour les choſes ſenſibles. Dieu le prend parlà, il lui montre ſon Fils crucifié. Ses Apôtres le prêchent marchant ſur ſes traces. Ils n'ont recours à nul moyen humain, ni Philoſophie, ni Eloquence, ni politique, ni richeſſe, ni autorité. Dieu jaloux de ſon œuvre, n'en veut devoir le ſuccès qu'à lui-même. Il choiſit ce qui eſt foible, il rejette ce qui eſt fort, afin de manifeſter plus ſenſiblement ſa puiſſance. Il tire tout du néant pour convertir le monde,

de, comme pour le former. Ainsi cette œuvre doit avoir ce caractere divin de n'être fondée sur rien d'estimable selon la chair. C'eût été affoiblir & évacuer, comme dit saint Paul, la vertu miraculeuse de la croix, que d'appuyer la Prédication de l'Evangile sur les secours de la nature. Il falloit que l'Evangile, sans préparation humaine, s'ouvrît lui-même les cœurs, & qu'il apprît au monde par ce prodige qu'il venoit de Dieu. Voilà la sagesse humaine confondue & réprouvée. Que faut-il conclure delà ? Que la conversion des peuples, & l'établissement de l'Eglise n'est point dûe aux raisonnemens & aux discours persuasifs des hommes. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu de l'Eloquence & de la sagesse dans la plupart de ceux qui ont annoncé Jesus-

Chrift; mais ils ne fe font point confiés à cette fageffe & à cette éloquence ; mais ils ne l'ont point recherchée comme ce qui devoit donner de l'efficace à leurs paroles. Tout a été fondé, comme dit faint Paul, non fur les difcours perfuafifs de la Philofophie humaine, mais fur les effets de l'efprit & de la vertu de Dieu, c'eft-à-dire, fur les miracles qui frappoient les yeux, & fur l'opération intérieure de la grace.

C. C'eft donc, felon vous-même, évacuer la croix du Sauveur, que de fe fonder fur la fageffe & fur l'Eloquence humaine en prêchant.

A. Oui, fans doute. Le miniftere de la parole eft tout fondé fur la foi. Il faut prier, il faut purifier fon cœur, il faut attendre tout du Ciel, il faut s'armer

du glaive de la parole de Dieu, & ne point compter sur la sienne; voilà la préparation essentielle. Mais quoique le fruit intérieur de l'Evangile ne soit dû qu'à la pure grace & à l'efficace de la parole de Dieu, il y a pourtant certaines choses que l'homme doit faire de son côté.

C. Jusqu'ici vous avez bien parlé; mais vous allez, je le vois bien, rentrer dans vos premiers sentimens.

A. Je ne pense pas en être sorti. Ne croyez-vous pas que l'ouvrage de notre salut dépend de la grace?

C. Oui, cela est de foi.

A. Vous reconnoissez néanmoins qu'il faut de la prudence pour choisir certains genres de vie, & pour fuir les occasions dangereuses. Ne voulez-vous pas qu'on veille & qu'on prie?

Quand on aura veillé & prié, aura-t-on évacué le myſtere de la grace ? Non, ſans doute. Nous devons tout à Dieu ; mais Dieu nous aſſujettit à un ordre extérieur de moyens humains. Les Apôtres n'ont point cherché la vaine pompe & les graces frivoles des Orateurs païens ; ils ne ſe ſont point attachés aux raiſonnemens ſubtils des Philoſophes qui faiſoient tout dépendre de ces raiſonnemens dans leſquels ils s'évaporoient, comme dit S. Paul. Ils ſe ſont contentés de prêcher Jeſus-Chriſt avec toute la force & toute la magnificence du langage de l'Ecriture. Il eſt vrai qu'ils n'avoient beſoin d'aucune préparation pour ce miniſtere, parce que le Saint-Eſprit deſcendu viſiblement ſur eux, leur donnoit à l'heure même des paroles. La différence

qu'il y a donc entre les Apôtres & leurs ſucceſſeurs, eſt que leurs ſucceſſeurs n'étant pas inſpirés miraculeuſement comme eux, ont beſoin de ſe préparer & de ſe remplir de la doctrine & de l'eſprit des Ecritures pour former leurs diſcours. Mais cette préparation ne doit jamais tendre à parler moins ſimplement que les Apôtres. Ne ſerez-vous pas content pourvu que les Prédicateurs ne ſoient pas plus ornés dans leurs diſcours que ſaint Pierre, ſaint Paul, ſaint Jacques, ſaint Jude & ſaint Jean ?

C. Je conviens que je dois être ; & j'avoue que l'Eloquence ne conſiſtant, comme vous le dites, que dans l'ordre & dans la force des paroles par leſquelles on perſuade & on touche, elle ne me ſcandaliſe plus comme elle le faiſoit. J'avois toujours

pris l'Eloquence pour un art entiérement profane.

A. Deux ſortes de gens en ont cette idée : les faux Orateurs ; & nous avons vu combien ils s'égarent en cherchant l'Eloquence dans une vaine pompe de paroles. Les gens de bien qui ne ſont pas aſſez inſtruits ; & pour ceux-là, vous voyez que renonçant par humilité à l'Eloquence comme à un faſte de paroles, ils cherchent néanmoins l'Eloquence véritable, puiſqu'ils s'efforcent de perſuader & de toucher.

C. J'entends maintenant tout ce que vous dites ; mais revenons à l'Eloquence de l'Ecriture.

A. Pour la ſentir, rien n'eſt plus utile que d'avoir le gout de la ſimplicité antique ; ſur-tout la lecture des anciens Grecs ſert beaucoup à y réuſſir. Je dis des

Anciens; car les Grecs que les Romains méprisoient tant avec raison, & qu'ils appelloient *Græculi*, avoient entiérement dégéneré. Comme je vous le disois hier, il faut connoître Homere, Platon, Xénophon & les autres des anciens temps. Après cela l'Ecriture ne vous surprendra plus ; ce sont presque les mêmes coutumes, les mêmes narrations, les mêmes images des grandes choses, les mêmes mouvemens. La différence qui est entr'eux, est toute entiere à l'honneur de l'Ecriture : elle les surpasse tous infiniment en naïveté, en vivacité, en grandeur. Jamais Homere même n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses Cantiques, particuliérement le dernier, que tous les enfans des Israélites devoient apprendre par cœur. Jamais nulle Ode

Grecque ou Latine n'a pu atteindre à la hauteur des Pseaumes. Par exemple, celui qui commence ainsi : *Le Dieu des Dieux, le Seigneur a parlé & il a appellé la terre*, surpasse toute imagination humaine. Jamais Homere, ni aucun autre Poëte, n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu, aux yeux duquel les Royaumes ne sont qu'un grain de poussiere, l'Univers qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui & qu'on enlevera demain. Tantôt ce Prophete a toute la douceur & toute la tendresse d'une Eglogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix ; tantôt il s'éleve jusqu'à laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il dans l'Antiquité profane de comparable au tendre Jérémie déplorant les maux de son peuple ; ou à Nahum voyant de loin en esprit,
tomber

tomber la ſuperbe Ninive ſous les efforts d'une armée innombrable? On croit voir cette armée; on croit entendre le bruit des armes & des chariots. Tout eſt dépeint d'une maniere vive qui ſaiſit l'imagination. Il laiſſe Homere loin derriere lui. Liſez encore Daniel dénonçant à Balthaſar la vengeance de Dieu, toute prête à fondre ſur lui, & cherchez dans les plus ſublimes originaux de l'Antiquité quelque choſe qu'on puiſſe comparer à ces endroits-là. Au reſte, tout ſe ſoutient dans l'Ecriture; tout y garde le caractere qu'il doit avoir, l'hiſtoire, le détail des Loix, les deſcriptions, les endroits véhémens, les myſteres, les diſcours de morale. Enfin, il y a autant de différence entre les Poëtes profanes & lès Prophetes, qu'il y en a entre le vé-

ritable enthouſiaſme & le faux. Les uns véritablement inſpirés, expriment ſenſiblement quelque choſe de divin. Les autres s'efforçant de s'élever au-deſſus d'eux-mêmes, laiſſent toujours voir en eux la foibleſſe humaine. Il n'y a que le ſecond Livre des Machabées, le Livre de la Sageſſe, ſur-tout à la fin, & celui de l'Eccléſiaſtique, ſur-tout au commencement, qui ſe ſentent de l'enflure du ſtyle que les Grecs alors déja déchus, avoient répandu dans l'Orient, où leur langue s'étoit établie avec leur domination. Mais j'aurois beau vouloir vous parler de ces choſes; il faut les lire pour les ſentir.

B. Il me tarde d'en faire l'eſſai. On devroit s'appliquer à cette étude plus qu'on ne fait.

C. Je m'imagine bien que l'Ancien-Teſtament eſt écrit avec

cette magnificence & ces peintures vives dont vous nous parlez. Mais vous ne dites rien de la ſimplicité des paroles de Jeſus-Chriſt?

A. Cette ſimplicité de ſtyle eſt tout-à-fait du gout antique. Elle eſt conforme, & à Moïſe, & aux Prophetes, dont il prend aſſez ſouvent les expreſſions. Mais, quoique ſimple & familier, il eſt ſublime & figuré en bien des endroits. Il ſeroit aiſé de montrer en détail, les livres à la main, que nous n'avons point de Prédicateur en notre ſiecle, qui ait été auſſi figuré dans ſes Sermons les plus préparés, que Jeſus-Chriſt l'a été dans ſes prédications populaires. Je ne parle point de ſes diſcours rapportés par ſaint Jean, où preſque tout eſt ſenſiblement divin. Je parle de ſes diſcours les plus familiers

écrits par les autres Evangéliſtes. Les Apôtres ont écrit de même, avec cette différence, que Jeſus-Chriſt, maître de ſa doctrine, la diſtribue tranquillement. Il dit ce qu'il lui plaît, & il le dit ſans aucun effort. Il parle du Royaume & de la gloire céleſte, comme de la maiſon de ſon Pere. Toutes ces grandeurs qui nous étonnent, lui ſont naturelles; il y eſt né, & il ne dit que ce qu'il voit, comme il nous l'aſſure lui-même. Au contraire, les Apôtres ſuccombent ſous le poids des vérités qui leur ſont révélées. Ils ne peuvent exprimer tout ce qu'ils conçoivent. Les paroles leur manquent. Delà viennent ces tranſpoſitions, ces expreſſions confuſes, ces liaiſons de diſcours qui ne peuvent finir. Toute cette irrégularité de ſtyle marque dans ſaint Paul & dans

les autres Apôtres, que l'Eſprit de Dieu entraînoit le leur. Mais nonobſtant ces petits déſordres pour la diction, tout y eſt noble, vif & touchant. Pour l'Apocalypſe, on y trouve la même magnificence & le même enthouſiaſme que dans les Prophetes. Les expreſſions ſont ſouvent les mêmes, & quelquefois ce rapport fait qu'ils s'aident mutuellement à être entendus. Vous voyez donc que l'Eloquence n'appartient pas ſeulement aux Livres de l'Ancien-Teſtament, mais qu'elle ſe trouve auſſi dans le Nouveau.

C. Suppoſé que l'Ecriture ſoit éloquente, qu'en voulez-vous conclure?

A. Que ceux qui doivent la prêcher, peuvent, ſans ſcrupule, imiter, ou plutôt emprunter ſon éloquence.

C. Aussi en choisit-on les passages qu'on trouve les plus beaux.

A. C'est défigurer l'Ecriture, que de ne la faire connoître aux Chrétiens, que par passages détachés. Ces passages, tout beaux qu'ils sont, ne peuvent seuls faire sentir toute leur beauté, quand on n'en connoît point la suite : car tout est suivi dans l'Ecriture, & cette suite est ce qu'il y a de plus grand & de plus merveilleux. Faute de la connoître, on prend ces passages à contre-sens ; on leur fait dire tout ce qu'on veut, & on se contente de certaines interprétations ingénieuses, qui étant arbitraires, n'ont aucune force pour persuader les hommes, & pour redresser leurs mœurs.

B. Que voudriez-vous donc des Prédicateurs ? Qu'ils ne fissent que suivre le texte de l'Ecriture ?

A. Attendez : au moins je voudrois que les Prédicateurs ne se contentassent pas de coudre ensemble des passages rapportés. Je voudrois qu'ils expliquassent les principes & l'enchaînement de la doctrine de l'Ecriture. Je voudrois qu'ils en prissent l'esprit, le style & les figures ; que tous leurs discours servissent à en donner l'intelligence & le gout. Il n'en faudroit pas davantage pour être éloquent : car ce seroit imiter le plus parfait modele de l'Eloquence.

B. Mais pour cela il faudroit donc, comme je vous disois, expliquer de suite le texte ?

A. Je ne voudrois pas y assujettir tous les Prédicateurs. On peut faire des Sermons sur l'Ecriture, sans expliquer l'Ecriture de suite. Mais il faut avouer que ce seroit toute autre chose,

ſi les Paſteurs, ſuivant l'ancien uſage, expliquoient de ſuite les ſaints Livres au peuple. Repréſentez-vous quelle autorité auroit un homme qui ne diroit rien de ſa propre invention, & qui ne feroit que ſuivre & expliquer les penſées & les paroles de Dieu même. D'ailleurs il feroit deux choſes à la fois; en expliquant les vérités de l'Ecriture, il en expliqueroit le texte, & accoutumeroit les Chrétiens à joindre toujours le ſens & la lettre. Quel avantage pour les accoutumer à ſe nourrir de ce pain ſacré! Un auditoire qui auroit déja entendu expliquer toutes les principales choſes de l'ancienne Loi, ſeroit bien autrement en état de profiter de l'explication de la nouvelle, que ne le font la plupart des Chrétiens d'aujourd'hui. Le Prédicateur,

dont nous parlions tantôt, a ce défaut parmi de grandes qualités; que ses Sermons sont de beaux raisonnemens sur la Religion, & qu'ils ne sont point la Religion même. On s'attache trop aux peintures morales, & on n'explique pas assez les principes de la doctrine Evangélique.

C. C'est qu'il est bien plus aisé de peindre les désordres du monde, que d'expliquer solidement le fonds du Christianisme. Pour l'un, il ne faut que de l'expérience du commerce du monde, & des paroles. Pour l'autre, il faut une sérieuse & profonde méditation des saintes Ecritures. Peu de gens savent assez toute la Religion pour la bien expliquer. Tel fait des Sermons qui sont beaux, qui ne sauroit faire un Catéchisme solide, encore moins une Homélie.

A. Vous avez mis le doigt ſur le but. Auſſi la plupart des Sermons ſont-ils des raiſonnemens de Philoſophes. Souvent on ne cite l'Ecriture qu'après coup, par bienſéance, ou pour l'ornement. Alors ce n'eſt plus la parole de Dieu ; c'eſt la parole & l'invention des hommes.

C. Vous convenez bien que ces gens-là travaillent à évacuer la croix de Jeſus-Chriſt.

A. Je vous les abandonne. Je me retranche à l'éloquence de l'Ecriture, que les Prédicateurs Evangéliques doivent imiter. Ainſi nous ſommes d'accord, pourvu que vous n'excuſiez pas certains Prédicateurs zélés, qui ſous prétexte de ſimplicité Apoſtolique, n'étudient ſolidement, ni la doctrine de l'Ecriture, ni la maniere merveilleuſe dont Dieu nous y a appris à perſuader les

hommes. Ils s'imaginent qu'il n'y a qu'à crier & qu'à parler souvent du Diable & de l'Enfer. Sans doute, il faut frapper les peuples par des images vives & terribles; mais c'est dans l'Ecriture qu'on apprendroit à faire ces grandes impressions. On y apprendroit aussi admirablement la maniere de rendre les instructions sensibles & populaires, sans leur faire perdre la gravité & la force qu'elles doivent avoir. Faute de ces connoissances, on ne fait souvent qu'étourdir le peuple. Il ne lui reste dans l'esprit guères de vérités distinctes, & les impressions de crainte même ne sont pas durables. Cette simplicité qu'on affecte, n'est quelquefois qu'une ignorance & une grossiéreté qui tente Dieu. Rien ne peut excuser ces gens-là, que la droiture de leurs intentions.

Il faudroit avoir long-temps étudié & médité les saintes Ecritures, avant que de prêcher. Un Prêtre qui les sauroit bien solidement, & qui auroit le talent de parler, joint à l'autorité du ministere & du bon exemple, n'auroit pas besoin d'une longue préparation pour faire d'excellens discours. On parle aisément des choses dont on est plein & touché. Sur-tout une matiere comme celle de la Religion, fournit de hautes pensées, & excite de grands sentimens : voilà ce qui fait la vraie éloquence. Mais il faudroit trouver dans un Prédicateur, un pere qui parlât à ses enfans avec tendresse, & non un Déclamateur qui prononçât avec emphase. Ainsi il seroit à souhaiter qu'il n'y eût communément que les Pasteurs qui donnassent la pâture aux troupeaux selon leurs be-

ſoins. Pour cela il ne faudroit d'ordinaire choiſir pour Paſteurs que des Prêtres qui euſſent le don de la parole. Il arrive au contraire deux maux : l'un que les Paſteurs muets, ou qui parlent ſans talent, ſont peu eſtimés ; l'autre, que la fonction de Prédicateur volontaire attire dans cet emploi je ne ſais combien d'eſprits vains & ambitieux. Vous ſavez que le miniſtere de la parole a été réſervé aux Evêques pendant pluſieurs ſiecles, ſur-tout en Occident. Vous connoiſſez l'exemple de ſaint Auguſtin, qui, contre la regle commune, fut engagé, n'étant encore que Prêtre, à prêcher, parce que Valérius, ſon prédéceſſeur, étoit un étranger qui ne parloit pas facilement. Voilà le commencement de cet uſage en Occident. En Orient on commença plutôt à

faire prêcher les Prêtres. Les Sermons que saint Chrysostôme, n'étant que Prêtre, fit à Antioche, en sont une marque.

C. Je suis persuadé de cela comme vous. Il ne faudroit communément laisser prêcher que les Pasteurs. Ce seroit le moyen de rendre à la Chaire, la simplicité & l'autorité qu'elle doit avoir. Car les Pasteurs qui joindroient à l'expérience du travail & de la conduite des ames, la science des Ecritures, parleroient d'une maniere bien plus convenable aux besoins de leurs auditeurs ; au lieu que les Prédicateurs qui n'ont que la spéculation, entrent bien moins dans les difficultés, ne se proportionnent guères aux esprits, & parlent d'une maniere plus vague, outre la grace attachée à la voix du Pasteur. Voilà des raisons

ſenſibles pour préférer ſes Sermons à ceux des autres. A quel propos tant de Prédicateurs jeunes, ſans expérience, ſans ſcience, ſans ſainteté ? Il vaudroit bien mieux avoir moins de Sermons, & en avoir de meilleurs.

B. Mais il y a beaucoup de Prêtres qui ne ſont point Paſteurs, & qui prêchent avec beaucoup de fruit. Combien y a-t-il même de Religieux qui rempliſſent dignement les Chaires ?

C. J'en conviens. Auſſi voudrois-je les faire Paſteurs. Ce ſont ces gens-là qu'il faudroit établir, malgré eux, dans les emplois à charge d'ames. Ne cherchoit-on pas autrefois parmi les Solitaires, ceux qu'on vouloit élever ſur le chandelier de l'Egliſe ?

A. Mais ce n'eſt pas à nous à régler la diſcipline ; chaque

temps à ses coutumes, selon les conjonctures. Respectons, Monsieur, toutes les tolérances de l'Eglise; & sans aucun esprit de critique, achevons de former, selon notre idée, un vrai Prédicateur.

C. Il me semble que je l'ai déja toute entiere sur les choses que vous avez dites.

A. Voyons ce que vous en pensez.

C. Je voudrois qu'un homme eût étudié solidement pendant sa jeunesse, tout ce qu'il y a de plus utile dans la Poésie & dans l'Eloquence Grecque & Latine.

A. Cela n'est pas nécessaire. Il est vrai que quand on a bien fait ses études, on en peut tirer un grand fruit pour l'intelligence même de l'Ecriture, comme saint Basile l'a montré dans un Traité qu'il a fait exprès sur ce sujet.

Saint Basile, de la lecture des livres des Païens.

ſujet. Mais, après tout, on peut s'en paſſer. Dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, on s'en paſſoit effectivement. Ceux qui avoient étudié ces choſes, lorſqu'ils étoient dans le ſiecle, en tiroient de grands avantages pour la Religion, lorſqu'ils étoient Paſteurs; mais on ne permettoit pas à ceux qui les ignoroient, de les apprendre, lorſqu'ils étoient déja engagés dans l'étude des ſaintes Lettres. On étoit perſuadé que l'Ecriture ſuffiſoit. Delà vient ce que vous voyez dans les Conſtitutions Apoſtoliques, qui exhortent les fideles à ne point lire les Auteurs Païens. Si vous voulez de l'Hiſtoire, dit ce Livre, ſi vous voulez des Loix, des Préceptes moraux, de l'Eloquence, de la Poéſie, vous trouvez tout dans les Ecritures. En effet, on n'a pas beſoin, comme

S. Aug. de doct. Chriſt.

Lib. 1. cap. 6.

nous l'avons vu, de chercher ailleurs, ce qui peut former le gout & le jugement pour l'Eloquence même. Saint Augustin dit, que plus on est pauvre de son propre fonds, plus on doit s'enrichir dans ces sources sacrées; & qu'étant par soi-même trop petit pour exprimer de si grandes choses, on a besoin de croître par cette autorité de l'Ecriture. Mais je vous demande pardon de vous avoir interrompu. Continuez, s'il vous plaît, Monsieur.

S. Aug. l. 4. de doct. Christ.

C. Hé bien! contentons-nous de l'Ecriture. Mais n'y ajouterons-nous pas les Peres?

A. Sans doute. Ils sont les canaux de la Tradition. C'est par eux que nous découvrons la maniere dont l'Eglise a interprété l'Ecriture dans tous les siecles.

C. Mais faut-il s'engager à ex-

pliquer toujours tous les passages, suivant les interprétations qu'ils leur ont données ? Il me semble que souvent l'un donne un sens spirituel, & l'autre un autre tout différent; lequel choisir ? Car on n'auroit jamais fait, si on vouloit les dire tous.

A. Quand on dit qu'il faut toujours expliquer l'Ecriture conformément à la doctrine des Peres, c'est-à-dire, à leur doctrine constante & uniforme; ils ont donné souvent des sens pieux qui n'ont rien de littéral, ni de fondé sur la doctrine des mysteres & des figures Prophétiques. Ceux-là sont arbitraires, & alors on n'est pas obligé de les suivre, puisqu'ils ne se sont pas suivis les uns les autres. Mais dans les endroits où ils expliquent le sentiment de l'Eglise sur la doctrine de la foi, ou sur

les principes des mœurs, il n'eſt pas permis d'expliquer l'Ecriture en un ſens contraire à leur doctrine. Voilà comment il faut reconnoître leur autorité.

C. Cela me paroît clair. Je voudrois qu'un Prêtre, avant que de prêcher, connût le fonds de leur doctrine, pour s'y conformer. Je voudrois même qu'on étudiât leurs principes de conduite, leurs regles de modération & leur méthode d'inſtruire.

A. Fort bien, ce ſont nos maîtres. C'étoient des eſprits très-élevés, de grandes ames pleines de ſentimens héroïques, des gens qui avoient une expérience merveilleuſe des eſprits & des mœurs des hommes, qui avoient acquis une grande autorité & une grande facilité de parler. On voit même qu'ils étoient très-polis, c'eſt-à-dire, parfaitement

instruits de toutes les bienséances, soit pour écrire, soit pour parler en public, soit pour converser familiérement, soit pour remplir toutes les fonctions de la vie civile. Sans doute tout cela devoit les rendre fort éloquens, & fort propres à gagner les hommes. Aussi trouve-t-on dans leurs écrits une politesse, non-seulement de paroles, mais de sentimens & de mœurs, qu'on ne trouve point dans les écrivains des siecles suivans. Cette politesse qui s'accorde très-bien avec la simplicité, & qui les rendoit gracieux & insinuans, faisoit de grands effets pour la Religion. C'est ce qu'on ne sauroit trop étudier en eux. Ainsi, après l'Ecriture, voilà les sources pures des bons Sermons.

C. Quand un homme auroit

acquis ce fonds, & que ses vertus exemplaires auroient édifié l'Eglise, il seroit en état d'expliquer l'Evangile avec beaucoup d'autorité & de fruit. Par les instructions familieres, & par les conférences, dans lesquelles on l'auroit exercé de bonne heure, il auroit acquis une liberté & une facilité suffisante pour bien parler. Je comprends encore que de tels gens étant appliqués à tout le détail du ministere, c'est-à-dire, à administrer les Sacremens, à conduire les ames, à consoler les mourans & les affligés, ils ne pourroient point avoir le temps d'apprendre par cœur des Sermons fort étudiés. Il faudroit que la bouche parlât, selon l'abondance du cœur, c'est-à-dire, qu'elle répandît sur le peuple la plénitude de la science Evangélique, & les sentimens

affectueux du Prédicateur. Sur ce que vous disiez hier des Sermons qu'on apprend par cœur, j'ai eu la curiosité d'aller chercher un endroit de saint Augustin que j'avois lu autrefois ; en voici le sens. Il prétend que les Prédicateurs doivent parler d'une maniere encore plus claire & plus sensible que les autres gens, parce que la coutume & la bienséance ne permettant pas de les interroger, ils doivent craindre de ne pas se proportionner assez à leurs auditeurs. C'est pourquoi, dit-il, ceux qui apprennent leurs Sermons mot à mot, & qui ne peuvent répéter, & éclaircir une vérité, jusqu'à ce qu'ils remarquent qu'on l'a comprise, se privent d'un grand fruit. Vous voyez bien par-là que saint Augustin se contentoit de préparer les choses dans son esprit,

ſans mettre dans ſa mémoire toutes les paroles de ſes Sermons. Quand même les regles de la vraie Eloquence demanderoient quelque choſe de plus, celles du miniſtere Evangélique ne permettoient pas d'aller plus loin. Pour moi je ſuis, il y a longtemps, de votre avis là-deſſus; pendant qu'il y a tant de beſoins preſſans dans le Chriſtianiſme, pendant que le Prêtre, qui doit être l'homme de Dieu, préparé à toute bonne œuvre, devroit ſe hâter de déraciner l'ignorance & les ſcandales du champ de l'Egliſe: je trouve qu'il eſt fort indigne de lui, qu'il paſſe ſa vie dans ſon cabinet à arrondir des périodes, à retoucher des portraits & à inventer des diviſions. Car dès qu'on s'eſt mis ſur le pied de ces ſortes de Prédicateurs, on n'a plus le temps de faire

autre chose, on ne fait plus d'autre étude, ni d'autre travail; encore même, pour se soulager, se réduit-on souvent à redire toujours les mêmes Sermons. Quelle éloquence que celle d'un homme dont l'auditeur sait par avance toutes les expressions & tous les mouvemens! Vraiment, c'est bien là le moyen de surprendre, d'étonner, d'attendrir, de saisir & de persuader les hommes. Voilà une étrange maniere de cacher l'art & de faire parler la nature. Pour moi, je le dis franchement, tout cela me scandalise. Quoi! le dispensateur des mysteres de Dieu sera-t-il un déclamateur oisif, jaloux de sa réputation, & amoureux d'une vaine pompe? n'osera-t-il parler de Dieu à son peuple, sans avoir rangé toutes ses paroles, & appris en écolier sa leçon par cœur?

A. Votre zele me fait plaisir. Ce que vous dites est véritable. Il ne faut pourtant pas le dire trop fortement : car on doit ménager beaucoup de gens de mérite & même de piété, qui déférant à la coutume, ou préoccupés par l'exemple, se sont engagés de bonne foi dans la méthode que vous blâmez avec raison. Mais j'ai honte de vous interrompre si souvent. Achevez, je vous prie.

C. Je voudrois qu'un Prédicateur expliquât toute la Religion ; qu'il la dévelopât d'une maniere sensible ; qu'il montrât l'institution des choses ; qu'il en marquât la suite & la tradition ; qu'en montrant ainsi l'origine & l'établissement de la Religion, il détruisît les objections des libertins, sans entreprendre ouvertement de les attaquer, de

peur de scandaliser les simples fideles.

A. Vous dites très-bien ; car la véritable maniere de prouver la vérité de la Religion, est de la bien expliquer. Elle se prouve elle-même, quand on en donne la vraie idée. Toutes les autres preuves qui ne sont pas tirées du fonds & des circonstances de la Religion même, lui sont comme étrangeres. Par exemple, la meilleure preuve de la création du monde, du déluge & des miracles de Moïse, c'est la nature de ces miracles, & la maniere dont l'histoire en est écrite. Il ne faut à un homme sage & sans passion, que les lire pour en sentir la vérité.

C. Je voudrois encore qu'un Prédicateur expliquât assiduement & de suite au peuple, outre tout le détail de l'Evangile & des

myſteres, l'origine & l'inſtitution des Sacremens, les traditions, les diſciplines, l'Office & les Cérémonies de l'Egliſe. Par-là on prémuniroit les fideles contre les objections des hérétiques. On les mettroit en état de rendre raiſon de leur foi, & de toucher même ceux d'entre les hérétiques qui ne ſont point opiniâtres. Toutes ces inſtructions afermiroient la foi, donneroient une haute idée de la Religion, & feroient que le peuple profiteroit pour ſon édification de tout ce qu'il voit dans l'Egliſe. Au lieu qu'avec l'inſtruction ſuperficielle qu'on lui donne, il ne comprend preſque rien de tout ce qu'il voit, & il n'a même qu'une idée très-confuſe de ce qu'il entend dire au Prédicateur. C'eſt principalement à cauſe de cette ſuite d'inſtruction

que je voudrois que des gens fixes, comme les Pasteurs, prêchassent dans chaque Paroisse. J'ai souvent remarqué qu'il n'y a, ni art, ni science dans le monde, que les Maîtres n'enseignent de suite par principes & avec méthode. Il n'y a que la Religion qu'on n'enseigne point de cette maniere aux fideles. On leur donne dans l'enfance un petit Catéchisme sec, & qu'ils apprennent par cœur, sans en comprendre le sens. Après quoi ils n'ont plus pour instruction que des Sermons vagues & détachés. Je voudrois, comme vous le disiez tantôt, qu'on enseignât aux Chrétiens les premiers élémens de leur Religion, & qu'on les menât avec ordre jusqu'aux plus hauts mysteres.

A. C'est ce que l'on faisoit autrefois. On commençoit par les

catéchiſer, après quoi les Paſteurs enſeignoient de ſuite l'Evangile par des Homélies. Cela faiſoit des Chrétiens très-inſtruits de toute la parole de Dieu. Vous connoiſſez le Livre de S. Auguſtin *de catechiſandis rudibus*. Vous connoiſſez auſſi le Pédagogue de ſaint Clément, qui eſt un Ouvrage fait pour faire connoître aux Païens qui ſe convertiſſoient, les mœurs de la Philoſophie Chrétienne. C'étoient les plus grands hommes qui étoient employés à ces inſtructions. Auſſi produiſoient-elles des fruits merveilleux, & qui nous paroiſſent maintenant preſque incroyables.

C. Enfin, je voudrois que le Prédicateur, quel qu'il fût, fît ſes Sermons de maniere qu'ils ne lui fuſſent point fort pénibles, & qu'ainſi il pût prêcher ſouvent.

Il faudroit que tous ses Sermons fussent courts, & qu'il pût, sans s'incommoder, & sans lasser le peuple, prêcher tous les Dimanches après l'Evangile. Apparemment ces anciens Evêques, qui étoient fort âgés, & chargés de tant de travaux, ne faisoient pas autant de cérémonie que nos Prédicateurs pour parler au peuple, au milieu de la Messe qu'ils disoient eux-mêmes solemnellement tous les Dimanches. Maintenant, afin qu'un Prédicateur ait bien fait, il faut qu'en sortant de Chaire, il soit tout en eau, hors d'haleine & incapable d'agir le reste du jour. La Chasuble qui n'étoit point alors échancrée à l'endroit des épaules comme à présent, & qui pendoit en rond également de tous les côtés, les empêchoit apparemment de remuer autant les bras

que nos Prédicateurs les remuent. Ainſi leurs ſermons étoient courts, & leur action grave & modérée. Hé bien, Monſieur, tout cela n'eſt-il pas ſelon vos principes ? N'eſt-ce pas là l'idée que vous nous donnez des Sermons ?

A. Ce n'eſt pas la mienne, c'eſt celle de l'antiquité. Plus j'entre dans le détail, plus je trouve que cette ancienne forme des Sermons, étoit la plus parfaite. C'étoient de grands hommes, des hommes non-ſeulement fort ſaints, mais très-éclairés ſur le fonds de la Religion, & ſur la maniere de perſuader les hommes, qui s'étoient appliqués à régler toutes ces circonſtances. Il y a une ſageſſe merveilleuſe cachée ſous cet air de ſimplicité. Il ne faut pas s'imaginer qu'on ait pu dans la

ſuite trouver rien de meilleur. Vous avez, Monſieur, expliqué tout cela parfaitement bien, & vous ne m'avez laiſſé rien à dire; vous développez bien mieux ma penſée que moi-même.

B. Vous élevez bien haut l'éloquence & les ſermons des Peres.

A. Je ne crois pas en dire trop.

B. Je ſuis ſurpris de voir qu'après avoir été ſi rigoureux contre les Orateurs profanes qui ont mêlé des jeux d'eſprit dans leurs diſcours, vous ſoyez ſi indulgent pour les Peres, qui ſont pleins de jeux de mots, d'antitheſes & de pointes fort contraires à toutes vos regles. De grace, accordez-vous avec vous-même, développez-nous tout cela : par exemple, que penſez-vous du ſtyle de Tertullien?

A. Il y a des choſes très-eſtimables dans cet Auteur. La grandeur de ſes ſentimens eſt ſouvent admirable ; d'ailleurs il faut le lire pour certains principes ſur la tradition, pour les faits d'hiſtoire & pour la diſcipline de ſon temps. Mais pour ſon ſtyle, je n'ai garde de le défendre. Il a beaucoup de penſées fauſſes & obſcures, beaucoup de métaphores dures & entortillées. Ce qui eſt mauvais en lui, eſt ce que la plupart des lecteurs y cherchent le plus. Beaucoup de Prédicateurs ſe gâtent dans cette lecture. L'envie de dire quelque choſe de ſingulier les jette dans cette étude. La diction de Tertullien, qui eſt extraordinaire & pleine de faſte, les éblouit. Il faudroit donc bien ſe garder d'imiter ſes penſées & ſon ſtyle. Mais on devroit tirer

de ses ouvrages ses grands sentimens & la connoissance de l'antiquité.

B. Mais saint Cyprien, qu'en dites-vous? n'est-il pas aussi bien enflé?

A. Il l'est sans doute. On ne pouvoit guères être autrement dans son siecle & dans son pays. Mais quoique son style & sa diction sentent l'enflure de son temps & la dureté Africaine, il a pourtant beaucoup de force & d'Eloquence. On voit partout une grande ame, une ame éloquente, qui exprime ses sentimens d'une maniere noble & touchante. On y trouve en quelques endroits des ornemens affectés; par exemple, dans l'Epître à Donat, que saint Augustin cite néanmoins comme une Epître pleine d'Eloquence. Ce Pere dit que Dieu a permis

De doct. Christ.

que ces traits d'une éloquence affectée aient échappé à saint Cyprien, pour apprendre à la postérité, combien l'exactitude Chrétienne a châtié dans tout le reste de ses Ouvrages, ce qu'il y avoit d'ornemens superflus dans le style de cet Orateur, & qu'elle l'a réduit dans les bornes d'une Eloquence plus grave & plus modeste. C'est, continue saint Augustin, ce dernier caractere marqué dans toutes les Lettres suivantes de saint Cyprien, qu'on peut aimer avec sureté, & chercher suivant les regles de la plus sévere Religion, mais auquel on ne peut parvenir qu'avec beaucoup de peine. Dans le fond, l'Epître de saint Cyprien à Donat, quoique trop ornée, au jugement même de saint Augustin, mérite d'être appellée éloquente. Car encore

qu'on y trouve, comme il dit, un peu trop de fleurs ſemées, on voit bien néanmoins que le gros de l'Epître eſt très-ſérieux, très-vif & très-propre à donner une haute idée du Chriſtianiſme à un Païen qu'on veut convertir. Dans les endroits où ſaint Cyprien s'anime fortement, il laiſſe-là tous les jeux d'eſprit; il prend un tour véhément & ſublime.

B. Mais ſaint Auguſtin dont vous parlez, n'eſt-ce pas l'écrivain du monde le plus accoutumé à ſe jouer des paroles? Le défendrez-vous auſſi?

A. Non; je ne le défendrai point là-deſſus. C'eſt le défaut de ſon temps, auquel ſon eſprit vif & ſubtil lui donnoit une pente naturelle. Cela montre que ſaint Auguſtin n'a pas été un Orateur parfait. Mais cela

n'empêche pas qu'avec ce défaut, il n'ait eu un grand talent pour la perſuaſion. C'eſt un homme qui raiſonne avec une force ſinguliere, qui eſt plein d'idées nobles, qui connoît le fond du cœur de l'homme, qui eſt poli & attentif à garder dans tous ſes diſcours la plus étroite bienſéance, qui s'exprime enfin preſque toujours d'une maniere tendre, affectueuſe & inſinuante. Un tel homme ne mérite-t-il pas qu'on lui pardonne le défaut que nous reconnoiſſons en lui ?

C. Il eſt vrai que je n'ai jamais trouvé qu'en lui ſeul une choſe que je vais vous dire ; c'eſt qu'il eſt touchant, lors même qu'il fait des pointes. Rien n'en eſt plus rempli que ſes Confeſſions & ſes Soliloques. Il faut avouer qu'ils ſont tendres & propres à attendrir le lecteur.

A. C'eſt qu'il corrige le jeu d'eſprit autant qu'il eſt poſſible, par la naïveté de ſes mouvemens & de ſes affections. Tous ſes Ouvrages portent le caractere de l'amour de Dieu : non-ſeulement il le ſentoit ; mais il ſavoit merveilleuſement exprimer au dehors les ſentimens qu'il en avoit. Voilà la tendreſſe qui fait une partie de l'Eloquence. D'ailleurs nous voyons que ſaint Auguſtin connoiſſoit bien le fonds des véritables regles. Il dit qu'un diſcours pour être perſuaſif, doit être ſimple, naturel, que l'art doit y être caché, & qu'un diſcours qui paroît trop beau, met l'auditeur en défiance. Il y applique ces paroles que vous connoiſſez, *qui ſophiſtice loquitur, odibilis eſt*. Il traite auſſi avec beaucoup de ſcience l'arrangement des choſes, le mé-

De doct. Chriſt. lib. 2.

lange des divers ſtyles, les moyens de faire toujours croître le diſcours, la néceſſité d'être ſimple & familier, même pour les tons de la voix, & pour l'action en certains endroits, quoique tout ce qu'on dit ſoit grand quand on prêche la Religion ; enfin la maniere de ſurprendre & de toucher. Voilà les idées de ſaint Auguſtin ſur l'Eloquence. Mais voulez-vous voir combien dans la pratique il avoit l'art d'entrer dans les eſprits, & combien il cherchoit à émouvoir les paſſions, ſelon le vrai but de la Rhétorique ? Liſez ce qu'il rapporte lui-même d'un diſcours qu'il fit au peuple à Céſarée de Mauritanie, pour faire abolir une coutume barbare. Il s'agiſſoit d'une coutume ancienne, qu'on avoit pouſſé juſqu'à une cruauté monſtrueuſe ; c'eſt tout dire.

De doct. Chriſt.

dire. Il s'agiſſoit d'ôter au peuple un ſpectacle dont il étoit charmé ; jugez vous-même de la difficulté de cette entrepriſe. Saint Auguſtin dit, qu'après avoir parlé quelque temps, ſes auditeurs s'écrierent & lui applaudirent. Mais il jugea que ſon diſcours ne perſuaderoit point, tandis qu'on s'amuſeroit à lui donner des louanges. Il ne compta donc pour rien le plaiſir & l'admiration de l'auditeur, & il ne commença à eſpérer que quand il vit couler des larmes. En effet, ajoute-t-il, le peuple renonça à ce ſpectacle, & il y a huit ans qu'il n'a point été renouvellé. N'eſt-ce pas là un vrai Orateur ? Avons-nous des Prédicateurs qui ſoient en état d'en faire autant ? Saint Jérôme a encore ſes défauts pour le ſtyle ; mais ſes expreſſions ſont mâles & gran-

des. Il n'eſt pas régulier ; mais il eſt bien plus éloquent que la plupart des gens qui ſe piquent de l'être. Ce ſeroit juger en petit Grammairien, que de n'examiner les Peres que par la langue & le ſtyle. (Vous ſavez bien qu'il ne faut pas confondre l'Eloquence avec l'élégance & la pureté de la diction.) Saint Ambroiſe ſuit auſſi quelquefois la mode de ſon temps. Il donne à ſon diſcours les ornemens qu'on eſtimoit alors. Peut-être même que ces grands hommes qui avoient des vues plus hautes que les regles communes de l'Eloquence, ſe conformoient au gout du temps, pour faire écouter avec plaiſir la parole de Dieu, & pour inſinuer les vérités de la Religion. Mais, après tout, ne voyons-nous pas ſaint Ambroiſe, nonobſtant quelques jeux

de mots, écrire à Théodose avec une force & une persuasion inimitable? Quelle tendresse n'exprime-t-il pas, quand il parle de la mort de son frere Satyre? Nous avons même dans le Bréviaire Romain un discours de lui sur la tête de saint Jean, qu'Hérode respecte & craint encore après sa mort: prenez-y garde, vous en trouverez la fin sublime. Saint Léon est enflé; mais il est grand. Saint Grégoire, Pape, étoit encore dans un siecle pire. Il a pourtant écrit plusieurs choses avec beaucoup de force & de dignité. Il faut savoir distinguer ce que le malheur du temps a mis dans ces grands hommes, comme dans tous les autres Ecrivains de leurs siecles, d'avec ce que leur génie & leurs sentimens leur fournissoient pour persuader leurs auditeurs.

C. Mais quoi ! tout étoit donc gâté, ſelon vous, pour l'Eloquence, dans ces ſiecles ſi heureux pour la Religion ?

A. Sans doute. Peu de temps après l'Empire d'Auguſte, l'Eloquence & la Langue Latine même n'avoient fait que ſe corrompre. Les Peres ne ſont venus qu'après ce déclin ; ainſi il ne faut pas les prendre pour des modeles ſûrs en tout. Il faut même avouer que la plupart des Sermons que nous avons d'eux, ſont leurs moins forts ouvrages. Quand je vous montrois tantôt par le témoignage des Peres que l'Ecriture eſt éloquente, je ſongeois en moi-même, que c'étoient des témoins dont l'Eloquence eſt bien inférieure à celle que vous n'avez crue que ſur leur parole. Il y a des gens d'un goût ſi dépravé, qu'ils ne ſen-

tiront pas les beautés d'Isaïe, & qu'ils admireront saint Pierre Chrysologue, en qui, nonobstant le beau nom qu'on lui a donné, il ne faut chercher que le fonds de la piété Evangélique, sous une infinité de mauvaises pointes. Dans l'Orient la bonne maniere de parler & d'écrire se soutint davantage. La Langue Grecque s'y conserva presque dans sa pureté. Saint Chrysostôme la parloit fort bien ; son style, comme vous savez, est diffus ; mais il ne cherche point de faux ornemens. Tout tend à la persuasion ; il place chaque chose avec dessein ; il connoît bien l'Ecriture-Sainte & les mœurs des hommes ; il entre dans les cœurs, il rend les choses sensibles ; il a des pensées hautes & solides, & il n'est pas sans mouvemens. Dans son tout on peut dire que

c'est un grand Orateur. Saint Grégoire de Nazianze est plus concis & plus poétique, mais un peu moins appliqué à la persuasion. Il a néanmoins des endroits fort touchans ; par exemple, son adieu à Constantinople, & l'Eloge funebre de saint Basile. Celui-ci est grave, sentencieux, austere même dans la diction. Il avoit profondément médité tout le détail de l'Evangile ; il connoissoit à fond les maladies de l'homme, & c'est un grand maître pour le régime des ames. On ne peut rien voir de plus éloquent que son Epître à une Vierge qui étoit tombée. A mon sens, c'est un chef-d'œuvre. Si on n'a un gout formé sur tout cela, on court risque de prendre dans les Peres ce qu'il y a de moins bon, & de ramasser leurs défauts dans les Sermons que l'on compose.

C. Mais combien a duré cette fausse éloquence que vous dites qui succéda à la bonne ?

A. Jusqu'à nous.

C. Quoi ! jusqu'à nous ?

A. Oui, jusqu'à nous, & nous n'en sommes pas encore autant sortis que nous le croyons. Vous en comprendrez bientôt la raison. Les Barbares qui inonderent l'Empire Romain, mirent par-tout l'ignorance & le mauvais gout. Nous venons d'eux ; & quoique les Lettres aient commencé à se rétablir dans le quinzieme siecle, cette résurrection a été lente. On a eu de la peine à revenir à la bonne voie ; & il y a encore bien des gens fort éloignés de la connoître. Il ne faut pas laisser de respecter non-seulement les Peres, mais encore les Auteurs pieux qui ont écrit dans ce long intervalle. On

y apprend la Tradition de leur temps, & on y trouve plusieurs autres instructions très-utiles. Je suis tout honteux de décider ici; mais souvenez-vous, Messieurs, que vous l'avez voulu, & que je suis tout prêt à me dédire, si on me fait appercevoir que je me sois trompé. Il est temps de finir cette conversation.

C. Nous ne vous mettrons point en liberté, que vous n'ayez dit votre sentiment sur la maniere de choisir un texte.

A. Vous comprenez bien que les textes viennent de ce que les Pasteurs ne parloient jamais autrefois au peuple de leur propre fonds. Ils ne faisoient qu'expliquer les paroles du texte de l'Ecriture. Insensiblement on a pris la coutume de ne plus suivre toutes les paroles de l'Evangile. On n'en explique plus qu'un seul endroit

droit qu'on nomme le texte du Sermon. Si donc on ne fait pas une explication exacte de toutes les parties de l'Evangile, il faut au moins en choisir les paroles qui contiennent les vérités les plus importantes & les plus proportionnées au besoin du peuple. Il faut les bien expliquer ; & d'ordinaire pour bien faire entendre la force d'une parole, il faut en expliquer beaucoup d'autres qui la précedent & qui la suivent. Il n'y faut chercher rien de subtil. Qu'un homme a mauvaise grace de vouloir faire l'inventif & l'ingénieux, lorsqu'il devroit parler avec toute la gravité & l'autorité du saint Esprit, dont il emprunte les paroles !

C. Je vous avoue que les textes forcés m'ont toujours déplu. N'avez-vous pas remarqué qu'un Prédicateur tire d'un texte tous

les Sermons qu'il lui plaît? Il détourne insensiblement la matiere pour ajuster son texte avec le Sermon qu'il a besoin de débiter; cela se fait sur-tout dans les Carêmes. Je ne puis l'approuver.

B. Vous ne finirez pas, s'il vous plaît, sans m'avoir encore expliqué une chose qui me fait de la peine. Après cela je vous laisse aller.

A. Hé bien, voyons si je pourrai vous contenter; j'en ai grande envie : car je souhaite fort que vous employiez votre talent à faire des Sermons simples & persuasifs.

B. Vous voulez qu'un Prédicateur explique de suite & littéralement l'Ecriture sainte?

A. Oui, cela seroit admirable.

B. Mais d'où vient donc que les Peres ont fait autrement? Ils sont toujours, ce me semble,

dans les ſens ſpirituels. Voyez ſaint Auguſtin, ſaint Grégoire, ſaint Bernard. Ils trouvent des myſteres ſur tout. Ils n'expliquent guères la Lettre.

A. Les Juifs du temps de Jeſus-Chriſt étoient devenus fertiles en ſens myſtérieux & allégoriques. Il paroît que les Thérapeutes qui demeuroient principalement à Alexandrie, & que Philon dépeint comme des Juifs Philoſophes, mais qu'Euſebe prétend être les premiers Chrétiens, étoient tout adonnés à ces explications de l'Ecriture. C'eſt dans la même Ville d'Alexandrie que les Allégories ont commencé à avoir quelque éclat parmi les Chrétiens. Le premier des Peres qui s'eſt écarté de la Lettre, a été Origene. Vous ſavez le bruit qu'il a fait dans l'Egliſe. La piété inſpire d'a-

bord ces interprétations. Elles ont quelque chose d'ingénieux, d'agréable & d'édifiant. La plupart des Peres, suivant le gout des peuples de ce temps, & apparemment le leur propre, s'en sont beaucoup servis; mais ils recouroient toujours fidélement au sens littéral & au prophétique, qui est littéral en sa maniere, dans toutes les choses où il s'agissoit de montrer les fondemens de la doctrine. Quand les peuples étoient parfaitement instruits de ce que la Lettre devoit leur apprendre, les Peres leur donnoient ces interprétations spirituelles pour les édifier, & pour les consoler. Ces explications étoient fort au gout sur-tout des Orientaux, chez qui elles ont commencé; car ils sont naturellement passionnés pour le langage mystérieux & allégori-

que. Cette variété de ſens leur faiſoit un plaiſir ſenſible, à cauſe des fréquens Sermons & des lectures preſque continuelles de l'Ecriture, qui étoient en uſage dans l'Egliſe. Mais parmi nous, où les peuples ſont infiniment moins inſtruits, il faut courir au plus preſſé, & commencer par le littéral, ſans manquer de reſpect pour les ſens pieux, qui ont été donnés par les Peres. Il faut avoir du pain avant que de chercher des ragouts. Sur l'explication de l'Ecriture on ne peut mieux faire, que d'imiter la ſolidité de ſaint Chryſoſtôme. La plupart des gens de notre temps ne cherchent point les ſens allégoriques, parce qu'ils ont déja aſſez expliqué tout le littéral; mais ils abandonnent le littéral, parce qu'ils n'en conçoivent point la grandeur, & qu'ils le

trouvent ſec & ſtérile, par rapport à leur maniere de prêcher. On trouve toutes les vérités & tout le détail des mœurs dans la lettre de l'Ecriture ſainte; & on l'y trouve non-ſeulement avec une autorité & une beauté merveilleuſe, mais encore avec une abondance inépuiſable en s'y attachant. Un Prédicateur auroit toujours ſans peine un grand nombre de choſes nouvelles & grandes à dire. C'eſt un mal déplorable de voir combien ce tréſor eſt négligé par ceux mêmes qui l'ont tous les jours entre les mains. Si on s'attachoit à cette méthode ancienne de faire des Homélies, il y auroit deux ſortes de Prédicateurs: les uns qui n'ayant, ni la vivacité, ni le génie poétique, expliqueroient ſimplement l'Ecriture ſans en prendre le tour no-

ble & vif. Pourvu qu'ils le fiſſent d'une maniere ſolide & exemplaire, ils ne laiſſeroient pas d'être d'excellens Prédicateurs. Ils auroient ce que demande ſaint Ambroiſe, une diction pure, ſimple, claire, pleine de poids & de gravité, ſans y affecter l'élégance, ni mépriſer la douceur & l'agrément. Les autres ayant le génie poétique expliqueroient l'Ecriture avec le ſtyle & les figures de l'Ecriture même, & ils ſeroient par-là des Prédicateurs achevés. Les uns inſtruiroient d'une maniere forte & vénérable; les autres ajouteroient à la force de l'inſtruction, la ſublimité, l'enthouſiaſme & la véhémence de l'Ecriture. En ſorte qu'elle ſeroit, pour ainſi dire, toute entiere & vivante en eux, autant qu'elle peut l'être dans des hommes qui ne ſont point miracu-

leusement inspirés d'en haut.

B. Ha ! Monsieur, j'oubliois un article important; attendez, je vous prie, je ne vous demande plus qu'un mot.

A. Faut-il censurer encore quelqu'un ?

B. Oui, les Panégyristes. Ne croyez-vous pas que quand on fait l'éloge d'un Saint, il faut prendre son caractere, & réduire toutes ses actions & toutes ses vertus à un point ?

A. Cela sert à montrer l'invention & la subtilité de l'Orateur.

B. Je vous entends : vous ne goutez pas cette méthode.

A. Elle me paroît fausse pour la plupart des sujets. C'est forcer les matieres, que de vouloir les réduire toutes à un seul point. Il y a un grand nombre d'actions dans la vie d'un homme, qui viennent de divers prin-

cipes, & qui marquent des qualités très-différentes. C'est une subtilité scholastique, & qui marque un Orateur très-éloigné de bien connoître la nature, que de vouloir rapporter tout à une seule cause. Le vrai moyen de faire un portrait bien ressemblant est de peindre un homme tout entier; il faut le mettre devant les yeux des auditeurs, parlant & agissant. En décrivant le cours de sa vie, il faut appuyer principalement sur les endroits où son naturel & sa grace paroissent davantage; mais il faut un peu laisser remarquer ces choses à l'auditeur. Le meilleur moyen de loüer le Saint, c'est de raconter ses actions louables. Voilà ce qui donne du corps & de la force à un Eloge; voilà ce qui instruit; voilà ce qui touche. Souvent les auditeurs s'en retournent sans savoir la vie du

Saint dont ils ont entendu parler une heure. Tout au plus ils ont entendu beaucoup de pensées sur un petit nombre de faits détachés & marqués sans suite. Il faudroit au contraire peindre le Saint au naturel, le montrer tel qu'il a été dans tous les âges, dans toutes les conditions, & dans les principales conjonctures où il a passé. Cela n'empêcheroit point qu'on ne remarquât son caractere; on le feroit même bien mieux remarquer par ses actions & par ses paroles, que par des pensées & des desseins d'imagination.

B. Vous voudriez donc faire l'histoire de la vie du Saint, & non pas son Panégyrique?

A. Pardonnez-moi : je ne ferois point une narration simple. Je me contenterois de faire un tissu des faits principaux ; mais je voudrois que ce fût un récit concis, pressé, vif, plein de

mouvemens. Je voudrois que chaque mot donnât une haute idée des Saints, & fût une instruction pour l'auditeur. A cela j'ajouterois toutes les réflexions morales que je croirois les plus convenables. Ne croyez-vous pas qu'un discours fait de cette maniere, auroit une noble & aimable simplicité ? Ne croyez-vous pas que les vies des Saints en seroient mieux connues, & les peuples plus édifiés? Ne croyez-vous pas même, selon les regles de l'Eloquence que nous avons posées, qu'un tel discours seroit plus éloquent que tous ces Panégyriques guindés qu'on voit d'ordinaire ?

B. Je vois bien maintenant que ces Sermons-là ne seroient, ni moins instructifs, ni moins touchans, ni moins agréables que les autres. Je suis content, Monsieur,

en voilà assez ; il est juste que vous alliez vous délasser. Pour moi j'espere que votre peine ne sera pas inutile ; car je suis résolu de quitter tous les recueils modernes & tous les Pensieri Italiens. Je veux étudier fort sérieusement toute la suite & tous les principes de la Religion dans ses sources.

C. Adieu, Monsieur. Pour tout remerciement je vous assure que je vous croirai.

A. Bon soir, Messieurs, je vous quitte avec ces paroles de saint Jérôme à Népotien. *Quand vous enseignerez dans l'Eglise, n'excitez point les applaudissemens, mais les gémissemens du peuple. Que les larmes de vos auditeurs soient vos louanges. Il faut que les discours d'un Prêtre soient pleins de l'Ecriture sainte. Ne soyez pas un déclamateur, mais un vrai docteur des mysteres de votre Dieu.*



LETTRE ÉCRITE A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

SUR L'ÉLOQUENCE, LA POÉSIE, L'HISTOIRE, &c.

JE ſuis honteux, Monſieur, de vous devoir depuis ſi long-temps une réponſe ; mais ma mauvaiſe ſanté & mes embarras continuels ont cauſé ce retardement. Le choix que l'Académie a fait de votre perſonne pour l'emploi de ſon Sécretaire perpétuel, eſt digne de la Compa-

gnie, & promet beaucoup au Public pour les Belles-Lettres. J'avoue que la demande que vous me faites au nom d'un Corps, auquel je dois tant, m'embarrasse un peu. Mais je vais parler au hazard, puisqu'on l'exige. Je le ferai avec une grande défiance de mes pensées, & une sincere déférence pour ceux qui daignent me consulter.

I.

Projet d'achever le Dictionnaire.

LE Dictionnaire auquel l'Académie travaille, mérite sans doute qu'on l'acheve. Il est vrai que l'usage, qui change souvent pour les langues vivantes, pourra changer ce que ce Dictionnaire aura décidé.

Horat. *Art. poet. verss. 69. & seq.*

Nedum sermonum stet honos, & gratia vivax.
Multa renascentur, quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore, vocabula, si volet usus,

Quem penes arbitrium eſt, & jus, & norma loquendi.

Mais ce Dictionnaire aura divers uſages. Il ſervira aux Etrangers, qui ſont curieux de notre Langue, & qui liſent avec fruit les Livres excellens en pluſieurs genres, qui ont été faits en France. D'ailleurs les François les plus polis peuvent avoir quelquefois beſoin de recourir à ce Dictionnaire par rapport à des termes ſur leſquels ils doutent. Enfin quand notre langue ſera changée, il ſervira à faire entendre les Livres dignes de la poſtérité, qui ſont écrits en notre temps. N'eſt-on pas obligé d'expliquer maintenant le langage de Villehardouin & de Joinville ? Nous ſerions ravis d'avoir des Dictionnaires Grecs & Latins faits par les Anciens mêmes. La perfection des Dictionnaires

eſt même un point où il faut avouer que les Modernes ont enchéri ſur les Anciens. Un jour on ſentira la commodité d'avoir un Dictionnaire qui ſerve de clef à tant de bons Livres. Le prix de cet Ouvrage ne peut manquer de croître, à meſure qu'il vieillira.

II.

Il ſeroit à déſirer, ce me ſemble, qu'on joignît au Dictionnaire une Grammaire Françoiſe. Elle ſoulageroit beaucoup les Etrangers, que nos phraſes irrégulieres embarraſſent ſouvent. L'habitude de parler notre Langue, nous empêche de ſentir ce qui cauſe leur embarras. La plupart même des François auroient quelquefois beſoin de conſulter cette regle. Ils n'ont appris leur Langue que par le ſeul uſage, & l'uſage a quelques défauts en

tous

tous lieux. Chaque Province a les ſiens ; Paris n'en eſt pas exempt. La Cour même ſe reſſent un peu du langage de Paris, où les enfans de la plus haute condition ſont d'ordinaire élevés. Les perſonnes les plus polies ont de la peine à ſe corriger ſur certaines façons de parler, qu'elles ont priſes pendant leur enfance en Gaſcogne, en Normandie, ou à Paris même par le commerce des domeſtiques.

Les Grecs & les Romains ne ſe contentoient pas d'avoir appris leur Langue naturelle par le ſimple uſage : ils l'étudioient dans un âge mûr par la lecture des Grammairiens, pour remarquer les regles, les exceptions, les étymologies, les ſens figurés, l'artifice de toute la langue, & ſes variations.

Un ſavant Grammairien court

risque de composer une Grammaire trop curieuse & trop remplie de préceptes. Il me semble qu'il faut se borner à une méthode courte & facile. Ne donnez d'abord que les regles les plus générales ; les exceptions viendront peu à peu. Le grand point est de mettre une personne le plutôt qu'on peut dans l'application sensible des regles par un fréquent usage. Ensuite cette personne prend plaisir à remarquer le détail des regles, qu'elle a suivies d'abord, sans y prendre garde.

Cette Grammaire ne pourroit pas fixer une Langue vivante ; mais elle diminueroit peut-être les changemens capricieux, par lesquels la mode regne sur les termes, comme sur les habits. Ces changemens de pure fantaisie peuvent embrouiller & alté-

rer une Langue au lieu de la perfectionner.

III.

OSERAI-JE hazarder ici, par un excès de zele, une propoſition que je ſoumets à une Compagnie ſi éclairée ? Notre Langue manque d'un grand nombre de mots & de phraſes. Il me ſemble même qu'on l'a gênée & appauvrie depuis environ cent ans, en voulant la purifier. Il eſt vrai qu'elle étoit encore un peu uniforme, & trop *verbeuſe*. Mais le vieux langage ſe fait regretter, quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amiot, dans le Cardinal d'Oſſat, dans les Ouvrages les plus enjoués & dans les plus ſérieux. Il avoit je ne ſais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif & de paſſionné. On a retranché, ſi je ne me trompe, plus de mots qu'on n'en a introduit.

D'ailleurs je voudrois n'en perdre aucun, & en acquérir de nouveaux. Je voudrois autoriser tout terme qui nous manque, & qui a un son doux, sans danger d'équivoque.

Quand on examine de près la signification des termes, on remarque qu'il n'y en a presque point qui soient entiérement Synonymes entr'eux. On en trouve un grand nombre qui ne peuvent désigner suffisamment un objet, à moins qu'on n'y ajoute un second mot. Delà vient le fréquent usage des circonlocutions. Il faudroit abréger, en donnant un terme simple & propre pour exprimer chaque objet, chaque sentiment, chaque action. Je voudrois même plusieurs Synonymes pour un seul objet. C'est le moyen d'éviter toute équivoque, de varier

les phrases, & de faciliter l'harmonie, en choisissant celui de plusieurs Synonymes, qui sonneroit le mieux avec le reste d'un discours.

Les Grecs avoient fait un grand nombre de mots composés, comme *Pantocrator*, *Glaucopis*, *Eucnemides*, *&c.* Les Latins, quoique moins libres en ce genre, avoient un peu imité les Grecs; *Lanifica*, *Malesurda*, *Pomifer*, *&c.* Cette composition servoit à abréger & à faciliter la magnificence des vers. De plus ils rassembloient sans scrupule plusieurs dialectes dans le même Poëme, pour rendre la versification plus variée & plus facile.

Les Latins ont enrichi leur Langue des termes étrangers, qui manquoient chez eux. Par exemple, ils manquoient de termes propres pour la Philosophie, qui

commença ſi tard à Rome. En apprenant le Grec, ils en emprunterent les termes, pour raiſonner ſur les Sciences. Cicéron, quoique très-ſcrupuleux ſur la pureté de ſa Langue, emploie librement les mots Grecs dont il a beſoin. D'abord le mot Grec ne paſſoit que comme étranger; on demandoit permiſſion de s'en ſervir, puis la permiſſion ſe tournoit en poſſeſſion & en droit.

J'entends dire que les Anglois ne ſe refuſent aucun des mots qui leur ſont commodes. Ils les prennent par-tout où ils les trouvent chez leurs voiſins. De telles uſurpations ſont permiſes. En ce genre tout devient commun par le ſeul uſage. Les paroles ne ſont que des ſons, dont on fait arbitrairement les ſignes de nos penſées. Ces ſons n'ont en eux-mêmes aucun prix. Ils ſont autant

au peuple qui les emprunte, qu'à celui qui les a prêtés. Qu'importe qu'un mot ſoit né dans notre pays, ou qu'il nous vienne d'un pays étranger? la jalouſie ſeroit puérile, quand il ne s'agit que de la maniere de mouvoir ſes levres & de frapper l'air.

D'ailleurs nous n'avons rien à ménager ſur ce faux point d'honneur. Notre Langue n'eſt qu'un mêlange de Grec & de Latin, & de Tudeſque, avec quelques reſtes confus de Gaulois. Puiſque nous ne vivons que ſur ces emprunts, qui ſont devenus notre fonds propre, pourquoi aurions-nous une mauvaiſe honte ſur la liberté d'emprunter, par laquelle nous pouvons achever de nous enrichir? Prenons de tous côtés tout ce qu'il nous faut pour rendre notre Langue plus claire, plus préciſe, plus courte & plus

harmonieuſe ; toute circonlocution affoiblit le diſcours.

Il eſt vrai qu'il faudroit que des perſonnes d'un gout & d'un diſcernement éprouvé, choiſiſſent les termes que nous devrions autoriſer. Les mots Latins paroîtroient les plus propres à être choiſis. Les ſons en ſont doux. Ils tiennent à d'autres mots, qui ont déja pris racine dans notre fonds. L'oreille y eſt déja accoutumée. Ils n'ont plus qu'un pas à faire, pour entrer chez nous. Il faudroit leur donner une agréable terminaiſon : quand on abandonne au hazard, ou au vulgaire ignorant, ou à la mode des femmes l'introduction des termes, il en vient pluſieurs, qui n'ont, ni la clarté ni la douceur, qu'il faudroit déſirer.

J'avoue que ſi nous jettions à la hâte & ſans choix dans notre

Langue

Langue, un grand nombre de mots étrangers, nous ferions du François un amas groſſier & informe des autres Langues d'un génie tout différent. C'eſt ainſi que les alimens trop peu digérés, mettent dans la maſſe du ſang d'un homme des parties hétérogenes, qui l'alterent, au lieu de le conſerver. Mais il faut ſe reſſouvenir, que nous ſortons à peine d'une barbarie auſſi ancienne que notre nation.

——— Sed in longum tamen ævum
Manſerunt, hodieque manent veſtigia ruris.
Serus enim Græcis admovit acumina chartis, &c.

Horat. Epiſt. lib. II. Epiſt. 1. verſ. 109. & ſeq.

On me dira peut-être que l'Académie n'a pas le pouvoir de faire un édit avec une affiche, en faveur d'un terme nouveau; le Public pourroit ſe révolter. Je n'ai pas oublié l'exemple de Tibere, maître redoutable de la

vie des Romains; il parut ridicule en affectant de se rendre le maître du terme de *Monopolium.* Mais je crois que le public ne manqueroit point de complaisance pour l'Académie, quand elle le ménageroit. Pourquoi ne viendrions-nous pas à bout de faire ce que les Anglois font tous les jours?

Un terme nous manque, nous en sentons le besoin. Choisissez un son doux & éloigné de toute équivoque, qui s'accommode à notre Langue, & qui soit commode pour abréger le Discours. Chacun en sent d'abord la commodité. Quatre ou cinq personnes le hazardent modestement en conversation familiere; d'autres le répetent par le gout de la nouveauté; le voilà à la mode. C'est ainsi qu'un sentier, qu'on ouvre dans un champ, devient

bien-tôt le chemin le plus battu, quand l'ancien chemin ſe trouve raboteux & moins court.

Il nous faudroit, outre les mots ſimples & nouveaux, des compoſés & des phraſes, où l'art de joindre les termes qu'on n'a pas coutume de mettre enſemble, fît une nouveauté gracieuſe.

Dixeris egregie, notum ſi callida verbum Reddiderit junctura novum. Horat. Art. Poët. verſ. 47. & ſeq.

C'eſt ainſi qu'on a dit *velivolum* en un ſeul mot compoſé de deux, & en deux mots mis l'un auprès de l'autre, *Remigium alarum, Lubricus aſpici*. Mais il faut en ce point être ſobre & précautionné, *tenuis cautuſque ſerendis*. Les nations qui vivent ſous un ciel tempéré, goutent moins que les peuples des pays chauds les métaphores dures & hardies. Ibid. verſ. 46.

Notre Langue deviendroit bien-tôt abondante, ſi les per-

ſonnes qui ont la plus grande réputation de politeſſe, s'appliquoient à introduire les expreſſions, ou ſimples, ou figurées, dont nous avons été privés juſqu'ici.

IV.

UNE excellente Rhétorique ſeroit bien au-deſſus d'une Grammaire & de tous les travaux bornés à perfectionner une Langue. Celui qui entreprendroit cet ouvrage, y raſſembleroit tous les plus beaux préceptes d'Ariſtote, de Cicéron, de Quintilien, de Lucien, de Longin & des autres célebres Auteurs. Leurs textes, qu'il citeroit, ſeroient les ornemens du ſien. En ne prenant que la fleur de la plus pure antiquité, il feroit un ouvrage court, exquis & délicieux.

Je ſuis très-éloigné de vouloir préférer en général le génie des

anciens Orateurs à celui des Modernes. Je suis très-persuadé de la vérité d'une comparaison qu'on a faite. C'est que comme les arbres ont aujourd'hui la même forme, & portent les mêmes fruits qu'ils portoient il y a deux mille ans, les hommes produisent les mêmes pensées. Mais il y a deux choses que je prends la liberté de représenter. La premiere est que certains climats sont plus heureux que d'autres, pour certains talens, comme pour certains fruits. Par exemple, le Languedoc & la Provence produisent des raisins & des figues d'un meilleur gout que la Normandie & que les Pays-Bas. De même les Arcadiens étoient d'un naturel plus propre aux beaux Arts que les Scythes. Les Siciliens sont encore plus propres à la Musique que les Lapons. On voit

même que les Athéniens avoient un esprit plus vif & plus subtil que les Béotiens. La seconde chose que je remarque, est que les Grecs avoient une espece de longue tradition, qui nous manque. Ils avoient plus de culture pour l'éloquence que notre nation n'en peut avoir. Chez les Grecs tout dépendoit du peuple, & le peuple dépendoit de la parole. Dans leur forme de gouvernement, la fortune, la réputation, l'autorité étoient attachées à la persuasion de la multitude. Le peuple étoit entraîné par les Rhéteurs artificieux & véhémens. La parole étoit le grand ressort en paix & en guerre. Delà viennent tant de harangues, qui sont rapportées dans les histoires, & qui nous sont presque incroyables, tant elles sont loin de nos mœurs. On voit dans Dio-

dore de Sicile, Nicolas & Gylippe, qui entraînent tour à tour les Syracuſains. L'un leur fait d'abord accorder la vie aux priſonniers Athéniens, & l'autre, un moment après, les détermine à faire mourir ces mêmes priſonniers.

La parole n'a aucun pouvoir ſemblable chez nous. Les aſſemblées n'y ſont que des cérémonies & des ſpectacles. Il ne nous reſte guères de monumens d'une forte éloquence, ni de nos anciens Parlemens, ni de nos Etats-Généraux, ni de nos Aſſemblées de Notables. Tout ſe décide en ſecret dans le cabinet des Princes, ou dans quelque négociation particuliere. Ainſi notre nation n'eſt point excitée à faire les mêmes efforts que les Grecs, pour dominer par la parole. L'uſage public de l'éloquence eſt

maintenant presque borné aux Prédicateurs & aux Avocats.

Nos Avocats n'ont pas autant d'ardeur pour gagner le procès de la rente d'un particulier, que les Rhéteurs de la Grece avoient d'ambition pour s'emparer de l'autorité suprême dans une République. Un Avocat ne perd rien, & gagne même de l'argent, en perdant la cause qu'il plaide. Est-il jeune ? il se hâte de plaider avec un peu d'élégance, pour acquérir quelque réputation, & sans avoir jamais étudié, ni le fond des loix, ni les grands modeles de l'antiquité. A-t-il quelque réputation établie ? il cesse de plaider, & se borne aux consultations, où il s'enrichit. Les Avocats les plus estimables sont ceux qui exposent nettement les faits, qui remontent avec précision à un principe de droit, &

qui répondent aux objections suivant ce principe. Mais où sont ceux qui possedent le grand art d'enlever la persuasion, & de remuer les cœurs de tout un peuple ?

Oserai-je parler avec la même liberté sur les Prédicateurs ? Dieu sait combien je révere les Ministres de la parole de Dieu. Mais je ne blesse aucun d'entr'eux personnellement, en remarquant en général, qu'ils ne sont pas tous également humbles & détachés. De jeunes gens sans réputation se hâtent de prêcher. Le Public s'imagine voir qu'ils cherchent moins la gloire de Dieu que la leur, & qu'ils sont plus occupés de leur fortune, que du salut des ames. Ils parlent en Orateurs brillans, plutôt qu'en *Ministres de J. C.* & en *dispensateurs de ses mysteres*. Ce n'est point

avec cette ostentation de paroles, que S. Pierre annonçoit Jesus crucifié, dans ces Sermons qui convertissoient tant de milliers d'hommes.

De Doct. Christ. lib. IV. Veut-on apprendre de S. Augustin les regles d'une éloquence sérieuse & efficace ? Il distingue, après Cicéron, trois divers genres, suivant lesquels on peut parler. Il faut, dit-il, parler d'une façon abaissée & familiere pour instruire, *submissè*. Il faut parler d'une façon douce, gracieuse & insinuante, pour faire aimer la vérité, *temperatè*. Il faut parler d'une façon grande & véhémente, quand on a besoin d'entraîner les hommes, & de les arracher à leurs passions, *granditer*. Il ajoute qu'on ne doit user des expressions qui plaisent, qu'à cause qu'il y a peu d'hommes assez raisonnables, pour gouter une vé-

rité, qui eſt ſeche & nue dans un diſcours. Pour le genre ſublime & véhément, il ne veut point qu'il ſoit fleuri : *Non tàm verborum ornatibus comtum eſt, quàm violentum animi affectibus. . . . . Fertur quippe impetu ſuo, & elocutionis pulchritudinem, ſi occurerit, vi rerum rapit, non cura decoris aſſumit.* Un homme, dit encore ce Pere, *qui combat très-courageuſement avec une épée enrichie d'or & de pierreries*, ſe ſert de ces armes, *parce qu'elles ſont propres au combat, ſans penſer à leur prix.* Il ajoute que Dieu avoit permis que S. Cyprien eût mis des ornemens affectés dans ſa Lettre à Donat, *afin que la poſtérité pût voir combien la pureté de la Doctrine Chrétienne l'avoit corrigé de cet excès, & l'avoit ramené à une éloquence plus grave & plus modeſte.* Mais rien n'eſt plus touchant que les

deux histoires que S. Augustin nous raconte, pour nous instruire de la maniere de prêcher avec fruit.

Dans la premiere occasion il n'étoit encore que Prêtre. Le S. Evêque Valere le faisoit parler, pour corriger le peuple d'Hippone de l'abus des festins trop libres dans les solemnités.
Ep. xxix. Ad Alyp. Il prit en main le livre des Ecritures. Il y lut les reproches les plus véhémens. Il conjura ses auditeurs par *les opprobres, par les douleurs de J. C. par sa croix, par son sang*, de ne point se perdre eux-mêmes, *d'avoir pitié de celui qui leur parloit avec tant d'affection, & de se souvenir du vénérable vieillard Valere, qui l'avoit chargé par tendresse pour eux, de leur annoncer la vérité. Ce ne fut point*, dit-il, *en pleurant sur eux, que je les fis pleurer; mais pendant*

que je parlois, leurs larmes prévinrent les miennes. J'avoue que je ne pus point alors me retenir. Après que nous eumes pleuré ensemble, je commençai à espérer fortement leur correction. Dans la suite il abandonna le discours qu'il avoit préparé, parce qu'il ne lui paroissoit plus convenable à la disposition des esprits. Enfin il eut la consolation de voir ce peuple docile & corrigé dès ce jour-là.

Voici l'autre occasion où ce Pere enleva les cœurs. Ecoutons ses paroles. *Il faut bien se garder de croire qu'un homme a parlé d'une façon grande & sublime, quand on lui a donné de fréquentes acclamations & de grands applaudissemens. Les jeux d'esprit du plus bas genre & les ornemens du genre tempéré attirent de tels succès. Mais le genre sublime accable souvent par son poids, & ôte même la parole;* De Doct. Christ. lib. IV.

il réduit aux larmes. Pendant que je tâchois de persuader au peuple de Césarée en Mauritanie, qu'il devoit abolir un combat des Citoyens ..... où les parens, les freres, les peres & les enfans divisés en deux partis, combattoient en public pendant plusieurs jours de suite en un certain temps de l'année, chacun s'efforçoit de tuer celui qu'il attaquoit. Je me servis, selon toute l'étendue de mes forces, des plus grandes expressions, pour déraciner des cœurs & des mœurs de ce peuple, une coutume si cruelle & si invétérée. Je ne crus néanmoins avoir rien gagné, pendant que je n'entendis que leurs acclamations. Mais j'espérai, quand je les vis pleurer. Les acclamations montroient que je les avois instruits, & que mon discours leur faisoit plaisir. Mais leurs larmes marquerent qu'ils étoient changés. Quand je les vis couler, je crus

que cette horrible coutume, qu'ils avoient reçue de leurs Ancêtres, & qui les tyrannisoit depuis si long-temps, seroit abolie.... Il y a déja environ huit ans, ou même plus, que ce peuple par la grace de J. C. n'a entrepris rien de semblable.

Si S. Augustin eût affoibli son discours par les ornemens affectés du genre fleuri, il ne seroit jamais parvenu à corriger les peuples d'Hippone & de Césarée.

Démosthene a suivi cette regle de la véritable éloquence. *O Athéniens*, disoit-il, *ne croyez pas que Philippe soit comme une Divinité, à laquelle la fortune soit attachée. Parmi les hommes, qui paroissent dévoués à ses intérêts, il y en a qui le haïssent, qui le craignent, qui en sont envieux... mais toutes ces choses demeurent comme ensevelies par votre lenteur & votre* 1. Philip.

négligence .... Voyez, ô Athéniens en quel état vous êtes réduits. Ce méchant homme est parvenu jusqu'au point de ne plus vous laisser le choix entre la vigilance & l'inaction. Il vous menace ; il parle, dit-on, avec arrogance ; il ne peut plus se contenter de ce qu'il a conquis sur vous. Il étend de plus en plus chaque jour ses projets pour vous subjuguer ; il vous tend des pieges de tous les côtés, pendant que vous êtes sans cesse en arriere & sans mouvement. Quand est-ce donc, ô Athéniens, que vous ferez ce qu'il faut faire ? Quand est-ce que nous verrons quelque chose de vous ? Quand est-ce que la nécessité vous y déterminera ? Mais que faut-il croire de ce qui se fait actuellement ? Ma pensée est qu'il n'y a pour des hommes libres aucune plus pressante nécessité, que celle qui résulte de la honte d'avoir mal conduit ses propres affaires.

Voulez-

Voulez-vous achever de perdre votre temps ? Chacun ira-t-il encore çà & là dans la place publique, faisant cette question? N'y a-t-il aucune nouvelle? Eh, que peut-il y avoir de plus nouveau, que de voir un homme de Macédoine, qui dompte les Athéniens, & qui gouverne toute la Grece? Philippe est mort, dit quelqu'un. Non, dit un autre, il n'est que malade. Eh, que vous importe, puisque, s'il n'étoit plus, vous vous feriez bientôt un autre Philippe? Voilà le bon sens qui parle sans autre ornement que sa force. Il rend la vérité sensible à tout le peuple. Il le réveille, il le pique, il lui montre l'abyme ouvert. Tout est dit pour le salut commun. Aucun mot n'est pour l'Orateur. Tout instruit & touche. Rien ne brille.

Il est vrai que les Romains suivirent assez tard l'exemple des

Grecs pour cultiver les belles Lettres.

Horat. Art. Poët. verſ. 323. & ſeq.

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Muſa loqui, præter laudem nullius avaris.
Romani pueri longis rationibus aſſem, &c.

Les Romains étoient occupés des Loix, de la Guerre, de l'Agriculture & du commerce d'argent. C'eſt ce qui faiſoit dire à Virgile :

Æneid. VI. verſ. 848.

Excudent alii ſpirantia mollius æra, &c.
. . . .
Tu regere imperio, &c.

Saluſte fait un beau portrait des mœurs de l'ancienne Rome, en avouant qu'elle négligeoit les Lettres.

Bell. Catilin.

Prudentiſſimus quiſque negotioſus maximè erat. Ingenium nemo ſine corpore exercebat. Optimus quiſque facere, quàm dicere, ſua ab aliis benefacta laudari, quàm ipſe aliorum narrare malebat.

Il faut néanmoins avouer, ſui-

vant le rapport de Tite-Live, que l'éloquence nerveuſe & populaire étoit déja bien cultivée à Rome dès le temps de Manlius. Cet homme, qui avoit ſauvé le Capitole contre les Gaulois, vouloit ſoulever le peuple contre le Gouvernement. *Quouſque tandem*, dit-il, *ignorabitis vires veſtras, quas natura ne belluas quidem ignorare voluit? Numerate ſaltem quot ipſi ſitis .... Tamen acrius crederem, vos pro libertate, quàm illos pro dominatione certaturos ..... quouſque me circumſpectabitis? Ego quidem nulli veſtrûm deero, &c.* Ce puiſſant Orateur enlevoit tout le peuple pour ſe procurer l'impunité, en tendant les mains vers le Capitole, qu'il avoit ſauvé autrefois. On ne put obtenir ſa mort de la multitude, qu'en le menant dans un bois ſacré d'où il ne pouvoit

T. Liv. *lib. vj. c.* 18.

plus montrer le Capitole aux Citoyens. *Apparuit Tribunis*, dit Tite-Live, *nisi oculos quoque hominum liberassent à tanti memoria decoris, nunquam fore in præoccupatis beneficio animis, vero crimini locum..... Ibi crimen valuit, &c.* Chacun sait combien l'éloquence des Grecs causa de trouble. Celle de Catilina mit la République dans le plus grand péril. Mais cette éloquence ne tendoit qu'à persuader, & à émouvoir les passions. Le bel esprit n'y étoit d'aucun usage. Un Déclamateur fleuri n'auroit eu aucune force dans les affaires.

Ibid. a. 20.

Rien n'est plus simple que Brutus, quand il se rend supérieur à Cicéron, jusqu'à le reprendre & à le confondre. *Vous demandez*, lui dit-il, *la vie à Octave. Quelle mort seroit aussi funeste? Vous montrez par cette demande, que la ty-*

Apud Ciceronem, lib. Epist. ad Brutum, Epist. 15.

rannie n'est pas détruite, & qu'on n'a fait que changer de tyran. Reconnoissez vos paroles. Niez, si vous l'osez, que cette priere ne convient qu'à un Roi, à qui elle est faite par un homme réduit à la servitude. Vous dites que vous ne lui demandez qu'une seule grace, savoir qu'il veuille bien sauver la vie des Citoyens, qui ont l'estime des honnêtes gens & de tout le peuple Romain. Quoi donc, à moins qu'il ne veuille, nous ne serons plus? Mais il vaut mieux n'être plus, que d'être par lui. Non, je ne crois point que tous les dieux soient déclarés contre le salut de Rome, jusqu'au point de vouloir qu'on demande à Octave la vie d'aucun citoyen, encore moins celle des libérateurs de l'Univers... O Cicéron, vous avouez qu'Octave a un tel pouvoir, & vous êtes de ses amis! Mais si vous m'aimiez, pouvez-vous désirer de me voir à

Rome, lorsqu'il faudroit me recommander à cet enfant, afin que j'eusse la permission d'y aller? Quel est donc celui que vous remerciez de ce qu'il souffre que je vive encore? Faut-il regarder comme un bonheur, de ce qu'on demande cette grace à Octave plutôt qu'à Antoine?... C'est cette foiblesse & ce désespoir, que les autres ont à se reprocher comme vous qui ont inspiré à César l'ambition de se faire Roi.... Si nous nous souvenions que nous sommes Romains.... ils n'auroient pas eu plus d'audace pour envahir la tyrannie, que nous de courage pour la repousser.... O vengeur de tant de crimes, je crains que vous n'ayez fait que retarder un peu notre chute. Comment pouvez-vous voir ce que vous avez fait? &c.

Combien ce discours seroit-il énervé, indécent & avili, si on y mettoit des pointes & des jeux

d'esprit ? Faut-il que les hommes chargés de parler en Apôtres, recueillent avec tant d'affectation les fleurs que Démosthene, Manlius & Brutus ont foulées aux pieds ? Faut-il croire que les Ministres évangéliques sont moins sérieusement touchés du salut éternel des peuples, que Démosthene ne l'étoit de la liberté de sa patrie; que Manlius n'avoit d'ambition pour séduire la multitude; que Brutus n'avoit de courage pour aimer mieux la mort qu'une vie due au Tyran ?

J'avoue que le genre fleuri a ses graces; mais elles sont déplacées dans les discours, où il ne s'agit point d'un jeu d'esprit plein de délicatesse, & où les grandes passions doivent parler. Le genre fleuri n'atteint jamais au sublime. Qu'est-ce que

les Anciens auroient dit d'une Tragédie, où Hécube auroit déploré ſes malheurs par des pointes ? La vraie douleur ne parle point ainſi. Que pourroit-on croire d'un Prédicateur, qui viendroit montrer aux pécheurs le jugement de Dieu pendant ſur leur tête, & l'enfer ouvert ſous leurs pieds, avec les jeux de mots les plus affectés ?

Il y a une bienſéance à garder pour les paroles, comme pour les habits. Une veuve déſolée ne porte point le deuil avec beaucoup de broderie, de friſure & de rubans. Un Miſſionnaire Apoſtolique ne doit point faire de la parole de Dieu une parole vaine & pleine d'ornemens affectés. Les Païens même auroient été indignés de voir une Comédie ſi mal jouée.

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adſunt Horat. Art. Poët.
Humani vultus. Si vis me flere, dolendum eſt
Primum ipſi tibi : tunc tua me infortunia lædent,
Telephe, vel Peleu. Male ſi mandata loqueris,
Aut dormitabo, aut ridebo ; triſtia mœſtum
Vultum verba decent.

Il ne faut pas faire à l'Eloquence le tort de penſer qu'elle n'eſt qu'un art frivole, dont un Déclâmateur ſe ſert pour impoſer à la foible imagination de la multitude, & pour trafiquer de la parole. C'eſt un Art très-ſérieux, qui eſt deſtiné à inſtruire, à réprimer les paſſions, à corriger les mœurs, à ſoutenir les Loix, à diriger les délibérations publiques, à rendre les hommes bons & heureux. Plus un Déclamateur feroit d'efforts pour m'éblouir par les preſtiges de ſon diſcours, plus je me révolterois contre ſa vanité. Son empreſſement pour faire admirer ſon eſ-

prit, me paroîtroit le rendre indigne de toute admiration. Je cherche un homme sérieux, qui me parle pour moi, & non pour lui, qui veuille mon salut, & non sa vaine gloire. L'homme digne d'être écouté, est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, & de la pensée que pour la vérité & la vertu. Rien n'est plus méprisable qu'un parleur de métier, qui fait de ses paroles ce qu'un Charlatan fait de ses remedes.

Je prends pour juges de cette question les Païens mêmes. Platon ne permet dans sa République aucune musique avec les tons efféminés des Lydiens. Les Lacédémoniens excluoient de la leur tous les instrumens trop composés, qui pouvoient amollir les cœurs. L'harmonie, qui ne va qu'à flatter l'oreille, n'est

qu'un amuſement de gens foibles & oiſifs ; elle eſt peu digne d'une République bien policée. Elle n'eſt bonne qu'autant que les ſons y conviennent aux ſens des paroles, & que les paroles y inſpirent des ſentimens vertueux. La Peinture, la Sculpture & les autres beaux Arts doivent avoir le même but. L'Eloquence doit, ſans doute, entrer dans le même deſſein. Le plaiſir n'y doit être mêlé, que pour faire le contrepoids des mauvaiſes paſſions & pour rendre la vertu aimable.

Je voudrois qu'un Orateur ſe préparât long-temps en général, pour acquérir un fonds de connoiſſances, & pour ſe rendre capable de faire de bons Ouvrages. Je voudrois que cette préparation générale le mît en état de ſe préparer moins pour chaque diſcours particulier. Je voudrois

qu'il fût naturellement très-ſenſé, & qu'il ramenât tout au bon ſens; qu'il fît de ſolides études, qu'il s'exerçât à raiſonner avec juſteſſe & exactitude, ſe défiant de toute ſubtilité. Je voudrois qu'il ſe défiât de ſon imagination pour ne ſe laiſſer jamais dominer par elle, & qu'il fondât chaque diſcours ſur un principe indubitable, dont il tireroit les conſéquences naturelles.

Horat. Art. Poët. verſ. 309. & ſeq.

Scribendi rectè ſapere eſt principium, & fons.
Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ,
Verbaque proviſam rem non invita ſequentur;
Qui didicit patriæ quid debeat, & quid amicis, &c.

D'ordinaire un Déclamateur fleuri ne connoît point les principes d'une ſaine Philoſophie, ni ceux de la doctrine évangélique pour perfectionner les mœurs.

Il ne veut que des phraſes brillantes & que des tours ingénieux.

Ce qui lui manque le plus eſt le fonds des choſes. Il ſait parler avec grace, ſans ſavoir ce qu'il faut dire. Il énerve les plus grandes vérités par un tour vain & trop orné.

Au contraire, le véritable Orateur n'orne ſon diſcours que de éités lumineuſes, que de ſentimens nobles, que d'expreſſions fortes & proportionnées à ce qu'il tâche d'inſpirer. Il penſe, il ſent, & la parole ſuit. *Il ne dépend point des paroles*, dit S. Auguſtin, *mais les paroles dépendent de lui*. Un homme qui a l'ame forte & grande avec quelque facilité naturelle de parler & un grand exercice, ne doit jamais craindre que les termes lui manquent. Ses moindres diſcours auront des traits originaux que les Déclamateurs fleuris ne pourront jamais imiter. Il n'eſt point eſclave

De doctr. Christ. lib. IV.

des mots. Il va droit à la vérité. Il ſait que la paſſion eſt comme l'ame de la parole. Il remonte d'abord au premier principe ſur la matiere qu'il veut débrouiller. Il met ce principe dans ſon vrai point de vue. Il le tourne & le retourne, pour y accoutumer ſes Auditeurs les moins pénétrans. Il deſcend juſqu'aux dernieres conſéquences par un enchaînement court & ſenſible. Chaque vérité eſt miſe en ſa place par rapport au tout. Elle prépare, elle amene, elle appuie une autre vérité, qui a beſoin de ſon ſecours. Cet arrangement ſert à éviter les répétitions qu'on peut épargner au Lecteur. Mais il ne retranche aucune des répétitions, par leſquelles il eſt eſſentiel de ramener ſouvent l'auditeur au point qui décide lui ſeul de tout.

Il faut lui montrer ſouvent la conclusion dans le principe. De ce principe comme du centre ſe répand la lumiere ſur toutes les parties de cet Ouvrage, de même qu'un Peintre place dans ſon tableau le jour, en ſorte que d'un ſeul endroit il diſtribue à chaque objet ſon dégré de lumiere. Tout le diſcours eſt un. Il ſe réduit à une ſeule propoſition miſe au plus grand jour par des tours variés. Cette unité de deſſein fait qu'on voit d'un ſeul coup d'œil l'ouvrage entier, comme on voit de la place publique d'une ville toutes les rues & toutes les portes, quand toutes les rues ſont droites, égales & en ſymmétrie. Le diſcours eſt la propoſition développée. La propoſition eſt le diſcours en abrégé.

Denique ſit, quodvis ſimplex, dumtaxat & unum. Horat. Art. Poët. v. 23.

Quiconque ne ſent pas la beauté & la force de cette unité & de cet ordre, n'a encore rien vu au grand jour. Il n'a vu que des ombres dans la caverne de Platon. Que diroit-on d'un Architecte, qui ne ſentiroit aucune différence entre un grand Palais, dont tous les bâtimens ſeroient proportionnés, pour former un tout dans le même deſſein, & un amas confus de petits édifices, qui ne feroient point un vrai tout, quoiqu'ils fuſſent les uns auprès des autres? Quelle comparaiſon entre le Coliſée, & une multitude confuſe de maiſons irrégulieres d'une Ville? Un ouvrage n'a une véritable unité, que quand on ne peut en rien ôter ſans couper dans le vif.

Il n'a un véritable ordre, que quand on ne peut en déplacer aucune partie, ſans affoiblir, ſans

obscurcir, sans déranger le tout. C'est ce qu'Horace explique parfaitement.

nec lucidus ordo : *Art. Poët. vers. 41. & seq.*
Ordinis hæc virtus erit, & venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici
Pleraq; differat, & presens in tempus omittat.

Tout auteur, qui ne donne point cet ordre à son discours, ne possede pas assez sa matiere. Il n'a qu'un gout imparfait, & qu'un demi-génie. L'ordre est ce qu'il y a de plus rare dans les opérations de l'esprit. Quand l'ordre, la justesse, la force & la véhémence se trouvent réunis, le discours est parfait. Mais il faut avoir tout vu, tout pénétré & tout embrassé pour savoir la place précise de chaque mot. C'est ce qu'un Déclamateur livré à son imagination & sans science, ne peut discerner.

Isocrate est doux, insinuant,

plein d'élégance. Mais peut-on le comparer à Homere ? Allons plus loin. Je ne crains pas de dire que Démosthene me paroît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je fais. Il embellit tout ce qu'il touche. Il fait honneur à la parole. Il fait des mots ce qu'un autre n'en sauroit faire. Il a je ne sais combien de sortes d'esprit. Il est même court & véhément toutes les fois qu'il veut l'être contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine ; mais on remarque quelque parure dans son discours. L'art y est merveilleux ; mais on l'entrevoit. L'Orateur, en pensant au salut de la République, ne s'oublie pas & ne se laisse point oublier. Démosthene paroît sortir de soi, & ne voir que la Patrie. Il ne cherche point le beau ; il le fait sans

y penser. Il eſt au deſſus de l'admiration. Il ſe ſert de la parole, comme un homme modeſte de ſon habit pour ſe couvrir. Il tonne, il foudroie. C'eſt un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on eſt ſaiſi. On penſe aux choſes qu'il dit, & non à ſes paroles. On le perd de vue. On n'eſt occupé que de Philippe, qui envahit tout. Je ſuis charmé de ces deux Orateurs. Mais j'avoue que je ſuis moins touché de l'art infini & de la magnifique éloquence de Cicéron, que de la rapide ſimplicité de Démoſthene.

L'Art ſe décrédite lui-même; il ſe trahit en ſe montrant. *Iſocrate*, dit Longin, *eſt tombé.... dans une faute de petit écolier, & voici par où il débute.* Sub. ch. 31. » *Puiſque* » *le diſcours a naturellement la ver-* » *tu de rendre les choſes grandes pe-*

» *tites, & les petites grandes; qu'il*
» *sait donner les graces de la nou-*
» *veauté aux choses les plus vieil-*
» *les, & qu'il fait paroître vieilles*
» *celles qui sont nouvellement fai-*
» *tes. Est-ce ainsi, dira quelqu'un, ô Isocrate, que vous allez changer toutes choses à l'égard des Lacédémoniens & des Athéniens? En faisant de cette sorte l'éloge du discours, il fait proprement un exorde, pour avertir ses Auditeurs de ne rien croire de ce qu'il va dire.* En effet, c'est déclarer au monde que les Orateurs ne sont que des Sophistes, tels que le Gorgias de Platon, & que les autres Rhéteurs de la Grece, qui abusoient de la parole, pour imposer au peuple.

Si l'Eloquence demande que l'Orateur soit homme de bien, & cru tel, pour toutes les affaires les plus profanes, à combien plus forte raison doit-on croire ces

paroles de saint Augustin sur les hommes qui ne doivent parler qu'en Apôtres ? *Celui-là parle avec sublimité, dont la vie ne peut être exposée à aucun mépris.* Que peut-on espérer des discours d'un jeune homme, sans fonds d'étude, sans expérience, sans réputation acquise, qui se joue de la parole, & qui veut peut-être faire fortune dans le ministere où il s'agit d'être pauvre avec JESUS-CHRIST, de porter la Croix avec lui en se renonçant, & de vaincre les passions des hommes pour les convertir ?

Je ne puis me résoudre à finir cet article, sans dire un mot de l'éloquence des Peres. Certaines personnes éclairées ne leur font pas une exacte justice. On en juge par quelque métaphore dure de Tertullien, par quelque période enflée de S. Cyprien, par

quelque endroit obſcur de ſaint Ambroiſe, par quelque antitheſe ſubtile & rimée de S. Auguſtin, par quelque jeu de mots de ſaint Pierre Chryſologue. Mais il faut avoir égard au gout dépravé des temps où les Peres ont vécu. Le gout commençoit à ſe gâter à Rome peu de temps après celui d'Auguſte. Juvenal a moins de délicateſſe qu'Horace; Séneque le tragique, & Lucain, ont une enflure choquante. Rome tomboit, les Etudes d'Athenes mêmes étoient déchues, quand ſaint Baſile & ſaint Grégoire de Nazianze y allerent. Les raffinemens d'eſprit avoient prévalu. Les Peres, inſtruits par les mauvais Rhéteurs de leur temps, étoient entraînés dans le préjugé univerſel. C'eſt à quoi les Sages mêmes ne réſiſtent preſque jamais. On ne croyoit pas qu'il fût per-

mis de parler d'une façon ſimple & naturelle. Le monde étoit, pour la parole, dans l'état où il ſeroit pour les habits, ſi perſonne n'oſoit paroître vêtu d'une belle étoffe, ſans la charger de la plus épaiſſe broderie. Suivant cette mode, il ne falloit point parler; il falloit déclamer. Mais ſi on veut avoir la patience d'examiner les écrits des Peres, on y verra des choſes d'un grand prix. Saint Cyprien a une magnanimité & une véhémence, qui reſſemblent à celle de Démoſthene. On trouve dans S. Chryſoſtôme un jugement exquis, des images nobles, une morale ſenſible & aimable. S. Auguſtin eſt tout enſemble ſublime & populaire : il remonte plus aux hauts principes par les tours les plus familiers ; il interroge ; il ſe fait interroger ; il répond. C'eſt une

conversation entre lui & son Auditeur. Les comparaisons viennent à propos dissiper tous les doutes. Nous l'avons vu descendre jusqu'aux dernieres grossiéretés de la populace pour la redresser. S. Bernard a été un prodige dans un siecle barbare. On trouve en lui de la délicatesse, de l'élévation, du tour, de la tendresse & de la véhémence. On est étonné de tout ce qu'il y a de beau & de grand dans les Peres, quand on connoît les siecles où ils ont écrit. On pardonne à Montagne des expressions Gasconnes, & à Marot un vieux langage; pourquoi ne veut-on point passer aux Peres l'enflure de leur temps, avec laquelle on trouveroit des vérités précieuses & exprimées par les traits les plus forts?

Mais il ne m'appartient pas de faire

faire ici l'ouvrage, qui est réservé à quelque savante main. Il me suffit de proposer en gros ce qu'on peut attendre de l'Auteur d'une excellente Rhétorique. Il peut embellir son ouvrage, en imitant Cicéron par le mélange des exemples avec les préceptes. *Les hommes qui ont un génie pénétrant & rapide*, dit saint Augustin, *profitent plus facilement dans l'éloquence, en lisant les discours des hommes éloquens, qu'en étudiant les préceptes mêmes de l'art.* On pourroit faire une agréable peinture des divers caracteres des Orateurs, de leurs mœurs, de leurs gouts & de leurs maximes. Il faudroit même les comparer ensemble, pour donner au Lecteur dequoi juger du dégré d'excellence de chacun d'entr'eux.

V.

Projet de Poétique.

UNE Poétique ne me paroît-troit pas moins à désirer qu'une Rhétorique. La Poésie est plus sérieuse & plus utile que le vulgaire ne le croit. La Religion a consacré la Poésie à son usage dès l'origine du genre humain. Avant que les hommes eussent un texte d'Ecriture divine, les sacrés Cantiques, qu'ils savoient par cœur, conservoient la mémoire de l'origine du monde, & la tradition des merveilles de Dieu. Rien n'égale la magnificence & le transport des Cantiques de Moïse. Le Livre de Job est un poëme plein des figures les plus hardies & les plus majestueuses. Le Cantique des Cantiques exprime avec grace & tendresse l'union mystérieuse de Dieu époux avec l'ame de l'homme, qui devient son épouse. Les

Pſeaumes ſeront l'admiration & la conſolation de tous les ſiecles & de tous les peuples, où le vrai Dieu ſera connu & ſenti. Toute l'Ecriture eſt pleine de Poéſie dans les endroits même où l'on ne trouve aucune trace de verſification..

D'ailleurs la Poéſie a donné au monde les premieres Loix. C'eſt elle qui a adouci les hommes farouches & ſauvages, qui les a raſſemblés des forêts où ils étoient épars & errans, qui les a policés, qui a réglé les mœurs, qui a formé les familles & les nations, qui a fait ſentir les douceurs de la ſociété, qui a rappellé l'uſage de la raiſon, cultivé la vertu, & inventé les beaux Arts. C'eſt elle qui a élevé les courages pour la guerre, & qui les a modérés pour la paix.

Horat. Art. Poët. verſ. 389. & ſeq.

Silveſtres homines ſacer, interpreſque Deorum,
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tygres, rabidoſque leones:
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere ſono teſtitudinis, & prece blanda
Ducere quo vellet. Fuit hæc ſapientia quondam
&c. . . . .
Sic honor, & nomen divinis vatibus, atque
Carminibus venit. Poſt hos inſignis Homerus
Tyrtæuſque mares animos in Matia bella
Verſibus exacuit.

La parole animée par les vives images, par les grandes figures, par le tranſport des paſſions, & par le charme de l'harmonie, fut nommée le langage des Dieux. Les peuples les plus barbares mêmes n'y ont pas été inſenſibles. Autant qu'on doit mépriſer les mauvais Poëtes, autant doit-on admirer & chérir un grand Poëte, qui ne fait point de la Poéſie un jeu d'eſprit, pour s'attirer une vaine gloire; mais qui l'emploie à tranſporter les

hommes en faveur de la ſageſſe, de la vertu & de la Religion.

Me ſera-t-il permis de repréſenter ici ma peine, ſur ce que la perfection de la verſification françoiſe me paroît preſque impoſſible ? Ce qui me confirme dans cette penſée, eſt de voir que nos plus grands Poëtes ont fait beaucoup de Vers foibles. Perſonne n'en a fait de plus beaux que Malherbe. Combien en a-t-il fait, qui ne ſont guères dignes de lui ? Ceux mêmes d'entre nos Poëtes les plus eſtimables, qui ont eu le moins d'inégalité, en ont fait aſſez ſouvent de raboteux, d'obſcurs & de languiſſans. Ils ont voulu donner à leur penſée un tour délicat, & il faut la chercher. Ils ſont pleins d'épithetes forcées, pour attraper la rime. En retranchant certains vers, on ne retrancheroit

aucune beauté. C'eſt ce qu'on remarqueroit ſans peine, ſi on examinoit chacun de leurs Vers en toute rigueur.

Notre verſification perd plus, ſi je ne me trompe, qu'elle ne gagne par les rimes. Elle perd beaucoup de variété, de facilité & d'harmonie. Souvent la rime, qu'un Poëte va chercher bien loin, le réduit à allonger & à faire languir ſon diſcours. Il lui faut deux ou trois Vers poſtiches, pour en amener un dont il a beſoin. On eſt ſcrupuleux pour n'employer que des rimes riches, & on ne l'eſt, ni ſur le fond des penſées & des ſentimens, ni ſur la clarté des termes, ni ſur les tours naturels, ni ſur la nobleſſe des expreſſions. La rime ne nous donne que l'uniformité de finales, qui eſt ennuyeuſe, & qu'on évite dans la proſe, tant elle eſt

loin de flatter l'oreille. Cette répétition de syllabes finales lasse même dans les grands Vers héroïques, où deux masculins sont toujours suivis de deux féminins.

Il est vrai qu'on trouve plus d'harmonie dans les Odes & dans les Stances, où les rimes entrelassées ont plus de cadence & de variété. Mais les grands Vers héroïques, qui demanderoient le son le plus doux, le plus varié, & le plus majestueux, sont souvent ceux qui ont le moins cette perfection.

Les Vers irréguliers ont le même entrelassement de rimes que les Odes. De plus leur inégalité sans regle uniforme, donne la liberté de varier leur mesure & leur cadence, suivant qu'on veut s'élever ou se rabaisser. M. de la Fontaine en a fait un très-bon usage.

Je n'ai garde néanmoins de vouloir abolir les rimes. Sans elles notre versification tomberoit. Nous n'avons point dans notre Langue cette diversité de breves & de longues, qui faisoit dans le Grec & dans le Latin la regle des pieds & la mesure des vers. Mais je croirois qu'il seroit à propos de mettre nos Poëtes un peu plus au large sur les rimes, pour leur donner le moyen d'être plus exacts sur le sens & sur l'harmonie. En relâchant un peu sur la rime, on rendroit la raison plus parfaite. On viseroit avec plus de facilité au beau, au grand, au simple, au facile. On épargneroit aux plus grands Poëtes des tours forcés, des épithetes cousues, des pensées qui ne se présentent pas d'abord assez clairement à l'esprit.

L'exemple des Grecs & des

Latins peut nous encourager à prendre cette liberté. Leur versification étoit sans comparaison moins gênante que la nôtre. La rime est plus difficile, elle seule, que toutes leurs regles ensemble. Les Grecs avoient néanmoins recours aux divers dialectes. De plus les uns & les autres avoient des syllabes superflues, qu'ils ajoutoient librement, pour remplir leurs vers. Horace se donne de grandes commodités pour la versification dans ses Satyres, dans ses Epîtres, & même en quelques Odes. Pourquoi ne chercherions-nous pas de semblables soulagemens, nous dont la versification est si gênante & si capable d'amortir le feu d'un bon Poëte?

La sévérité de notre Langue contre presque toutes les inversions de phrases augmente enco-

re infiniment la difficulté de faire des Vers François. On s'est mis à pure perte dans une espece de torture pour faire un Ouvrage. Nous serions tentés de croire qu'on a cherché le difficile, plutôt que le beau. Chez nous un Poëte a autant besoin de penser à l'arrangement d'une syllabe, qu'aux plus grands sentimens, qu'aux plus vives peintures, qu'aux traits les plus hardis. Au contraire les Anciens facilitoient par des inversions fréquentes, les belles cadences, la variété & les expressions passionnées. Les inversions se tournoient en grande figure, & tenoient l'esprit suspendu dans l'attente du merveilleux. C'est ce qu'on voit dans ce commencement d'Eglogue.

Virgil. Eclog. 8. v. 1. & seq.

Pastorum musam, Damonis & Alphesibœi,
Immemor herbarum quos est mirata juvenca
Certantes, quorum stupefactæ carmine Linces,

Et mutata ſuos requierunt flumina curſus,
Damonis muſam dicemus, & Alpheſibœi.

Otez cette inverſion, & mettez ces paroles dans un arrangement de Grammairien, qui ſuit la conſtruction de la phraſe, vous leur ôterez leur mouvement, leur majeſté, leur grace & leur harmonie. C'eſt cette ſuſpenſion qui ſaiſit le Lecteur. Combien notre Langue eſt-elle timide & ſcrupuleuſe en comparaiſon? Oſerions-nous imiter ce Vers, où tous les mots ſont dérangés?

Aret ager, vitio moriens ſitit aëris herba.

Quand Horace veut préparer ſon lecteur à quelque grand objet, il le mene ſans lui montrer où il va, & ſans le laiſſer reſpirer:

Qualem miniſtrum fulminis alitem. *Od. lib. 4.*

J'avoue qu'il ne faut point introduire tout-à-coup dans notre Langue un grand nombre de ces

inverſions. On n'y eſt point accoutumé ; elles paroîtroient dures & pleines d'obſcurité. L'Ode Pindarique de M. Deſpréaux n'eſt pas exempte, ce me ſemble, de cette imperfection. Je le remarque avec d'autant plus de liberté, que j'admire d'ailleurs les Ouvrages de ce grand Poëte. Il faudroit choiſir de proche en proche les inverſions les plus douces & les plus voiſines de celles que notre langue permet déja. Par exemple, toute notre nation a approuvé celle-ci :

Malherbe, *liv.* 6. 18. 71.

Là ſe perdent ces noms de maître de la terre ;
. . . .
Et tombent avec eux d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faiſoit leurs ſerviteurs.

Ronſard avoit trop entrepris tout-à-coup. Il avoit forcé notre Langue par des inverſions trop hardies & obſcures. C'étoit un

langage crud & uniforme. Il y ajoutoit trop de mots composés, qui n'étoient point encore introduits dans le commerce de la nation. Il parloit François en Grec, malgré les François mêmes. Il n'avoit pas tort, ce me semble, de tenter quelque nouvelle route, pour enrichir notre Langue, pour enhardir notre Poésie, & pour dénouer notre versification naissante. Mais en fait de Langue, on ne vient à bout de rien sans l'aveu des hommes, pour lesquels on parle. On ne doit jamais faire deux pas à la fois, & il faut s'arrêter dès qu'on ne se voit pas suivi de la multitude. La singularité est dangereuse en tout. Elle ne peut être excusée dans les choses qui ne dépendent que de l'usage.

L'excès choquant de Ronsard nous a un peu jettés dans l'ex-

trêmité oppoſée. On a appauvri, deſſéché & gêné notre Langue. Elle n'oſe jamais procéder, que ſuivant la méthode la plus ſcrupuleuſe & la plus uniforme de la Grammaire. On voit toujours venir d'abord un nominatif ſubſtantif, qui mene ſon adjectif comme par la main. Son verbe ne manque pas de marcher derriere, ſuivi d'un adverbe qui ne ſouffre rien entre deux, & le régime appelle auſſi-tôt un accuſatif qui ne peut jamais ſe déplacer. C'eſt ce qui exclut toute ſuſpenſion de l'eſprit, toute attention, toute ſurpriſe, toute variété, & ſouvent toute magnifique cadence.

Je conviens, d'un autre côté, qu'on ne doit jamais hazarder aucune locution ambiguë. J'irois même d'ordinaire avec Quintilien juſqu'à éviter toute phraſe,

que le Lecteur entend, mais qu'il ne pourroit pas entendre, s'il ne ſuppléoit pas ce qui y manque. Il faut une diction ſimple, préciſe & dégagée, où tout ſe développe de ſoi-même, & aille au-devant du Lecteur. Quand un Auteur parle au public, il n'y a aucune peine qu'il ne doive prendre, pour en épargner à ſon Lecteur. Il faut que tout le travail ſoit pour lui ſeul, & tout le plaiſir avec tout le fruit, pour celui dont il veut être lu. Un Auteur ne doit laiſſer rien à chercher dans ſa penſée. Il n'y a que les faiſeurs d'Enigmes qui ſoient en droit de préſenter un ſens enveloppé. Auguſte vouloit qu'on uſât de répétitions fréquentes, plutôt que de laiſſer quelque péril d'obſcurité dans le diſcours. En effet le premier de tous les devoirs d'un homme qui n'écrit que pour

être entendu, eſt de ſoulager ſon Lecteur en ſe faiſant d'abord entendre.

J'avoue que nos plus grands Poëtes François, gênés par les loix rigoureuſes de notre verſification, manquent en quelques endroits de ce dégré de clarté parfaite. Un homme qui penſe beaucoup, veut beaucoup dire: il ne peut ſe réſoudre à rien perdre; il ſent le prix de tout ce qu'il a trouvé; il fait de grands efforts pour renfermer tout dans les bornes étroites d'un Vers. On veut même trop de délicateſſe. Elle dégénére en ſubtilité. On veut trop éblouir & ſurprendre. On veut avoir plus d'eſprit que ſon Lecteur, & le lui faire ſentir, pour lui enlever ſon admiration; au lieu qu'il faudroit n'en avoir jamais plus que lui, & lui en donner même, ſans paroître en avoir.

On ne se contente pas de la simple raison, des graces naïves, du sentiment le plus vif, qui font la perfection réelle. On va un peu au delà du but par amour propre. On ne sait pas être sobre dans la recherche du beau. On ignore l'art de s'arrêter tout court en deçà des ornemens ambitieux. Le mieux auquel on aspire, fait qu'on gâte le bien, dit un proverbe Italien. On tombe dans le défaut de répandre un peu trop de sel, & de vouloir donner un gout trop relevé à ce qu'on assaisonne. On fait comme ceux qui chargent une étoffe de trop de broderie. Le gout exquis craint le trop en tout, sans en excepter l'esprit même. L'esprit lasse beaucoup, dès qu'on l'affecte & qu'on le prodigue. C'est en avoir de reste, que d'en savoir retrancher, pour s'accommoder

à celui de la multitude, & pour lui applanir le chemin. Les Poëtes, qui ont le plus d'essor, de génie, d'étendue de pensées & de fécondité, sont ceux qui doivent le plus craindre cet écueil de l'excès d'esprit. C'est, dira-t-on, un beau défaut ; c'est un défaut rare ; c'est un défaut merveilleux. J'en conviens ; mais c'est un vrai défaut, & l'un des plus difficiles à corriger. Horace veut qu'un Auteur s'exécute sans indulgence sur l'esprit même :

Art. Poët. vers. 444. & seq.

Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes,
Culpabit duros, incomptis allinet atrum
Transverso calamo signum ; ambitiosa recidet
Ornamenta, parum claris lucem dare coget.

On gagne beaucoup en perdant tous les ornemens superflus, pour se borner aux beautés simples, faciles, claires & négligées en apparence. Pour la Poésie,

comme pour l'Architecture, il faut que tous les morceaux nécessaires se tournent en ornemens naturels. Mais tout ornement, qui n'est qu'ornement, est de trop. Retranchez-le; il ne manque rien; il n'y a que la vanité qui en souffre. Un Auteur, qui a trop d'esprit, & qui en veut toujours avoir, lasse & épuise le mien. Je n'en veux point avoir tant: s'il en montroit moins, il me laisseroit respirer, & me feroit plus de plaisir. Il me tient trop tendu; la lecture de ses Vers me devient une étude. Tant d'éclairs m'éblouissent: je cherche une lumiere douce, qui soulage mes foibles yeux. Je demande un Poëte aimable, proportionné au commun des hommes, qui fasse tout pour eux, & rien pour lui. Je veux un sublime si familier, si doux & si simple,

que chacun ſoit d'abord tenté de croire qu'il l'auroit trouvé ſans peine, quoique peu d'hommes ſoient capables de le trouver. Je préfere l'aimable au ſurprenant & au merveilleux. Je veux un homme qui me faſſe oublier qu'il eſt Auteur, & qui ſe mette comme de plain pied en converſation avec moi. Je veux qu'il me mette devant les yeux un Laboureur qui craint pour ſes moiſſons, un Berger qui ne connoît que ſon village & ſon troupeau, une nourrice attendrie pour ſon petit enfant. Je veux qu'il me faſſe penſer, non à lui & à ſon bel eſprit, mais aux Bergers qu'il fait parler.

Virgil. Eclog. II. v. 18.

Deſpectus tibi ſum, nec qui ſim quæris, Alexi,
Quam dives pecoris nivei, quam lactis abundans:
Mille meæ Siculis errant in montibus agnæ;
Lac mihi non æſtate, novum, non frigore deſit;
Canto quæ ſolitus, ſi quando armenta vocabat,

Amphion Dircæus in Actæo Aracyntho :
Nec ſum adeo informis, nuper me in littore vidi,
Cùm placidum ventis ſtaret mare. . . . .

Combien cette naïveté champêtre a-t-elle plus de grace qu'un trait ſubtil & raffiné d'un bel eſprit ?

Ex noto fictum carmen ſequar, ut ſibi quivis
Speret idem, ſudet multùm, fruſtraque laboret
Auſus idem. Tantùm ſeries, juncturaque pollet,
Tantùm de medio ſumptis accedit honoris.

Horat. Art. Poët. 240. & ſeq.

O qu'il y a de grandeur à ſe rabaiſſer ainſi, pour ſe proportionner à tout ce qu'on peint, & pour atteindre à tous les divers caracteres ! Combien un homme eſt-il au-deſſus de ce qu'on nomme eſprit, quand il ne craint point d'en cacher une partie ! Afin qu'un Ouvrage ſoit véritablement beau, il faut que l'Auteur s'y oublie, & me permette

de l'oublier. Il faut qu'il me laiſſe ſeul en pleine liberté. Par exemple, il faut que Virgile diſparoiſſe, & que je m'imagine voir ce beau lieu ;

Virgil. Ecl. VII. v. 45. Muſcoſi fontes & ſomno mollior herba, &c.

Il faut que je déſire d'être tranſporté dans cet autre endroit ;

Idem. Ecl. X. v. 33. O mihi tum quam molliter oſſa quieſcant,
Veſtra meos olim ſi fiſtula dicat amores.
Atque utinam ex vobis unus, veſtrique fuiſſem,
Aut cuſtos gregis, aut maturæ vinitor uvæ.

Il faut que j'envie le bonheur de ceux qui ſont dans cet autre lieu dépeint par Horace ;

Lib. II. Od. 3. v. 9. Qua pinus ingens, albaque populus
Umbram hoſpitalem conſociare amant
Ramis, & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

J'aime bien mieux être occupé de cet ombrage & de ce ruiſ-

ſeau, que d'un bel eſprit importun, qui ne me laiſſe point reſpirer. Voilà les eſpeces d'Ouvrages dont le charme ne s'uſe jamais. Loin de perdre à être relus, ils ſe font toujours redemander. Leur lecture n'eſt point une étude; on s'y repoſe; on s'y délaſſe. Les Ouvrages brillans & façonnés impoſent & éblouiſſent; mais ils ont une pointe fine qui s'émouſſe bien-tôt. Ce n'eſt, ni le difficile, ni le rare, ni le merveilleux que je cherche. C'eſt le beau ſimple, aimable & commode que je goute. Si les fleurs qu'on foule aux pieds dans une prairie ſont auſſi belles, que celles des plus ſomptueux jardins, je les en aime mieux. Je n'envie rien à perſonne. Le beau ne perdroit rien de ſon prix, quand il ſeroit commun à tout le genre humain; il en ſeroit plus eſtimable. La ra-

reté eſt un défaut & une pauvreté de la nature. Les rayons du Soleil n'en ſont pas moins un grand tréſor, quoiqu'ils éclairent tout l'Univers. Je veux un beau ſi naturel, qu'il n'ait aucun beſoin de me ſurprendre par ſa nouveauté. Je veux que ſes graces ne vieilliſſent jamais, & que je ne puiſſe preſque me paſſer de lui.

Horat. *Art. Poët.* v. 362.

Decies repetita placebunt.

La Poéſie eſt ſans doute une imitation & une peinture. Repréſentons-nous donc Raphaël, qui fait un tableau. Il ſe garde bien de faire des figures bizarres, à moins qu'il ne travaille dans le groteſque. Il ne cherche point un coloris éblouiſſant. Loin de vouloir que l'art ſaute aux yeux, il ne ſonge qu'à le cacher. Il voudroit pouvoir tromper le ſpectateur, & lui faire prendre ſon

ſon tableau, pour Jeſus-Chriſt même transfiguré ſur le Thabor. Sa peinture n'eſt bonne qu'autant qu'on y trouve de vérité. L'art eſt défectueux dès qu'il eſt outré. Il doit viſer à la reſſemblance. Puiſqu'on prend tant de plaiſir à voir dans un payſage du Titien des chevres qui grimpent ſur une colline pendante en précipice, ou dans un tableau de Taiſniere des feſtins de village & des danſes ruſtiques, faut-il s'étonner qu'on aime à voir dans l'Odyſſée des peintures ſi naïves du détail de la vie humaine? On croit être da ns les lieux qu'Homere dépeint, y voir & y entendre les hommes. Cette ſimplicité de mœurs ſemble ramener l'âge d'or. Le bon homme Eumée me touche bien plus qu'un Héros de Clélie, ou de Cléopatre. Les vains préju-

gés de notre temps avilissent de telles beautés. Mais nos défauts ne diminuent point le vrai prix d'une vie si raisonnable & si naturelle. Malheur à ceux qui ne sentent point le charme de ces Vers :

Ecl. I. v. 52. Fortunate senex, hîc inter flumina nota,
Et fontes sacros frigus captabis opaeum.

Rien n'est au-dessus de cette peinture de la vie champêtre :

Georg. II. v. 358. O fortunatos nimium, sua si bona norint, &c.

Tout m'y plaît, & même cet endroit si éloigné des idées Romanesques,

Georg. II. v. 469. 470. at frigida Tempe,
Mugitusque boüm, mollesque sub arbore somni.

Je suis attendri tout de même pour la solitude d'Horace :

Serm. lib. 1. Sat. 6. O rus quando ego te aspiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno, & inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Les Anciens ne se sont pas contentés de peindre simplement d'après nature ; ils ont joint la passion à la vérité.

Homere ne peint point un jeune homme, qui va périr dans les combats, sans lui donner des graces touchantes. Il le représente plein de courage & de vertu ; il vous intéresse pour lui ; il vous le fait aimer ; il vous engage à craindre pour sa vie ; il vous montre son pere accablé de vieillesse, & allarmé des périls de ce cher enfant ; il vous fait voir la nouvelle épouse de ce jeune homme, qui tremble pour lui : vous tremblez avec elle. C'est une espece de trahison. Le Poëte ne vous attendrit avec tant de grace & de douceur, que pour vous mener au moment fatal où vous voyez tout-à-coup celui que vous aimez, qui nage dans son

sang, & dont les yeux sont fermés par l'éternelle nuit.

Virgile prend pour Pallas, fils d'Evandre, les mêmes soins de nous affliger, qu'Homere avoit pris de nous faire pleurer Patrocle. Nous sommes charmés de la douleur que Nisus & Euryale nous coutent. J'ai vu un jeune Prince à huit ans saisi de douleur à la vue du péril du petit Joas. Je l'ai vu impatient sur ce que le Grand-Prêtre cachoit à Joas son nom & sa naissance. Je l'ai vu pleurer amérement écoutant ces Vers :

Georg. IV. v. 526. 527.

Ah miseram Eurydicen anima fugiente vocabat :
Eurydicen toto referebant flumine ripæ.

Vit-on jamais rien de mieux amené, ni préparer un plus vif sentiment que ce songe d'Enée ?

Æneid. II. v. 268. 272. & seq.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris,

Raptatus bigis, ut quondam, aterque cruento
Pulvere, perque pedes trajectus lora tumentes;
Hei mihi! qualis erat; quantum mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis, &c.
Ille nihil, nec me quærentem vana moratur, &c.

Le bel esprit pourroit-il toucher ainsi le cœur? Peut-on lire cet endroit sans être ému?

O mihi sola mei super Astyanactis imago. *Æneid. III. v. 489. & seq.*
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat,
Et nunc æquali tecum pubesceret ævo.

Les traits du bel esprit seroient déplacés & choquans dans un discours si passionné, où il ne doit rester de parole qu'à la douleur.

Le Poëte ne fait jamais mourir personne, sans peindre vivement quelque circonstance qui intéresse le Lecteur.

On est affligé pour la vertu, quand on lit cet endroit:

Æneid. II. . . . . cadit & Riphæus, justissimus unus,
v. 426. & seq. Qui fuit in Teucris, & servantissimus æqui,
Diis aliter visum. . . .

On croit être au milieu de Troye saisi d'horreur & de compassion, quand on lit ces Vers :

Ibid. v. 489. & seq. Tum pavidæ tectis matres ingentibus errant :
Amplexæque tenent postes, atque oscula figunt.

Ibid. v. 501. 502. Vidi Hecubam, centumque nurus, Priamumque per aras
Sanguine fœdantem quos ipse sacraverat ignes.

Vers. 509. & seq. Arma diu senior desueta trementibus ævo
Circumdat nequicquam humeris, & inutile ferrum
Cingitur, ac densos fertur moriturus in hostes.

Vers. 544. Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu
Conjecit. . . . .

Vers. 550. & seq. Nunc morere. Hæc dicens altaria ad ipsa trementem
Traxit, & in multo lapsantem sanguine nati,
Implicuitque comam læva, dextraque coruscum
Extulit, ac lateri capulo tenus abdidit ensem.

Ibid. v. 554. & seq. Hæc finis Priami fatorum ; hic exitus illum
Sorte tulit, Trojam incensam, & prolapsa videntem.

Pergama, tot quondam populis terrisque superbum
Regnatorem Asiæ : jacet ingens littore truncus,
Avulsumque humeris caput, & sine nomine corpus.

Le Poëte ne représente point le malheur d'Eurydice, sans nous la montrer toute prête à revoir la lumiere, & replongée tout-à-coup dans la profonde nuit des Enfers :

Jamque pedem referens casus evaserat omnes, *Georg. IV. v. 485. 486.*
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras.
Illa, Quis & me, inquit, miseram, & te perdidit, Orpheu ? *Ibid. v. 494. & seq.*
Quis tantus furor ? En iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale. Feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu ! non tua, palmas.

Les animaux souffrans que ce Poëte met comme devant nos yeux, nous affligent.

Propter aquæ rivum viridi procumbit in ulva *Ecl. VIII. 87. & seq.*
Perdita, nec seræ meminit decedere nocti.

La peste des animaux est un tableau qui nous emeut:

Georg. III. v. 494. & seq.

Hinc lætis vituli vulgo moriuntur in herbis;
Et dulces animas plena ad præsepia reddunt.
Labitur infelix studiorum atque immemor herbæ
Victor equus, fontesque avertitur, & pede terram
Crebra ferit. . . . . . .
Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit, & mixtum spumis vomit ore cruorem,
Extremosque ciet gemitus: it tristis arator
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum;
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt
Prata movere animum, non qui per saxa volutus
Purior electro campum petit amnis.

Virgile anime & passionne tout. Dans ses Vers tout pense, tout a du sentiment, tout vous en donne. Les arbres mêmes vous touchent.

Georg. II. v. 81. 82.

Exiit ad cœlum ramis felicibus arbor,
Miraturque novas frondes, & non sua poma.

Une fleur attire votre compassion,

ſion, quand Virgile la peint prête à ſe flétrir :

Purpureus veluti cùm flos ſuccifus aratro
Langueſcit moriens. *Æneid. IX. v. 435.*

Vous croyez voir les moindres plantes que le Printemps ranime, égaie & embellit :

Inque novos ſoles audent ſe gramina tuto
Credere. *Georg. II. v. 332.*

Un Roſſignol eſt Philomele, qui vous attendrit ſur ſes malheurs :

Qualis populeâ mœrens Philomela ſub umbra, &c. *Georg. IV. v. 511.*

Horace fait en trois Vers un tableau où tout vit & inſpire du ſentiment :

fugit retro
Levis juventas & decor, arida
Pellente laſcivos amores
Canitie, facilemque ſomnum. *Lib. II. Od. 11. v. 5. & ſeq.*

Veut-il peindre en deux coups de pinceau deux hommes, que

personne ne puisse méconnoître, & qui saisissent les spectateurs? Il vous met devant les yeux la folie incorrigible de Pâris, & la colere implacable d'Achille.

Lib. I. Ep. 2. v. 10. & seq. Quid Paris? ut salvus regnet, vivatque beatus,
Cogi posse negat, &c.
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.

Horace veut-il nous toucher en faveur des lieux où il souhaiteroit de finir sa vie avec son ami? Il nous inspire le désir d'y aller:

Lib. II. Od. 6. v. 13. & seq. Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet. . . . . .
. . . .
Ibi tu calentem
Debita sparget lachryma favillam
Vatis amici.

Fait-il un portrait d'Ulysse? Il le peint supérieur aux tempêtes de la mer, au naufrage même, & à la plus cruelle fortune:

Lib. I. Ep. 2. v. 21. aspera multa
Pertulit adversis rerum immersabilis undis.

Peint-il Rome invincible jusques dans ses malheurs ? Ecoutez-le :

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Per damna, per cædes ab ipso
Ducit opes, animumque ferro.
Non hydra secto corpore firmior, &c.

Lib. IV. Od. 4. v. 57. & seq.

Catulle, qu'on ne peut nommer, sans avoir horreur de ses obscénités, est au comble de la perfection pour une simplicité passionnée :

Odi & amo; quare id faciam fortasse requiris.
Nescio, sed fieri sentio, & excrutior.

Epigr. 86.

Combien Ovide & Martial avec leurs traits ingénieux & façonnés, sont-ils au dessous de ces paroles négligées, où le cœur saisi parle seul dans une espece de désespoir ?

Que peut-on voir de plus simple & de plus touchant dans un Poëme, que le Roi Priam réduit

dans sa vieillesse à baiser *les mains meurtrieres* d'Achille, qui ont arraché la vie à ses enfans? Il lui demande, pour unique adoucissement de ses maux, le corps du grand Hector : il auroit gâté tout, s'il eût donné le moindre ornement à ses paroles. Aussi n'expriment-elles que sa douleur. Il le conjure par son pere accablé de vieillesse, d'avoir pitié du plus infortuné de tous les peres.

Le bel esprit a le malheur d'affoiblir les grandes passions où il prétend orner. C'est peu, selon Horace, qu'un Poëme soit beau & brillant; il faut qu'il soit touchant, aimable, & par conséquent simple, naturel & passionné :

Horat. *Art. Poët.* v. 99. 100.

> Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia sunto,
> Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

Le beau, qui n'eſt que beau, c'eſt-à-dire, brillant, n'eſt beau qu'à demi : il faut qu'il exprime les paſſions pour les inſpirer; il faut qu'il s'empare du cœur, pour le tourner vers le but légitime d'un Poëme.

VI.

Il faut ſéparer d'abord la Tragédie d'avec la Comédie. L'une repréſente les grands événemens qui excitent les violentes paſſions. L'autre ſe borne à repréſenter les mœurs des hommes dans une condition privée. Projet d'un Traité ſur la Tragédie.

Pour la Tragédie, je dois commencer, en déclarant que je ne ſouhaite point qu'on perfectionne les ſpectacles, où l'on ne repréſente les paſſions corrompues, que pour les allumer. Nous avons vu que Platon & les ſages Légiſlateurs du Paganiſme rejettoient loin de toute République bien

policée les Fables & les instrumens de musique, qui pouvoient amollir une nation par le gout de la volupté. Quelle devroit donc être la sévérité des Nations Chrétiennes contre les spectacles contagieux ? Loin de vouloir qu'on perfectionne de tels spectacles, je ressens une véritable joie de ce qu'ils sont chez nous imparfaits en leur genre. Nos Poëtes les ont rendu languissans, fades & doucereux comme les Romans. On n'y parle que de feux, de chaînes, de tourmens. On y veut mourir en se portant bien. Une personne très-imparfaite est nommée un Soleil, ou tout au moins une Aurore. Ses yeux sont deux Astres. Tous les termes sont outrés, & rien ne montre une vraie passion. Tant mieux ; la foiblesse du poison diminue le mal. Mais

il me ſemble qu'on pourroit donner aux Tragédies une merveilleuſe force, ſuivant les idées très-philoſophiques de l'antiquité, ſans y mêler cet amour volage & déréglé qui fait tant de ravages.

Chez les Grecs la Tragédie étoit entiérement indépendante de l'amour profane. Par exemple, l'Oedippe de Sophocle n'a aucun mélange de cette paſſion étrangere au ſujet. Les autres Tragédies de ce grand Poëte ſont de même. M. Corneille n'a fait qu'affoiblir l'action, que la rendre double, & que diſtraire le ſpectateur dans ſon Oedippe, par l'Epiſode d'un froid amour de Théſée pour Dircé. M. Racine eſt tombé dans le même inconvénient, en compoſant ſa Phedre. Il a fait un double ſpectacle, en joignant à Phedre fu-

rieuse, Hippolyte soupirant contre son vrai caractere. Il falloit laisser Phedre toute seule dans sa fureur. L'action auroit été unique, courte, vive & rapide. Mais nos deux Poëtes tragiques, qui méritent d'ailleurs les plus grands éloges, ont été entraînés par le torrent. Ils ont cédé au gout des Pieces Romanesques, qui avoient prévalu. La mode du bel esprit faisoit mettre de l'amour par-tout. On s'imaginoit qu'il étoit impossible d'éviter l'ennui pendant deux heures, sans le secours de quelque intrigue galante. On croyoit être obligé à s'impatienter dans le spectacle le plus grand & le plus passionné, à moins qu'un Héros langoureux ne vînt l'interrompre. Encore falloit-il que ses soupirs fussent ornés de pointes, & que son désespoir fût exprimé

par des especes d'Epigrammes. Voilà ce que le désir de plaire au public arrache aux plus grands Auteurs contre les regles. Delà vient cette passion si façonnée :

Impitoyable soif de gloire,
Dont l'aveugle & noble transport
Me fait précipiter ma mort
Pour faire vivre ma mémoire ;
Arrête pour quelques momens
Les impétueux sentimens
De cette inexorable envie,
Et souffre qu'en ce triste jour,
Avant que de donner ma vie,
Je donne un soupir à l amour.

On n'osoit mourir de douleur sans faire des pointes & des jeux d'esprit en mourant.

Delà vient ce désespoir si ampoulé & si fleuri :

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi-bien que mortelle ;
Misérable vengeur d'une juste querelle
Et malheureux objet d'une injuste rigueur.

Jamais douleur sérieuse ne par-

la un langage si pompeux & si affecté.

Il me semble qu'il faudroit aussi retrancher de la Tragédie une vaine enflure, qui est contre toute vraisemblance. Par exemple, ces Vers ont je ne sais quoi d'outré :

Corn. *Cinna*, act. 1. scen. 1.

Impatiens désirs d'une illustre vengeance,
A qui la mort d'un pere a donné la naissance ;
Enfans impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous regnez sur mon ame avecque trop d'empire ;
Pour le moins souffrez un moment que je respire,
Et que je considere en l'état où je suis,
Et ce que je hasarde, & ce que je poursuis.

M. Despréaux trouvoit dans ces paroles une généalogie *des impatiens désirs d'une illustre vengeance* qui étoit les *enfans impétueux* d'un noble *ressentiment*, & qui étoient *embrassés* par une *douleur séduite*. Les personnes

considérables, qui parlent avec passion dans une Tragédie, doivent parler avec noblesse & vivacité. Mais on parle naturellement, & sans ces tours si façonnés, quand la passion parle. Personne ne voudroit être plaint dans son malheur par son ami avec tant d'emphase.

M. Racine n'étoit pas exempt de ce défaut, que la coutume avoit rendu comme nécessaire. Rien n'est moins naturel que la narration de la mort d'Hippolyte à la fin de la Tragédie de Phedre, qui a d'ailleurs de grandes beautés. Théramene, qui vient pour apprendre à Thésée la mort funeste de son fils, devroit ne dire que ces deux mots, & manquer même de force pour les prononcer distinctement. *Hippolyte est mort. Un monstre envoyé du fond de la mer par la colere*

des Dieux, l'a fait périr. Je l'ai vu. Un tel homme saisi, éperdu, sans haleine, peut-il s'amuser à faire la description la plus pompeuse & la plus fleurie de la figure du Dragon ?

Racin. *Phedr. act.* 5. *scen.* 6. *&c.* L'œil morne maintenant & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée, &c.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

Sophocle est bien loin de cette élégance si déplacée & si contraire à la vraisemblance. Il ne fait dire à Oedippe que des mots entrecoupés. Tout est douleur. *Act. IV. & V.* *ἰοὺ, ἰοὺ : αἶ αἶ αἶ αἶ φεῦ, φεῦ.* C'est plutôt un gémissement, ou un cri, qu'un discours. *Hélas, hélas!* dit-il, *tout est éclairci. O lumiere, je te vois maintenant pour la derniere fois! .... Hélas, hélas! Malheur à moi! où suis-je malheureux! Comment est-ce que la voix me manque tout-à-coup? O fortune, où êtes-*

vous allée ! .... Malheureux, malheureux, je reſſens une cruelle fureur avec le ſouvenir de mes maux. O amis, que me reſte-t-il à voir, à aimer, à entretenir, à entendre avec conſolation ! O amis, rejettez au plutôt loin de vous un ſcélérat, un homme exécrable, objet de l'horreur des Dieux & des hommes.... Périſſe celui qui me dégagea de mes liens dans les lieux ſauvages où j'étois expoſé, & qui me ſauva la vie. Quel cruel ſecours ! Je ſerois mort avec moins de douleur pour moi & pour les miens.... Je ne ſerois ni le meurtrier de mon pere, ni l'époux de ma mere ; maintenant je ſuis au comble du malheur. Miſérable, j'ai ſouillé mes parens, & j'ai eu des enfans de celle qui m'a mis au monde.

C'eſt ainſi que parle la nature, quand elle ſuccombe à la douleur. Jamais rien ne fut plus éloi-

gné des phrases brillantes du bel esprit. Hercule & Philoctete parlent avec la même douleur vive & simple dans Sophocle.

M. Racine, qui avoit fort étudié les grands modeles de l'Antiquité, avoit formé le plan d'une Tragédie Françoise d'Oedippe, suivant le gout de Sophocle, sans y mêler aucune intrigue postiche d'amour, & suivant la simplicité Grecque. Un tel spectacle pourroit être très-curieux, très-vif, très-rapide, très-intéressant. Il ne seroit point applaudi; mais il saisiroit, il feroit répandre des larmes, il ne laisseroit pas respirer, il inspireroit l'amour des vertus & l'horreur des crimes, il entreroit fort utilement dans le dessein des meilleures Loix. La Religion même la plus pure n'en seroit point allarmée. On n'en retrancheroit que de faux ornemens qui blessent les regles.

Notre verſification trop gênante engage ſouvent les meilleurs Poëtes tragiques à faire des Vers chargés d'épithetes, pour attraper la rime. Pour faire un bon Vers, on l'accompagne d'un autre Vers foible, qui le gâte. Par exemple, je ſuis charmé, quand je lis ces mots,

qu'il mourut. Corn. dans les Horaces.

Mais je ne puis ſouffrir le Vers que la rime amene auſſi-tôt.

Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourut :

Les périphraſes outrées de nos Vers n'ont rien de naturel. Elles ne repréſentent point des hommes, qui parlent en converſation ſérieuſe, noble & paſſionnée. On ôte au ſpectateur le plus grand plaiſir du ſpectacle, quand on en ôte cette vraiſemblance. J'avoue que les Anciens don-

noient quelque hauteur de langage au *Cothurne :*

Horat. *Epist.* 1. *Ep.* 8. v. 14.

An tragica desævit, & ampullatur in arte ?

Mais il ne faut point que le *Cothurne* altere l'imitation de la vraie nature. Il peut seulement la peindre en beau, & en grand. Mais tout homme doit toujours parler humainement. Rien n'est plus ridicule pour un Héros dans les plus grandes actions de sa vie, que de ne joindre pas à la noblesse & à la force une simplicité qui est très-opposée à l'enflure :

Horat. *Art. Poët.* v. 97. 1.

Projicit ampullas, & sesqui pedalia verba.

Il suffit de faire parler Agamemnon avec hauteur, Achille avec emportement, Ulysse avec sagesse, Médée avec fureur. Mais le langage fastueux & outré dégrade tout. Plus on représente de grands caracteres & de fortes passions,

passions, plus il faut y mettre une noble & véhémente simplicité.

Il me paroît même qu'on a donné souvent aux Romains un discours trop fastueux. Ils pensoient hautement ; mais ils parloient avec modération. C'étoit *le peuple Roi*, il est vrai, *populum late Regem* ; mais ce peuple étoit aussi doux pour les manieres de s'exprimer dans la société, qu'appliqué à vaincre les nations jalouses de sa puissance : *Virgil. Æneid. l. v. 25.*

Parcere subjectis, & debellare superbos. *Idem Æneid. VI. v. 853.*

Horace a fait le même portrait en d'autres termes :

Imperet bellante prior, jacentem
Lenis in hostem. *Carm. Sacul. v. 51. 52.*

Il ne paroît point assez de proportion entre l'emphase avec laquelle Auguste parle dans la Tragédie de Cinna, & la modeste simplicité avec laquelle Suétone

nous le dépeint dans tout le détail de ses mœurs. Il laissoit encore à Rome une si grande apparence de l'ancienne liberté de la République, qu'il ne vouloit point qu'on le nommât *Seigneur*.

Suétone. Auguste.

Manu, vultuque indecoras adulationes repressit, & in sequenti die gravissimo corripuit edicto, Dominumque se posthac appellari ne à liberis quidem aut nepotibus, vel serio, vel joco passus est.... In consulatu pedibus ferre, extra consulatum sæpe adoperta sella per publicum incessit. Promiscuis salutationibus admittebat & plebem.... quoties magistratum comitiis interesset, tribus cum candidatis suis circuibat, supplicabatque more solemni. Ferebat & ipse suffragium in tribu, ut unus è populo.... Filiam & neptes ita instituit, ut etiam lanificio assuefaceret..... Habitavit in ædibus modicis Hor-

tensianis, neque laxitate, neque cultu conspicuis, ut in quibus porticus breves essent..... & sine marmore ullo, aut insigni pavimento conspicuæ, ac per annos amplius XL. eodem cubiculo hieme & æstate mansit...... Instrumenti ejus & supellectilis parsimonia apparet etiam nunc residuis lectis atque mensis, quorum pleraque vix privatæ elegantiæ sint..... Cœnam trinis ferculis, aut, cum abundantissime senis, præbebat, ut non nimio sumptu, ita summa comitate.... veste non temere alia quam domestica usus est ab uxore & sorore & filia, neptibusque confecta.... cibi minimi erat atque vulgaris fere, &c. La pompe & l'enflure conviennent beaucoup moins à ce qu'on appelloit la *Civilité* Romaine, qu'au faste d'un Roi de Perse. Malgré la rigueur de Tibere, & la servile flatterie où

les Romains tomberent de son temps, & sous ses successeurs; nous apprenons de Pline que Trajan vivoit encore en bon & sociable citoyen dans une aimable familiarité. Les réponses de cet Empereur sont courtes, simples, précises, éloignées de toute enflure. Les bas-reliefs de sa colonne le représentent toujours dans la plus modeste attitude, lors même qu'il commande aux Légions. Tout ce que nous voyons dans Tite-Live, dans Plutarque, dans Cicéron, dans Suétone, nous représente les Romains comme des hommes hautains par leurs sentimens, mais simples, naturels & modestes dans leurs paroles. Ils n'ont aucune ressemblance avec les Héros bouffis & empesés de nos Romans. Un grand homme ne déclame point en Comédien; il

parle en termes forts & précis dans une conversation. Il ne dit rien de bas; mais il ne dit rien de façonné & de fastueux :

Ne quicunque Deus, quicunque adhibebitur heros, Horat. Art. Poët. v. 227. & seq.
Regali conspectus in auro nuper & ostro,
Migret in obscuras humili sermone tabernas;
Aut dum vitat humum, nubes & inania captet.
Ut festis, &c.

La noblesse du genre tragique ne doit point empêcher que les Héros mêmes ne parlent avec simplicité à proportion de la nature des choses dont ils s'entretiennent :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

VII.

La Comédie représente les mœurs des hommes dans une condition privée. Ainsi elle doit prendre un ton moins haut que la Tragédie. Le *Soc* est inférieur au *Cothurne*; mais certains hom- Projet d'un Traité sur la Comédie.

mes dans les moindres conditions, de même que dans les plus hautes, ont par leur naturel un caractere d'arrogance :

Horat. Art. Poët. Iratusque Chremes tumido delitigat ore.

J'avoue que les traits plaisans d'Aristophane me paroissent souvent bas. Ils sentent la farce faite exprès pour amuser & pour mener le peuple. Qu'y a-t-il de plus ridicule que la peinture d'un Roi de Perse, qui marche avec une armée de quarante mille hommes, pour aller sur une montagne d'or satisfaire aux infirmités de la nature ?

Le respect de l'antiquité doit être grand ; mais je suis autorisé par les Anciens contre les Anciens mêmes. Horace m'apprend à juger de Plaute :

At nostri proavi Plautinos & numeros, &
Laudavere sales : nimium patienter utrumque,

Ne dicam stulte, mirati, si modo ego, & vos
Scimus inurbanum lepido seponere dicto.

Seroit-ce la basse plaisanterie de Plaute, que César auroit voulu trouver dans Térence ? *Vis comica.* Ménandre avoit donné à celui-ci un gout pur & exquis. Scipion & Lélius, amis de Térence, distinguoient avec délicatesse en sa faveur ce que Horace nomme *lepidum* d'avec ce qui est *inurbanum*. Ce Poëte comique a une naïveté inimitable, qui plaît & qui attendrit par le simple récit d'un fait très-commun.

Sic cogitabam. Hem, hic parvæ consuetudinis — Terent. Andr. act. 1 scen. 1.
Causa mortem hujus tam fert familiariter:
Quid si amasset ? Quid mihi hic facies patri ?
Effertur. Imus, &c.

Rien ne joue mieux, sans outrer, aucun caractere. La suite est passionnée :

at at hoc illud est, — Ibidem.
Hinc illæ lachrymæ, hæc illa est misericordia.

Voici un autre récit, où la passion parle toute seule :

Ibid. scen. 6. Memor essem ? ô Mysis, Mysis etiam nunc mihi
Scripta illa dicta sunt in animo, Chrysidis
De Glicerio : Jam ferme moriens me vocat :
Accessi : vos semotæ : nos soli : incipit,
Mi Pamphile, hujus formam atque ætatem vides, &c.
Quod ego te per hanc dextram oro, & ingenium tuum,
Per tuam fidem, perque hujus solitudinem
Te obtestor, &c.
Te isti virum do, amicum, tutorem, patrem, &c.
. . . .
Hanc mi in manum dat, mors continuò ipsam occupat.
Accepi, acceptam servabo.

Tout ce que l'esprit ajouteroit à ces simples & touchantes paroles, ne feroit que les affoiblir. Mais en voici d'autres qui vont jusqu'à un vrai transport :

Terent. Eunuch. act. 2. scen. 4. Neque virgo est usquam, neque ego, qui illam è conspectu amisi meo.
Ubi quæram, ubi investigem, quem percontter, quam insistan viam ?
Incertus sum : Una hæc spes est, ubi-ubi est, diu celari non potest.

Cette

Cette passion parle encore ici avec la même vivacité :

Egone quid velim ? Cum milite
Isto præsens, absens ut sies, &c.

Ibid. act. 1. scen. 2.

Peut-on désirer un dramatique plus vif & plus ingénu ?

Il faut avouer que Moliere est un grand Poëte comique. Je ne crains pas de dire qu'il a enfoncé plus avant que Térence dans certains caracteres. Il a embrassé une plus grande variété de sujets. Il a peint par des traits forts presque tout ce que nous voyons de déréglé & de ridicule. Térence se borne à représenter des vieillards avares & ombrageux, de jeunes hommes prodigues & étourdis, des courtisannes avides & impudentes, des parasites bas & flatteurs, des esclaves imposteurs & scélérats. Ces caracteres méritoient sans doute d'être traités suivant les mœurs des

Grecs & des Romains. De plus, nous n'avons que six pieces de ce grand Auteur. Mais enfin Moliere a ouvert un chemin tout nouveau. Encore une fois je le trouve grand. Mais ne puis-je pas parler en toute liberté sur ses défauts ?

En pensant bien, il parle souvent mal. Il se sert des phrases les plus forcées & les moins naturelles. Térence dit en quatre mots avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores, qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux sa Prose que ses Vers. Par exemple, l'Avare est moins mal écrit que les pieces qui sont en Vers. Il est vrai que la versification Françoise l'a gêné. Il est vrai même qu'il a mieux réussi pour les Vers dans l'Amphitrion, où il a

pris la liberté de faire des Vers irréguliers. Mais en général il me paroît jusques dans sa prose, ne parler point assez simplement pour exprimer toutes les passions.

D'ailleurs il a outré souvent les caracteres. Il a voulu par cette liberté plaire au parterre, frapper les spectateurs les moins délicats, & rendre le ridicule plus sensible. Mais quoiqu'on doive marquer chaque passion dans son plus fort dégré, & par ses traits les plus vifs pour en mieux montrer l'excès & la difformité, on n'a pas besoin de forcer la nature, & d'abandonner le vraisemblable. Ainsi, malgré l'exemple de Plaute, où nous lisons, *cedo tertiam*, je soutiens contre Moliere, qu'un avare qui n'est point fou, ne va jamais jusqu'à vouloir regarder dans la troisieme main de l'homme

qu'il ſoupçonne de l'avoir volé.

Un autre défaut de Moliere, que beaucoup de gens d'eſprit lui pardonnent, & que je n'ai garde de lui pardonner; eſt qu'il a donné un tour gracieux au vice, avec une auſtérité ridicule & odieuſe à la vertu. Je comprends que ſes défenſeurs ne manqueront pas de dire qu'il a traité avec honneur la vraie probité, qu'il n'a attaqué qu'une vertu chagrine, & qu'une hypocriſie déteſtable. Mais, ſans entrer dans cette longue diſcuſſion, je ſoutiens que Platon & les autres Légiſlateurs de l'antiquité Païenne n'auroient jamais admis dans leurs Républiques un tel jeu ſur les mœurs.

Enfin je ne puis m'empêcher de croire avec M. Deſpreaux, que Moliere, qui peint avec tant de force & de beauté les mœurs

de ſon pays, tombe trop bas, quand il imite le badinage de la Comédie Italienne :

Dans ce ſac ridicule, où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſanthrope.

Deſp. *Art Poëtiq. Chant III.*

VIII.

Projet d'un Traité ſur l'Hiſtoire.

Il eſt, ce me ſemble, à déſirer pour la gloire de l'Académie, qu'elle nous procure un Traité ſur l'Hiſtoire. Il y a très-peu d'Hiſtoriens, qui ſont exempts de grands défauts. L'Hiſtoire eſt néanmoins très-importante. C'eſt elle qui nous montre les grands exemples, qui fait ſervir les vices mêmes des méchans à l'inſtruction des bons, qui débrouille les origines, & qui explique par quel chemin les peuples ont paſſé d'une forme de gouvernement à une autre.

Le bon Hiſtorien n'eſt d'aucun temps, ni d'aucun Pays. Quoi-

qu'il aime ſa Patrie, il ne la flatte jamais en rien. L'Hiſtorien François doit ſe rendre neutre entre la France & l'Angleterre. Il doit louer auſſi volontiers Talbot que du Gueſclin. Il rend autant de juſtice aux talens militaires du Prince de Galles, qu'à la ſageſſe de Charles V.

Il évite également les panégyriques & les ſatyres. Il ne mérite d'être cru, qu'autant qu'il ſe borne à dire ſans flatterie & ſans malignité le bien & le mal. Il n'omet aucun fait qui puiſſe ſervir à peindre les hommes principaux, & à découvrir les cauſes des événemens. Mais il retranche toute diſſertation, où l'érudition d'un Savant veut être étalée. Toute ſa critique ſe borne à donner comme douteux, ce qui l'eſt, & en laiſſer la déciſion au Lecteur, après lui avoir

donné ce que l'Hiſtorien lui fournit. L'homme qui eſt plus ſavant, qu'il n'eſt Hiſtorien, & qui a plus de critique que de vrai génie, n'épargne à ſon Lecteur aucune date, aucune circonſtance ſuperflue, aucun fait ſec & détaché. Il ſuit ſon gout, ſans conſulter celui du public. Il veut que tout le monde ſoit auſſi curieux que lui des minuties vers leſquelles il tourne ſon inſatiable curioſité. Au contraire, un Hiſtorien ſobre & diſcret laiſſe tomber les menus faits qui ne menent le Lecteur à aucun but important. Retranchez ces faits, vous n'ôtez rien à l'Hiſtoire. Ils ne font qu'interrompre, qu'allonger, que faire une Hiſtoire, pour ainſi dire, hachée en petits morceaux, & ſans aucun fil de vive narration. Il faut laiſſer cette ſuperſtitieuſe exactitude

aux Compilateurs. Le grand point est de mettre d'abord le Lecteur dans le fond des choses, de lui en découvrir les liaisons, & de se hâter de le faire arriver au dénouement. L'Histoire doit en ce point ressembler un peu au Poëme Epique:

Art. Poët. verf. 148. & seq.

Semper ad eventum festinat, & in medias res, &c.
& quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Il y a beaucoup de faits vagues, qui ne nous apprennent que des noms & des dates stériles: il ne vaut guères mieux savoir ces noms, que les ignorer. Je ne connois point un homme, en ne connoissant que son nom. J'aime mieux un Historien peu exact & peu judicieux, qui estropie les noms, mais qui peint naïvement tout le détail, comme Froissard, que les Historiens qui

me disent que Charlemagne tint son Parlement à Ingelheim, qu'ensuite il partit, qu'il alla battre les Saxons, & qu'il revint à Aix-la-Chapelle : c'est ne m'apprendre rien d'utile. Sans les circonstances, les faits demeurent comme décharnés : ce n'est que le squélette d'une Histoire.

La principale perfection d'une Histoire consiste dans l'ordre & dans l'arrangement. Pour parvenir à ce bel ordre, l'Historien doit embrasser & posséder toute son Histoire ; il doit la voir toute entiere, comme d'une seule vue. Il faut qu'il la tourne & qu'il la retourne de tous les côtés, jusqu'à ce qu'il ait trouvé son vrai point de vue. Il faut en montrer l'unité, & tirer, pour ainsi dire, d'une seule source tous les principaux événemens qui en dépendent. Par-là il instruit utilement

son Lecteur, il lui donne le plaisir de prévoir, il l'intéresse, il lui met devant les yeux un systême des affaires de chaque temps; il lui débrouille ce qui en doit résulter; il le fait raisonner sans lui faire aucun raisonnement, il lui épargne beaucoup de redites, il ne le laisse jamais languir, il lui fait même une narration facile à retenir par la liaison des faits: je répete sur l'Histoire l'endroit d'Horace qui regarde le Poëme Epique:

Art. Poët. v. 42. & seq.

> Ordinis hæc virtus erit, & Venus, aut ego fallor;
> Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici,
> Pleraque differat, & præsens in tempus omittat.

Un sec & triste faiseur d'Annales ne connoît point d'autre ordre que celui de la Chronologie. Il répete un fait toutes les fois qu'il a besoin de raconter ce qui tient à ce fait; il n'ose, ni

avancer, ni reculer aucune narration. Au contraire, l'Historien, qui a un vrai génie, choisit sur vingt endroits celui où un fait sera mieux placé, pour répandre la lumiere sur tous les autres. Souvent un fait montré par avance de loin, débrouille tout ce qui le prépare. Souvent un autre fait sera mieux dans son jour, étant mis en arriere. En se présentant plus tard, il viendra plus à propos pour faire naître d'autres événemens. C'est ce que Cicéron compare au soin qu'un homme de bon gout prend pour placer de bons tableaux dans un jour avantageux: *Videtur tanquam tabulas benè pictas collocare in bono lumine.* *De claris Oratoribus, num.* 261.

Ainsi un Lecteur habile a le plaisir d'aller sans cesse en avant sans distraction, de voir toujours un événement sortir d'un autre, & de chercher la fin, qui lui

échappe, pour lui donner plus d'impatience d'y arriver. Dès que sa lecture est finie, il regarde derriere lui comme un voyageur curieux, qui étant arrivé sur une montagne, se tourne, & prend plaisir à considérer de ce point de vue, tout le chemin qu'il a suivi, & tous les beaux endroits qu'il a traversés.

Une circonstance bien choisie, un mot bien rapporté, un geste qui a rapport au génie, ou à l'humeur d'un homme, est un trait original & précieux dans l'Histoire. Il vous met devant les yeux cet homme tout entier. C'est ce que Plutarque & Suétone ont fait parfaitement ; c'est ce qu'on trouve avec plaisir dans le Cardinal d'Ossat. Vous croyez voir Clément VIII. qui lui parle tantôt à cœur ouvert, & tantôt avec réserve.

Un Historien doit retrancher beaucoup d'épithetes superflues & d'autres ornemens du discours. Par ce retranchement il rendra son Histoire plus courte, plus vive, plus simple, plus gracieuse. Il doit inspirer par une pure narration la plus solide morale, sans moraliser. Il doit éviter les sentences, comme de vrais écueils. Son Histoire sera assez ornée, pourvu qu'il y mette avec le véritable ordre, une diction claire, pure, courte & noble. *Nihil est in historia*, dit Cicéron, *purâ & illustri brevitate dulcius*. L'Histoire perd beaucoup à être parée. Rien n'est plus digne de Cicéron que cette remarque sur les Commentaires de César: *Commentarios quosdam scripsit, rerum suarum, valde quidem probandos*. NUDI *enim sunt, recti, & venusti, omni ornatu orationis*

De claris Oratoribus, num. 262.

Ibid.

tanquam veſte detractâ. Sed dum voluit alios habere parata, unde ſumerent, qui vellent ſcribere hiſtoriam, INEPTIS *gratum fortaſſe fecit, qui volunt illa calamiſtris inurere, ſanos quidem homines à ſcribendo deterruit.* Un bel eſprit mépriſe une Hiſtoire *nue*. Il veut l'habiller, l'orner de broderie & la *friſer*. C'eſt une erreur, *ineptis*. L'homme judicieux, & d'un gout exquis, déſeſpere d'ajouter rien de beau à cette nudité ſi noble & ſi majeſtueuſe.

Le point le plus néceſſaire & le plus rare pour un Hiſtorien, eſt qu'il ſache exactement la forme du Gouvernement, & le détail des mœurs de la Nation, dont il écrit l'Hiſtoire, pour chaque ſiecle. Un Peintre, qui ignore ce qu'on nomme *il coſtumè*, ne peint rien avec vérité. Les Peintres de l'Ecole Lombarde, qui

ont d'ailleurs si naïvement représenté la nature, ont manqué de science en ce point. Ils ont peint le Grand-Prêtre des Juifs, comme un Pape; & les Grecs de l'antiquité, comme les hommes qu'ils voyoient en Lombardie. Il n'y auroit néanmoins rien de plus faux & de plus choquant que de peindre les François du temps de Henri II. avec des perruques & des cravates, ou de peindre les François de notre temps avec des barbes & des fraises. Chaque Nation a ses mœurs très-différentes de celles des peuples voisins. Chaque peuple change souvent pour ses propres mœurs. Les Perses, pendant l'enfance de Cyrus, étoient aussi simples, que les Medes leurs voisins étoient mous & fastueux. Les Perses prirent dans la suite cette mollesse & cette vanité. Un

Cyroped.

Historien montreroit une ignorance grossiere, s'il représentoit les repas de Curius ou de Fabricius, comme ceux de Lucullus ou d'Apicius. On riroit d'un Historien qui parleroit de la magnificence de la Cour des Rois de Lacédémone, ou de celle de Numa. Il faut peindre la puissante & heureuse pauvreté des anciens Romains.

Virgil. Æneid. lib. VI. v. 843.

Parvoque potentem, &c.
Parvoque beatum, &c.

Il ne faut pas oublier combien les Grecs étoient encore simples & sans faste du temps d'Alexandre, en comparaison des Asiatiques. Le discours de Carideme à Darius le fait assez voir. Il n'est point permis de représenter la maison très-simple, où Auguste vécut quarante ans, avec la maison d'or que Néron fit faire bientôt après.

Quint. Curt.

Roma

Roma domus fiet : Veïos migrate Quirites,
Si non & Veïos occupat iſta domus.

Notre Nation ne doit point être peinte d'une façon uniforme. Elle a eu des changemens continuels. Un Hiſtorien qui repréſentera Clovis environné d'une cour polie, galante & magnifique, aura beau être vrai dans les faits particuliers ; il ſera faux pour le fait principal des mœurs de toute la Nation. Les Francs n'étoient alors qu'une troupe errante & farouche, presque ſans loix & ſans police, qui ne faiſoit que des ravages & des invaſions. Il ne faut pas confondre les Gaulois polis par les Romains avec ces Francs ſi barbares. Il faut laiſſer voir un rayon de politeſſe naiſſante ſous l'empire de Charlemagne ; mais elle doit s'évanouir d'abord. La prompte chute de ſa maiſon re-

plongea l'Europe dans une affreuſe barbarie. S. Louis fut un prodige de raiſon & de vertu dans un ſiecle de fer. A peine ſortons-nous de cette longue nuit. La réſurrection des Lettres & des Arts a commencé en Italie, & a paſſé en France fort tard. La mauvaiſe ſubtilité du bel eſprit en a retardé le progrès.

Les changemens dans la forme du gouvernement d'un peuple doivent être obſervés de près. Par exemple, il y avoit d'abord chez nous des terres *ſaliques* diſtinguées des autres terres, & deſtinées aux militaires de la Nation. Il ne faut jamais confondre les Comtés *bénéficiaires* du temps de Charlemagne, qui n'étoient que des emplois perſonnels, avec les Comtés *héréditaires*, qui devinrent ſous ſes ſucceſſeurs des établiſſemens de

familles. Il faut diſtinguer les Parlemens de la ſeconde Race, qui étoient les aſſemblées de la Nation, d'avec les divers Parlemens établis par les Rois de la troiſieme Race dans les Provinces, pour juger des procès des particuliers. Il faut connoître l'origine des fiefs, le ſervice des feudataires, l'affranchiſſement des ſerfs, l'accroiſſement des Communautés, l'élévation du Tiers-Etat, l'introduction des Clercs praticiens, pour être les Conſeillers des Nobles peu inſtruits des loix, & l'établiſſement des troupes à la ſolde du Roi, pour éviter les ſurpriſes des Anglois établis au milieu du Royaume. Les mœurs & l'état de tout le corps de la Nation ont changé d'âge en âge. Sans remonter plus haut, le changement des mœurs eſt preſque incroyable depuis le re-

gne de Henri IV. Il eſt cent fois plus important d'obſerver ces changemens de la Nation entiere, que de rapporter ſimplement des faits particuliers.

Si un homme éclairé s'appliquoit à écrire ſur les regles de l'Hiſtoire, il pourroit joindre les exemples aux préceptes; il pourroit juger des Hiſtoriens de tous les ſiecles; il pourroit remarquer qu'un excellent Hiſtorien eſt peut-être encore plus rare qu'un grand Poëte.

Hérodote, qu'on nomme le pere de l'Hiſtoire, raconte parfaitement: il a même de la grace par la variété des matieres; mais ſon Ouvrage eſt plutôt un recueil de relations de divers pays, qu'une Hiſtoire qui ait de l'unité avec un véritable ordre.

Xénophon n'a fait qu'un Journal dans ſa retraite des dix mille.

Tout y eſt précis & exact, mais uniforme. Sa Cyropédie eſt plutôt un Roman de Philoſophie, comme Cicéron l'a cru, qu'une Hiſtoire véritable.

Polybe eſt habile dans l'Art de la Guerre & dans la Politique; mais il raiſonne trop, quoiqu'il raiſonne très-bien. Il va au delà des bornes d'un ſimple Hiſtorien. Il développe chaque événement de ſa Cauſe. C'eſt une anatomie exacte. Il montre, par une eſpece de méchanique, qu'un tel peuple doit vaincre un tel autre peuple, & qu'une telle paix faite entre Rome & Carthage, ne ſauroit durer.

Thucydide & Tite-Live ont de très-belles harangues; mais, ſelon les apparences, ils les compoſent au lieu de les rapporter. Il eſt très-difficile qu'ils les aient trouvées telles dans les originaux

du temps. Tite-Live savoit beaucoup moins exactement que Polybe la guerre de son siecle.

Salluste a écrit avec une noblesse & une grace singuliere; mais il s'est trop étendu en peintures des mœurs, & en portraits des personnes dans deux Histoires très-courtes.

Tacite montre beaucoup de génie, avec une profonde connoissance des cœurs les plus corrompus; mais il affecte trop une briéveté mystérieuse. Il est trop plein de tours poétiques dans ses descriptions, il a trop d'esprit, il rafine trop, il attribue aux plus subtils ressorts de la politique, ce qui ne vient souvent que d'un mécompte, que d'une humeur bizarre, que d'un caprice. Les plus grands événemens sont souvent causés par les causes les plus méprisables. C'est la foiblesse,

c'eſt l'habitude, c'eſt la mauvaiſe honte, c'eſt le dépit, c'eſt le conſeil d'un affranchi, qui décide, pendant que Tacite creuſe pour découvrir les plus grands raffinemens dans les conſeils de l'Empereur. Preſque tous les hommes ſont médiocres & ſuperficiels pour le mal comme pour le bien. Tibere, l'un des plus méchans hommes que le monde ait vu, étoit plus entraîné par ſes craintes, que déterminé par un plan ſuivi.

D'Avila ſe fait lire avec plaiſir; mais il parle comme s'il étoit entré dans les conſeils les plus ſecrets. Un ſeul homme ne peut jamais avoir eu la confiance de tous les partis oppoſés. De plus, chaque homme avoit quelque ſecret, qu'il n'avoit garde de confier à celui qui a écrit l'Hiſtoire. On ne ſait la vérité que

par morceaux. L'Hiſtorien qui veut m'apprendre ce que je vois qu'il ne peut pas ſavoir, me fait douter ſur les faits mêmes qu'il ſait.

Cette critique des Hiſtoriens anciens & modernes ſeroit très-utile & très-agréable ; ſans bleſſer aucun Auteur vivant.

IX.

Réponſe à une objection ſur ces divers Projets.

Voici une objection qu'on ne manquera pas de me faire. L'Académie, dira-t-on, n'adoptera jamais ces divers Ouvrages, ſans les avoir examinés. Or il n'eſt guères vraiſemblable qu'un Auteur, après avoir pris une peine infinie, veuille ſoumettre tout ſon Ouvrage à la correction d'une nombreuſe Aſſemblée, où les avis ſeront peut-être fort partagés. Il n'y a donc guères d'apparence que l'Académie adopte cet Ouvrage.

Ma réponſe eſt courte. Je ſuppoſe que l'Académie ne l'adoptera point. Elle ſe bornera à inviter les particuliers à ce travail. Chacun d'eux pourra la conſulter dans ſes Aſſemblées. Par exemple, l'Auteur de la Rhétorique y propoſera ſes doutes ſur l'Eloquence. Meſſieurs les Académiciens lui donneront leurs conſeils, & les opinions pourront être diverſes. L'Auteur en profitera ſelon ſes vues, ſans ſe gêner.

Les raiſonnemens qu'on feroit dans les Aſſemblées ſur de telles queſtions, pourroient être rédigés par écrit dans une eſpece de Journal, que M. le Secrétaire compoſeroit ſans partialité. Ce Journal contiendroit de courtes Diſſertations, qui perfectionneroient le gout & la critique. Cette occupation rendroit Meſſieurs les Académiciens aſſidus

aux Aſſemblées. L'éclat & le fruit en ſeroient grands dans toute l'Europe.

X.

Il eſt vrai que l'Académie pourroit ſe trouver ſouvent partagée ſur ces queſtions. L'amour des Anciens dans les uns, & celui des Modernes dans les autres pourroit les empêcher d'être d'accord. Mais je ne ſuis nullement allarmé d'une guerre civile, qui ſeroit ſi douce, ſi polie & ſi modérée. Il s'agit d'une matiere où chacun peut ſuivre en liberté ſon gout & ſes idées. Cette émulation peut être utile aux Lettres. Oſerai-je propoſer ici ce que je penſe là-deſſus ?

1°. Je commence par ſouhaiter que les Modernes ſurpaſſent les Anciens. Je ſerois charmé de voir dans notre ſiecle & dans notre nation, des Orateurs plus

véhémens que Démosthene, & des Poëtes plus sublimes qu'Homere. Le monde, loin d'y perdre, y gagneroit beaucoup. Les Anciens ne seroient pas moins excellens qu'ils l'ont toujours été, & les Modernes donneroient un nouvel ornement au genre humain. Il resteroit toujours aux Anciens la gloire d'avoir commencé, d'avoir montré le chemin aux autres, & de leur avoir donné dequoi enchérir sur eux.

2°. Il y auroit de l'entêtement à juger d'un Ouvrage par sa date.

Et nisi quæ terris semota, suisque
Temporibus defuncta videt, fastidit, & odit.
Si, quia Græcorum sunt antiquissima quæque
Scripta vel optima . . . .
Scire velim pretium chartis, quotus arroget annus.
Qui redit ad fastos, & virtutem æstimat annis,
Miraturque nihil, nisi quod Libitina sacravit.
Si veteres ita miratur, laudatque Poëtas,
Ut nihil ante ferat, nihil illis comparet, errat. . . . . .

Horat. Lib. II. Ep. 1. v. 21. & seq.

Quod si tam Græcis novitas invisa fuisset,
Quam nobis, quid nunc esset vetus? aut quid haberet,
Quod legeret, tereretque viritim publicus usus?

Si Virgile n'avoit point osé marcher sur les pas d'Homere; si Horace n'avoit pas espéré de suivre de près Pindare, que n'aurions-nous pas perdu? Homere & Pindare même ne sont point parvenus tout-à-coup à cette haute perfection. Ils ont eu sans doute avant eux d'autres Poëtes, qui leur avoient applani la voie, & qu'ils ont enfin surpassés. Pourquoi les nôtres n'auroient-ils pas la même espérance? Qu'est-ce qu'Horace ne s'est point promis?

Lib. III. Od. 11. v. 7. & seq. *Ibid. Od. 30. v. 1. &c.*

Dicam insigne recens, adhuc
Indictum ore alio . . . ;
Nihil parvum, aut humili modo;
Nil mortale loquar.
Exegi monimentum ære perennius
. . . .

Non omnis moriar, multaque pars mei, &c.

Pourquoi ne laissera-t-on pas dire de même à Malherbe ?

Apollon à portes ouvertes, &c. *Lib. 3. Od. 11. v. 141.*

3°. J'avoue que l'émulation des Modernes seroit dangereuse, si elle se tournoit à mépriser les Anciens, & à négliger de les étudier. Le vrai moyen de les vaincre, est de profiter de tout ce qu'ils ont d'exquis, & de tâcher de suivre encore plus qu'eux leurs idées sur l'imitation de la belle nature. Je crierois volontiers à tous les Auteurs de notre temps que j'estime, & que j'honore le plus,

vos exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate diurna. *Art. Poët. v. 268.*

Si jamais il vous arrive de vaincre les Anciens, c'est à eux-

mêmes que vous devrez la gloire de les avoir vaincus.

4°. Un Auteur ſage & modeſte doit ſe défier de ſoi & des louanges de ſes amis les plus eſtimables. Il eſt naturel que l'amour propre le ſéduiſe un peu, & que l'amitié pouſſe un peu au delà des bornes l'admiration de ſes amis pour ſes talens. Que doit-il donc faire, ſi quelque ami charmé de ſes écrits, lui dit :

Propert. *Lib. II. Eleg. ult.*

Neſcio quid majus naſcitur Iliade ?

Il n'en doit pas moins être tenté d'imiter le grand & ſage Virgile. Ce Poëte vouloit en mourant brûler ſon Enéide, qui a inſtruit & charmé tous les ſiecles. Quiconque a vu, comme ce Poëte, d'une vue nette, le grand & le parfait, ne peut ſe flatter d'y avoir atteint. Rien n'acheve de remplir ſon idée & de contenter

toute ſa délicateſſe. Rien n'eſt ici bas entiérement parfait :

Nihil eſt ab omni
Parte beatum.

Horat. lib. II Od. 16. v. 28.

Ainſi quiconque a vu le vrai parfait, ſent qu'il ne l'a pas égalé ; & quiconque ſe flatte de l'avoir égalé, ne l'a pas vu aſſez diſtinctement. On a un eſprit borné avec un cœur foible & vain, quand on eſt bien content de ſoi & de ſon Ouvrage. L'Auteur content de ſoi, eſt d'ordinaire content tout ſeul :

Quin ſine rivali, teque, & tua ſolus amares.

Idem Art. Poët. v. 444.

Un tel Auteur peut avoir de rares talens ; mais il faut qu'il ait plus d'imagination, que de jugement & de ſaine critique. Il faut au contraire, pour former un Poëte égal aux Anciens, qu'il montre un jugement ſupérieur à l'imagination la plus vive & la

plus féconde. Il faut qu'un Auteur résiste à tous ses amis, qu'il retouche souvent ce qui a été déja applaudi, & qu'il se souvienne de cette regle:

Ibid. v. 388. Nonumque prematur in annum.

5°. Je suis charmé d'un Auteur qui s'efforce de vaincre les Anciens, supposé même qu'il ne parvienne pas à les égaler. Le Public doit louer ses efforts, l'encourager, espérer qu'il pourra atteindre encore plus haut dans la suite, & admirer ce qu'il a déja d'approchant des anciens modeles:

. . . . . Feliciter audet.

Je voudrois que tout le Parnasse le comblât d'éloges:

Virgil. Ecl. VII. v. 22. Proxima Phœbi
Versibus ille facit. . . . .
. . . . .
Ibid. v. 27. Pastores hedera crescentem ornate Poëtam.

Plus un Auteur consulte avec défiance de soi sur un Ouvrage qu'il veut encore retoucher, plus il est estimable :

....Hæc, quæ Varo necdum perfecta canebat. *Virgil. Ecl. IX. v. 26.*

J'admire un Auteur qui dit en lui-même ces belles paroles :

Nam neque adhuc Varo videor, nec dicere Cinnâ *Ibid. v. 35. & 36.*
Digna, sed argutos inter strepere anser olores.

Alors je voudrois que tous les partis se réunissent pour le louer :

Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis. *Idem. Ecl. VI. v. 66.*

Si cet Auteur est encore mécontent de soi, quoique le Public en soit très-content, son gout & son génie sont au-dessus de l'Ouvrage même pour lequel il est admiré.

6°. Je ne crains pas de dire que les Anciens les plus parfaits ont

des imperfections. L'humanité n'a permis en aucun temps d'atteindre à une perfection absolue. Si j'étois réduit à ne juger des Anciens que par ma seule critique, je serois timide en ce point. Les Anciens ont un grand avantage : faute de connoître parfaitement leurs mœurs, leur langue, leur gout, leurs idées, nous marchons à tâtons en les critiquant. Nous aurions été peut-être plus hardis censeurs contr'eux, si nous avions été leurs contemporains. Mais je parle des Anciens sur l'autorité des Anciens même. Horace, ce critique si pénétrant & si charmé d'Homere, est mon garant, quand j'ose soutenir, que ce grand Poëte s'assoupit un peu quelquefois dans un long Poëme :

Art. Poët. v. 359. 360. —— Quandoque bonus dormitat Homerus, Verum opere in longo fas est obrepere somnum.

Veut-on, par une prévention manifeste, donner à l'antiquité plus qu'elle ne demande, & condamner Horace pour soutenir contre l'évidence du fait, qu'Homere n'a jamais aucune inégalité ?

7°. S'il m'est permis de proposer ma pensée, sans vouloir contredire celle des personnes plus éclairées que moi, j'avouerai qu'il me semble voir divers défauts dans les Anciens les plus estimables. Par exemple, je ne puis gouter les chœurs dans les Tragédies ; ils interrompent la vraie action ; je n'y trouve point une exacte vraisemblance, parce que certaines scenes ne doivent point avoir une troupe de spectateurs. Les discours du chœur sont souvent vagues & insipides. Je soupçonne toujours que ces especes d'intermedes avoient été intro-

duits avant que la Tragédie eût atteint à une certaine perfection. De plus, je remarque dans les Anciens des plaisanteries qui ne sont guères délicates. Cicéron, le grand Cicéron même, en fait de très-froides sur des jeux de mots. Je ne trouve point Horace dans cette petite satyre:

Lib. I. Sat. VII. v. 1. Proscripti regis Rupili pus, atque venenum.

En la lisant on bâilleroit si on ignoroit le nom de son Auteur. Quand je lis cette merveilleuse Ode du même Poëte:

Lib. IV. Od. V. v. 1. Qualem ministrum fulminis alitem.

Je suis toujours attristé d'y trouver ces mots, *quibus mos unde deductus, &c.* Otez cet endroit, l'Ouvrage demeure entier & parfait. Dites qu'Horace a voulu imiter Pindare par cette espece de parenthese, qui convient au

tranſport de l'Ode. Je ne diſpute point ; mais je ne ſuis pas aſſez touché de l'imitation, pour gouter cette eſpece de parentheſe, qui paroît ſi froide & ſi poſtiche. J'admets un beau déſordre, qui vient du tranſport, & qui a ſon art caché. Mais je ne puis approuver une diſtraction, pour faire une remarque curieuſe ſur un petit détail ; elle rallentit tout. Les injures de Cicéron contre Marc-Antoine ne me paroiſſent nullement convenir à la nobleſſe & à la grandeur de ſes diſcours. Sa fameuſe lettre à Luccéius eſt pleine de la vanité la plus groſſiere & la plus ridicule. On en trouve à peu près autant dans les lettres de Pline le jeune. Les Anciens ont ſouvent une affectation, qui tient un peu de ce que notre nation nomme *pédanterie*. Il peut ſe faire que faute de

certaines connoissances, que la vraie Religion & la Physique nous ont données, ils admiroient un peu trop diverses choses que nous n'admirons guères.

8°. Les Anciens les plus sages ont pu espérer, comme les Modernes, de surpasser les modeles mis devant leurs yeux. Par exemple, pourquoi Virgile n'auroit-il pas espéré de surpasser par la descente d'Enée aux Enfers dans son sixieme Livre, cette évocation des ombres qu'Homere nous représente dans le pays des Cimmériens? Il est naturel de croire que Virgile, malgré sa modestie, a pris plaisir à traiter dans son quatrieme Livre de l'Enéide quelque chose d'original, qu'Homere n'avoit point touché.

Odyss. l. XI.

9°. J'avoue que les Anciens ont un grand désavantage par le défaut de leur Religion, & par la

grossiéreté de leur Philosophie. Du temps d'Homere leur Religion n'étoit qu'un tissu monstrueux de Fables aussi ridicules que les Contes des Fées. Leur Philosophie n'avoit rien que de vain & de superstitieux. Avant Socrate, la Morale étoit très-imparfaite, quoique les Législateurs eussent donné d'excellentes regles pour le gouvernement des peuples. Il faut même avouer que Platon fait raisonner foiblement Socrate sur l'immortalité de l'ame. Ce bel endroit de Virgile :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas, &c. *Georg. II. v. 490.*

aboutit à mettre le bonheur des hommes sages à se délivrer de la crainte des présages & de l'enfer. Ce Poëte ne promet point d'autre récompense dans l'autre vie à la vertu la plus pure & la plus héroïque, que le plaisir de jouer sur

l'herbe, ou de combattre sur le sable, ou de danser & de chanter des Vers, ou d'avoir des chevaux, ou de mener des charriots & d'avoir des armes. Encore ces hommes & ces spectacles qui les amusoient, n'étoient-ils plus que de vaines ombres; encore ces ombres gémissoient par l'impatience de rentrer dans des corps pour recommencer toutes les miseres de cette vie, qui n'est qu'une maladie par où l'on arrive à la mort, *Mortalibus ægris*. Voilà ce que l'Antiquité proposoit de plus consolant au genre humain:

† *Idem. Æneid. VI. v. 642.* Pars in gramineis exercent membra palestris, &c.

Ibid. v. 721. Quæ lucis miseris tam dira cupido?

Les Héros d'Homere ne ressemblent point à d'honnêtes gens, & les Dieux de ce Poëte sont fort au-dessous de ces Héros mêmes si indignes

indignes de l'idée que nous avons de l'honnête homme. Personne ne voudroit avoir un pere aussi vicieux que Jupiter, ni une femme aussi insupportable que Junon, encore moins aussi infame que Vénus : qui voudroit avoir un ami aussi brutal que Mars, ou un domestique aussi larron que Mercure ? Ces Dieux semblent inventés tout exprès par l'ennemi du genre humain, pour autoriser tous les crimes, & pour tourner en dérision la Divinité. C'est ce qui a fait dire à Longin qu'Homere a fait *des Dieux des hommes qui furent au siege de Troye, & qu'au contraire des Dieux mêmes il en a fait des hommes*. Il ajoute que *le Législateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçu la grandeur & la puissance de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité au commen-* Sub. c. 7.

cement de ses loix par ces paroles :
» *Dieu dit que la lumiere se fasse,*
» *& elle se fit ; que la terre se fasse,*
» *& elle fut faite.*

10°. Il faut avouer qu'il y a parmi les Anciens peu d'Auteurs excellens, & que les Modernes en ont quelques-uns, dont les Ouvrages sont précieux. Quand on ne lit point les Anciens avec une avidité de savant, ni par le besoin de s'instruire de certains faits, on se borne par gout à un petit nombre de livres Grecs & Latins. Il y en a fort peu d'excellens, quoique ces deux Nations aient cultivé si long-temps les lettres. Il ne faut donc pas s'étonner si notre siecle, qui ne fait que sortir de la barbarie, a peu de livres François qui méritent d'être souvent relus avec un très-grand plaisir. Il me seroit facile de nommer beaucoup d'Anciens,

comme Ariſtophane, Plaute, Séneque le tragique, Lucain & Ovide même, dont on ſe paſſe volontiers. Je nommerois auſſi ſans peine un nombre aſſez conſidérable d'Auteurs modernes, qu'on goute & qu'on admire avec raiſon. Mais je ne veux nommer perſonne, de peur de bleſſer la modeſtie de ceux que je nommerois, & de manquer aux autres, en ne les nommant pas.

Il faut d'un autre côté conſidérer ce qui eſt à l'avantage des Anciens. Outre qu'ils nous ont donné preſque tout ce que nous avons de meilleur, de plus, il faut les eſtimer juſques dans les endroits qui ne ſont pas exempts de défauts. Longin remarque qu'*il faut craindre la baſſeſſe dans un diſcours ſi poli & ſi limé.* Il ajoute que *le grand .... eſt gliſſant &* Sub. ch. 27.

dangereux ...... quoique j'aie remarqué, dit-il encore, *plusieurs fautes dans Homere, dans tous les plus célebres Auteurs, quoique je sois peut-être l'homme du monde à qui elles plaisent le moins, j'estime après tout ..... qu'elles sont de petites négligences, qui leur ont échappé, parce que leur esprit, qui ne s'étudioit qu'au grand, ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choses .... tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, est de n'être point repris. Mais le grand se fait admirer.* Ce judicieux critique croit que c'est dans le déclin de l'âge, qu'Homere a quelquefois un peu *sommeillé* par les longues narrations de l'Odyssée. Mais il ajoute que cet affoiblissement *est après tout la vieillesse d'Homere*. En effet, certains traits négligés des grands Peintres sont fort au-dessus des Ouvrages les plus léchés des

Peintres médiocres. Le censeur médiocre ne goute point le sublime, il n'en est point saisi. Il s'occupe bien plutôt d'un mot déplacé, ou d'une expression négligée. Il ne voit qu'à demi la beauté du plan général, l'ordre & la force qui regnent par-tout. J'aimerois autant le voir occupé de l'ortographe, des points interrogans & des virgules. Je plains l'Auteur qui est entre ses mains & à sa merci : *Barbarus has segetes !* Le censeur qui est grand dans sa censure, se passionne pour ce qui est grand dans l'Ouvrage. Il *méprise*, selon l'expression de Longin, *une exacte & scrupuleuse délicatesse*. Horace est de ce gout :

Virgil. Eclog. I. v. 72.

Sub. c. 27.

Verbum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

Art. Poët. v. 351. & seq.

De plus, la grossiéreté difforme

de la Religion des Anciens, & le défaut de vraie Philosophie morale, où ils étoient avant Socrate, doivent en un certain sens faire un grand honneur à l'Antiquité. Homere a dû sans doute peindre ses Dieux, comme la Religion les enseignoit au monde idolâtre en son temps. Il devoit représenter les hommes, selon les mœurs qui regnoient alors dans la Grece & dans l'Asie mineure. Blâmer Homere d'avoir peint fidélement d'après nature, c'est reprocher à M. Mignard, à M. de Troye, à M. Rigaut d'avoir fait des portraits ressemblans. Voudroit-on qu'on peignît Momus comme Jupiter, Silene comme Apollon, Alecto comme Vénus, Thersite comme Achille? Voudroit-on qu'on peignît la Cour de notre temps avec les fraises & les barbes des regnes pas-

ſés ? Ainſi Homere ayant dû peindre avec vérité, ne faut-il pas admirer l'ordre, la proportion, la grace, la force, la vie, l'action & le ſentiment qu'il a donné à toutes ſes peintures ? Plus la Religion étoit monſtrueuſe & ridicule, plus il faut l'admirer de l'avoir relevée par tant de magnifiques images. Plus les mœurs étoient groſſieres, plus il faut être touché de voir qu'il ait donné tant de force à ce qui eſt en ſoi ſi irrégulier, ſi abſurde & ſi choquant. Que n'auroit-il point fait, ſi on lui eût donné à peindre un Socrate, un Ariſtide, un Timoléon, un Agis, un Cléomene, un Numa, un Camille, un Brutus, un Marc-Aurele ?

Diverſes perſonnes ſont dégoutées de la frugalité des mœurs qu'Homere dépeint. Mais outre

qu'il faut que le Poëte s'attache à la ressemblance pour cette antique simplicité, comme pour la grossiéreté de la Religion Païenne; de plus rien n'est si aimable que cette vie des premiers hommes. Ceux qui cultivent leur raison, qui aiment la vertu, peuvent-ils comparer le luxe vain & ruineux, qui est en notre temps la peste des mœurs, & l'opprobre de la nation, avec l'heureuse & élégante simplicité, que les Anciens nous mettent devant les yeux? En lisant Virgile, je voudrois être avec ce vieillard qu'il me montre:

Georg. IV. v. 125. & seq.

Namque sub Oebaliæ memini me turribus altis,
Qua niger humectat flaventia culta Galesus,
Corycium vidisse senem, cui pauca relicti
Jugera ruris erant, nec fertilis illa juvencis,
Nec pecori opportuna seges. . . . . .
Regum æquabat opes animis: seraq; revertens
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.

Primus

Primus vere rosam, atque autumno carpere
poma.
Et cum tristis hiems etiam nunc frigore saxa
Rumperet, & glacie cursus frænaret aquarum,
Ille comam mollis jam tum tondebat acanthi,
Æstatem increpitans seram, Zephyrosque
morantes.

Homere n'a-t-il pas dépeint avec grace l'isle de Calypso, & les jardins d'Alcinoüs, sans y mettre, ni marbre, ni dorure? Les occupations de Nausicaa ne sont-elles pas plus estimables que le jeu, & que les intrigues des femmes de notre temps? Nos peres en auroient rougi, & on ose mépriser Homere, pour n'avoir pas peint par avance, ces mœurs monstrueuses, pendant que le monde étoit encore assez heureux pour les ignorer.

Virgile, qui voyoit de près toute la magnificence de Rome, a tourné en grace & en orne-

ment de son Poëme la pauvreté du Roi Evandre :

Æn. VIII. v. 359. & seq.

Talibus inter se dictis ad tecta subibant
Pauperis Evandri, passimque armenta videbant
Romanoque foro, & lautis mugire carinis.
Ut ventum ad sedes, Hæc, inquit, limina victor
Alcides subiit, Hæc illum regia cepit.
Aude hospes contemnere opes, & te quoque dignum
Finge Deo, rebusque veni non asper egenis.
Dixit & angusti subter fastigia tecti
Ingentem Æneam duxit, stratisque locavit,
Effultum foliis & pelle Libystidis ursæ.

La honteuse lâcheté de nos mœurs nous empêche de lever les yeux pour admirer le sublime de ces paroles, *Aude hospes contemnere opes*.

Le Titien, qui a excellé pour le paysage, peint un vallon plein de fraîcheur avec un clair ruisseau, des montagnes escarpées & des lointains qui s'enfuient dans l'horison. Il se garde bien de peindre un riche parterre

avec des jets d'eaux & des bassins de marbre. Tout de même Virgile ne peint point des Sénateurs fastueux, & occupés d'intrigues criminelles ; mais il représente un laboureur innocent, & heureux dans sa vie rustique :

Deinde satis fluvium inducit, rivosque sequentes, *Georg. I. v. 106 & seq.*
Et cum exustus ager morientibus æstuat herbis,
Ecce supercilio clivosi tramitis undam
Elicit : illa cadens raucum per levia murmur
Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva.

Virgile va même jusqu'à comparer ensemble une vie libre, paisible & champêtre avec les voluptés mêlées de trouble, dont on jouit dans les grandes fortunes. Il n'imagine rien d'heureux qu'une sage médiocrité, où les hommes seroient à l'abri de l'envie pour les prospérités, & de la compassion pour les miseres d'autrui :

Georg. II. v. 495, &c.

Illum non populi fasces, non purpura Regum
Flexit. . . . . .
Neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.
Quos fami fructus, quos ipsa volentia rura
Sponte tulere sua, carpsit : nec ferrea jura, &c.

Horace fuyoit les délices & la magnificence de Rome, pour s'enfoncer dans la solitude :

Lib. III. Od. XXIX. v. 495.

Omitte mirari beatæ
Fumum, & opes, strepitumque Romæ.

Lib. I. Ep. VIII. v. 44.

Mihi jam non regia Roma,
Sed vacuum Tibur placet, aut imbelle Tarentum.

Quand les Poëtes veulent charmer l'imagination des hommes, ils les conduisent loin des grandes villes ; ils leur font oublier le luxe de leur siecle ; ils les ramenent à l'âge d'or ; ils représentent des bergers dansant sur l'herbe fleurie à l'ombre d'un bocage, dans une saison délicieuse, plutôt que des Cours agitées, & des Grands qui sont malheureux

par leur grandeur même :

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loin des vains objets de la magnificence
Commence mon repos, & finit mon tourment;
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous futes témoin de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

Rien ne marque tant une nation gâtée, que ce luxe dédaigneux, qui rejette la frugalité des Anciens. C'est cette dépravation qui renversa Rome. *Insuevit*, Bello Catilin. dit Salluste, *amare, potare, signa, tabulas pictas, vasa cælata mirari.... divitiæ honori esse cœperunt ..... hebescere virtus, paupertas probro haberi .... domos, atque villas....in urbium modum exædificatas ..... à privatis compluribus subversos montes, maria constrata esse, quibus mihi ludibrio videntur fuisse divitiæ ..... vescendi causa, terra marique omnia exquirere.* J'aime cent fois mieux la pauvre Ithaque d'Ulysse, qu'une

mon zele pour la Compagnie. J'ai peut-être trop dit, quoique je n'aie prétendu dire aucun mot qui me rende partial. Il est temps de me taire :

Phœbus volentem prælia me loqui,
Victas & urbes, increpuit lyra,
Ne parva Tyrrhenum per æquor
Vela darem.

Lib. IV. Od. XV. v. 1. & seq.

Je suis pour toujours avec une estime sincere & parfaite, MONSIEUR, &c.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Manuſcrit qui porte pour titre: *Dialogues ſur l'Eloquence en général, & ſur celle de la Chaire en particulier, avec une Lettre écrite à l'Académie Françoiſe.* Je les ai trouvé remplis de regles claires & ſûres, & de réflexions auſſi ſolides que délicates, & très-propres à former le gout de la véritable Eloquence, ſoit dans ceux qui aſpirent à l'acquérir, ſoit dans ceux qui déſirent d'en juger ſainement. FAIT à Paris, ce 31 Octobre 1716.

DE SACY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nos bien-amés la veuve JACQUES ESTIENNE & JACQUES ESTIENNE, Fils aîné, Libraires à Paris, Nous ont fait expoſer qu'ils déſireroient faire réimprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *La Maniere d'enſeigner & d'étudier les Belles-Lettres. Hiſtoire Ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, &c. Hiſtoire Romaine depuis la fondation de Rome juſqu'à la bataille d'Actium. Quintiliani Inſtitutiones cum brevibus notis, par M. Rollin. Le Spectacle de la Nature. L'Hiſtoire du Ciel. La Méchanique des Langues & l'Art de les enſeigner, par M. Pluche. Dictionnaire Univerſel du Commerce. Le parfait Négociant, par M. Savary. Inſtruction d'un Pere à ſon fils & à ſa fille, par Dupuy. Conférences de Paris ſur le Mariage & l'Uſure. Cours de Peinture & Abrégé de la vie des Peintres, par de Piles. Les Œuvres du Pere du Cerceau, contenant*

ses Poësies diverses & la Conjuration de Gabrini. Sacrifice de Foi & d'Amour, par le Pere Gourdan Selectæ è Veteri Testamento & è Profanis Scriptoribus Historiæ. Les Aventures de Télémaque. DIALOGUES SUR L'ELOQUENCE. *Démonstration de l'Existence de Dieu. Lettres sur la Religion & la Métaphysique. Nouveaux Dialogues des Morts. Abrégé des Vies des anciens Philosophes. Sermons sur divers sujets, par M. de Fénélon*; s'il Nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires : A CES CAUSES voulant favorablement traiter les Exposans, Nous leur avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages, ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon leur semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quarante années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement, ou autres, sans la permission expresse, & par écrit, desdits Exposans, ou de ceux qui auront droit d'eux; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que les Impétrans se conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés, qui auront servi de copies à

l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposans, ou leurs ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles, le premier jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent cinquante-deux, & de notre Regne le 32. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 737, fol. 584, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 7 Mars 1752.

Signé, J. HERISSANT, *Adjoint.*

En vain les Platoniens du bas Empire, qui impoſoient à Julien, ont imaginé des allégories & de profonds myſteres dans les divinités qu'Homere dépeint. Ces myſteres ſont chimériques : l'Ecriture, les Peres, qui ont réfuté l'idolâtrie, l'évidence même du fait, montrent une Religion extravagante & monſtrueuſe ; mais Homere ne l'a pas faite. Il l'a trouvée ; il n'a pu la changer. Il l'a ornée, il a caché dans ſon Ouvrage un grand art, il a mis un ordre qui excite ſans ceſſe la curioſité du Lecteur. Il a peint avec naïveté, grace, force, majeſté, paſſion. Que veut-on de plus ?

Il eſt naturel que les Modernes qui ont beaucoup d'élégance & de tours ingénieux, ſe flattent de ſurpaſſer les Anciens, qui n'ont que la ſimple nature. Mais je demande la permiſſion de faire

ici une eſpece d'apologue : les inventeurs de l'Architecture qu'on nomme *Gothique*, & qui eſt, dit-on, celle des Arabes, crurent ſans doute avoir ſurpaſſé les Architectes Grecs. Un édifice Grec n'a aucun ornement qui ne ſerve qu'à orner l'ouvrage. Les pieces néceſſaires pour le ſoutenir, ou pour le mettre à couvert, comme les colonnes & la corniche, ſe tournent ſeulement en grace par leurs proportions. Tout eſt ſimple, tout eſt meſuré, tout eſt borné à l'uſage. On n'y voit, ni hardieſſe, ni caprice, qui impoſe aux yeux. Les proportions ſont ſi juſtes, que rien ne paroît fort grand, quoique tout le ſoit. Tout eſt borné à contenter la vraie raiſon : au contraire l'Architecte Gothique éleve ſur des piliers très-minces une voûte immenſe, qui monte juſqu'aux nues. On

croit que tout va tomber ; mais tout dure pendant bien des siecles. Tout est plein de fenêtres, de roses & de pointes. La pierre semble découpée comme du carton. Tout est à jour, tout est en l'air. N'est-il pas naturel que les premiers Architectes Gothiques se soient flattés d'avoir surpassé, par leur vain raffinement, la simplicité Grecque ? Changez seulement les noms ; mettez les Poëtes & les Orateurs en la place des Architectes. Lucain devoit naturellement croire qu'il étoit plus grand que Virgile. Séneque le tragique pouvoit s'imaginer qu'il brilloit bien plus que Sophocle. Le Tasse a pu espérer de laisser derriere lui Virgile & Homere. Ces Auteurs se seroient trompés en pensant ainsi. Les plus excellens Auteurs de nos jours doivent crain-

dre de se tromper de même.

Je n'ai garde de vouloir juger, en parlant ainsi ; je propose seulement aux hommes qui ornent notre siecle, de ne point mépriser ceux que tant de siecles ont admirés. Je ne vante point les Anciens comme des modeles sans imperfection ; je ne veux point ôter à personne l'espérance de les vaincre. Je souhaite au contraire de voir les Modernes victorieux par l'étude des Anciens mêmes qu'ils auront vaincus. Mais je croirois m'égarer au delà de mes bornes, si je me mêlois de juger jamais pour le prix entre les combattans :

Eclog. III. v. 108. 109. Non nostrum inter vos tantas componere lites,
Et vitulâ tu dignus, & hic. . . . . .

Vous m'avez pressé, MONSIEUR, de dire ma pensée. J'ai moins consulté mes forces que



